



Dale Furutani
Vengeance
au palais
de Jade

GRANDS DÉTECTIVES

10

18

DALE FURUTANI

VENGEANCE AU PALAIS DE JADE

INÉDIT

10 18

Traduit de l'américain par Katia Holmes

« *Grands Détectives* » dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Du même auteur aux Éditions 10/18

La Promesse du samouraï, n° 3814

Vengeance au palais de Jade, n° 3815

Titre original :

Jade Palace Vendetta

© Dale Furutani Flanagan, 1999. Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2005, pour la traduction française.

ISBN 2-264-04074-2

*« L'empereur »,
c'était Akira Kurosawa.
Une inspiration.*

CHAPITRE PREMIER

*Généraux bouffis de morgue,
abrutis vaniteux et politiciens retors,
des sots qui agissent sottement.*

Japon, en la huitième année de Keicho, 1603

— Qu'est-ce que tu veux que je coupe ?

Le samouraï soûl se releva. Il vacillait comme si, au lieu du plancher d'une auberge, il avait sous les pieds le pont d'un bateau qui tanguait. Dégainant son long sabre, le *katana*, il le tendit devant lui, telle une baguette de nécromancien, décrivant de vagues cercles en attendant l'inspiration.

Son compagnon était assis sur les tatamis élimés de la salle commune. C'était un samouraï, lui aussi, vêtu d'un kimono gris froissé ; il tenait dans une main une tasse à saké carrée, en bois.

Il regardait autour de lui, cherchant une cible pour la lame qu'agitait son compère. Soudain, ses yeux se fixèrent sur sa tasse.

— Coupe donc ça ! proposa-t-il.

— La tasse ?

— Oui, voyons un peu... Je vais la lancer en l'air et tu la trancheras en deux.

— En l'air ?

— Evidemment ! Où est le défi si je la pose par terre ? fit-il avec un petit sourire qui découvrit des dents brunes plantées de travers. Attends une minute ! ajouta-t-il.

Il porta la tasse à ses lèvres pour la vider des dernières gouttes d'alcool de riz d'un blanc laiteux, un saké bon marché dont le goût était un peu amélioré par le bois odoriférant du récipient.

C'était le début de l'après-midi et les deux samouraïs avaient apparemment passé le plus clair de la journée à boire. Parlant fort, ils s'étaient mutuellement défiés au sabre.

— Bon, maintenant prépare-toi ! lança le samouraï assis à son compagnon. *Ichi, ni, san*, compta-t-il, puis il jeta la tasse en l'air.

La tasse tournoya, projetant des gouttelettes de liquide argentées, telles les étincelles qui jaillissent de ces feux d'artifice qu'on cloue sur les ponts pendant les fêtes d'été.

Le samouraï qui était debout envoya un coup de sabre à travers les vapeurs de l'alcool. La tasse retomba intacte sur les tatamis usés et rebondit deux fois avant de s'immobiliser. Son compère assis éclata d'un rire tonitruant.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Toi.

— Eh bien, essaie donc un peu ! rétorqua l'autre, indigné.

Il rengaina son *katana* avec un soin exagéré, car son état d'ébriété compliquait subitement ce mouvement simple, l'un des premiers que l'on enseigne aux apprentis manieurs de sabre. Quand il y fut enfin parvenu, il se laissa choir sur les tatamis dans un bruit mat.

Son ami rampa obligeamment jusqu'à la tasse et la ramassa. Il se leva, aussi mal assuré sur ses pieds que son compagnon, et, la tasse à la main, il dégaina son sabre.

— Regarde ! déclara-t-il en la lançant en l'air.

Il donna un grand coup de sabre incontrôlé qui envoya la tasse à l'autre bout de la pièce, à la manière d'un volant projeté par une raquette ornée dans une partie d'*oibane*.

La tasse se dirigeait droit sur un homme assis, qui sirotait du thé. C'était un rônin, un samouraï sans maître, vêtu d'un kimono et d'un *hakama*, le pantalon du voyageur. À la différence de ses deux confrères, il n'avait pas le crâne rasé mais les cheveux tirés et noués sur le sommet de la tête. Voyant la tasse voler dans sa direction, il tendit sa main libre et, avec une nonchalante dextérité, il attrapa l'objet avant que celui-ci ne vînt le frapper. Son autre main, qui portait à ses lèvres une tasse de thé chaud, ne broncha pas ; pas une goutte ne fut renversée.

— Hé là, rendez-moi ça ! rugit le soûlard.

— Pour que tu te remettes à jouer à *l'oibane* avec ?

L'oibane est un jeu auquel se livrent traditionnellement les jeunes filles la veille du jour de l'an, et l'autre se sentit insulté.

— Je ne joue pas à *l'oibane* ! s'indigna-t-il. J'essayais de la couper en deux. Il s'agit d'une démonstration d'adresse au sabre !

Le rônin considéra la tasse avec attention, la retournant dans sa main, avant de lâcher d'un ton ironique :

— Et tu n'as guère eu de succès jusqu'à présent !

— Dis donc, comment tu t'appelles ?

Le rônin réfléchit : la dernière fois qu'on lui avait posé cette question, il était dans les montagnes. Levant les yeux, il avait été frappé par la beauté du vent qui soufflait parmi les pins, et il s'était inventé un nom à partir de cette jolie image. Il décida que, pour l'heure, ce nom-là en valait bien un autre.

— Je m'appelle Matsuyama Kaze, déclara-t-il.

— « Vent de la montagne couverte de pins » ? s'étonna l'homme soûl. À quoi rime un nom pareil ?

— À quoi rime n'importe quel nom ?

— Eh bien, quel que soit ton nom, montre-nous donc si tu peux faire mieux !

— Pourquoi pas ? répondit Kaze qui, sans une seconde d'hésitation, se leva et lança la tasse d'un seul mouvement fluide.

Dégainant alors son sabre, il l'abattit d'un geste souple et la lame passa au beau milieu de la tasse de bois en train de chuter. Les deux morceaux tombèrent sur le tatami au moment où Kaze rengainait son *katana*.

— Par le seigneur Bouddha, quelle veine ! s'exclama le premier samouraï.

— Ça oui, renchérit son compère, quel coup chanceux !

Le rônin fit non de la tête :

— Ce n'était pas un coup de veine, c'était exactement ce que j'avais l'intention de faire.

— Si, c'était un coup de veine ! insista le premier soûlard. Tu ne serais pas capable de recommencer.

Kaze haussa les épaules :

— Si tu le dis... Mais ce n'était pas de la chance.

— Voyons, voyons ! Tiens, fais-nous donc une nouvelle démonstration, reprit le deuxième samouraï, qui attrapa une autre tasse.

— Ce jeu idiot ne justifie pas qu'on détruise les biens de l'aubergiste, objecta Kaze.

Le souci des biens d'un aubergiste était une considération étrangère aux deux compères.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là ? C'est jamais qu'une tasse d'aubergiste. Nous, on est des samouraïs !

— Sûr, confirma le deuxième larron, et par-dessus le marché, ton coup n'était qu'une simple affaire de chance.

Kaze sourit et haussa les épaules.

— Si tu le dis...

— Tu continues à soutenir que ce n'était pas de la chance ? reprit le premier sur le ton de celui qui veut discuter.

— C'était ce que tu voudras.

— Je suis soûl, d'accord, mais ne me parle pas avec mépris !

— *Gomen nasai*, je regrette, s'excusa Kaze.

— Écoute, tu ne serais pas capable de remettre ça et de couper en deux un autre truc en train de tomber.

— Je pourrais le faire si j'en avais envie.

— Mais tu n'en as pas envie ! ricana le premier samouraï.

— Non, pas vraiment.

— C'est parce que tu ne peux pas, persifla le second.

— Mais si, affirma placidement Kaze.

— Bon, alors refais-nous une démonstration ! reprit le premier. On va choisir quelque chose que tu devras couper en deux en plein vol, et on te regardera faire.

— Et si je le fais, vous cesserez de m'ennuyer ? s'enquit Kaze.

— Bien sûr, bien sûr, lui assura le samouraï d'un ton raisonnable.

— D'accord, acquiesça Kaze. Qu'est-ce que vous voulez que je coupe en plein vol ?

Le premier coula un regard rusé vers son compagnon, puis il désigna une mouche qui volait dans la pièce.

— Montre-nous donc comment tu coupes ça ! suggéra-t-il en s'esclaffant.

— Oui, tranche donc cette mouche ! renchérit son compère dans un éclat de rire.

Kaze ne répondit pas.

Il sortit de la maison de thé et leva les yeux vers le ciel. On aurait dit un morceau de papier de mûrier brut et gris, rayé de noir par un lavis d'encre. Les traînées sombres et soufflées dessinaient le contour de nuages lourds de pluie, comme l'aurait fait un pinceau plein d'encre noire.

Kaze pouvait sentir l'odeur dense de la pluie prochaine et l'oppression annonciatrice de l'orage. Il songea à retourner à la maison de thé pour se mettre à l'abri. Il était capable d'ignorer les deux souïards, il le savait ; il n'aurait qu'à tirer le rideau, ce rideau qui permet à un Japonais de ne pas voir ce qu'il voit et de ne pas entendre ce qu'il entend. Cette faculté de feindre la cécité et la surdité aidait la société japonaise à fonctionner.

Mais il ne pouvait pas s'ignorer lui-même. Il s'en voulait d'avoir cédé à l'envie d'étaler son adresse au sabre. C'était une faiblesse de sa part et il détestait la faiblesse. Il entendait son maître dans l'art du sabre, son *sensei*, lui dire : « Qui joue avec des sots agit en sot. Et qui agit en sot en est un. »

Kaze ne pouvait guère se permettre d'attirer l'attention sur lui en faisant des bêtises avec deux pantins ivres. Il y avait cinquante mille rônins qui erraient de par le Japon, pour la plupart jetés sur les routes par la grande guerre civile quand ils s'étaient retrouvés dans le camp des perdants. Certains s'étaient tournés vers le brigandage, d'autres avaient abandonné la vie de guerrier pour l'agriculture ou le commerce, et nombre d'entre eux cherchaient toujours à louer leurs services à l'un des seigneurs victorieux qui avaient soutenu le clan vainqueur, celui des Tokugawa. Quelques-uns étaient encore recherchés en tant qu'ennemis des Tokugawa, et Kaze était de ceux-là.

Kaze décida de poursuivre son voyage. Quand il pleuvrait, il serait mouillé, voilà tout. Debout devant la maison de thé, il contempla le large chemin de terre qu'était la grand-route du Tokaïdo. Il regarda dans un sens, puis dans l'autre. Cette bande de terrain poussiéreux unissait le passé et l'avenir du Japon. À une extrémité du Tokaïdo se trouvait Kyoto, capitale pendant près de huit cents ans et siège impérial, et à l'autre bout Edo, la nouvelle capitale et la forteresse des Tokugawa, les nouveaux souverains du Japon. Kaze se tenait là, nostalgique des jours heureux du passé, mais sans crainte devant un avenir qui s'annonçait rude.

Le Tokaïdo grouillait de monde avant la guerre civile, les voyageurs y cheminaient souvent épaule contre épaule aux endroits les plus encombrés. La circulation avait chuté de façon vertigineuse pendant la guerre mais, avec la victoire des Tokugawa près de trois ans auparavant et la paix inconfortable qui avait suivi, la fréquentation du Tokaïdo avait repris, même si le voyage restait périlleux en raison des bandits. On ne croisait souvent en route qu'une poignée de marchands courageux, des rônins, des bons à rien et des brigands. Il était d'ailleurs parfois difficile de les distinguer les uns des autres.

Kaze errait depuis près de trois ans déjà à la recherche de la fille de son ancien seigneur et de sa dame, une fillette de neuf ans qui avait été enlevée. Il était récemment tombé sur un indice du lieu où la petite pourrait se trouver : un bout de tissu brodé du *mon* de son seigneur – ses armoiries –, représentant trois fleurs de prunier. Ce morceau d'étoffe lui avait été donné par un improbable trio mené par une grand-mère lancée dans une vengeance approuvée par les autorités. En cas de grief grave, on pouvait en effet solliciter l'aval officiel pour exercer une vengeance privée.

Elle proclamait sa mission en arborant un bandeau où était tracé le *kanji* signifiant « vengeance », et lorsque Kaze l'avait rencontrée dans une auberge, il l'avait trouvée aussi farouche et déterminée que n'importe quel samouraï. *L'obaasan*, la grand-mère, était accompagnée dans sa mission vengeresse par son petit-fils de quinze ans et un vieux serviteur.

Elle lui avait expliqué qu'elle cherchait un marchand qui voyageait sur le Tokaïdo, et Kaze avait donc rejoint la grand-route pour tenter de retrouver les trois voyageurs afin d'en apprendre davantage sur l'endroit où avait été récupéré le tissu aux armoiries de son seigneur.

Arrivé sur le Tokaïdo, Kaze n'avait pas la moindre idée de la direction qu'il devait prendre : fallait-il se diriger vers Kyoto ou vers Edo, la forteresse de son ennemi ? Il avait interrogé le propriétaire de la maison de thé, mais ce dernier n'avait pu le renseigner, lui assurant qu'il se serait rappelé pareil groupe. Mais c'est bien sûr affaire de chance que des voyageurs du Tokaïdo s'arrêtent dans telle auberge plutôt que dans telle autre.

Kaze ramassa un bâton par terre. Il tira son petit couteau, le *ko-gatana*, de l'étui ménagé dans le fourreau de son sabre et il eut tôt fait d'en tailler une extrémité en pointe. Puis, rengainant le *ko-gatana*, il lança le bâton en l'air, qui tomba en tournoyant. La pointe indiquait Edo.

Redressant les épaules, Kaze tira son *katana* de sa large ceinture et le posa sur une épaule, comme on porte un mousquet. Il se tourna dans la direction d'Edo et se mit en marche, du pas long de celui qui a l'habitude de couvrir de grandes distances à pied.

Après le village, le Tokaïdo devenait un chemin sinueux qui coupait à travers les bois, les

montagnes et les champs. Il fallait généralement deux semaines pour aller de Kyoto à Edo, bien qu'un courrier rapide pût faire le voyage en trois ou quatre jours grâce à des changements de montures, et parfois de cavaliers, dans un des cinquante-trois relais que comptait la route.

Kaze avait quitté la montagne au voisinage d'Edo, après y avoir passé des mois à inspecter méthodiquement chaque village à la recherche de la fillette, sans se laisser décourager par la nature fastidieuse de sa quête. Maintenant qu'il était enfin tombé sur ce morceau d'étoffe susceptible de le mener à la petite, il avait l'impression d'en être au premier jour de ses recherches plutôt qu'à la troisième année.

Cette partie du Tokaido traversait des collines et la route était bordée de grands arbres dont les branches se rejoignaient par moments, transformant le chemin en tunnel de verdure. Kaze savait, pour avoir déjà parcouru différents tronçons du Tokaido, que ce dais boisé offrait un abri bienvenu contre le soleil.

Mais sous les cieux menaçants de ce jour-là, les tunnels de verdure semblaient des trous ténébreux pleins de désagréables éventualités. Et même dans ses parties découvertes, la route était rebutante et sinistre, tant il faisait sombre. Kaze ne croisa personne. Les autres voyageurs avaient dû être découragés par le mauvais temps et se terrer comme des blaireaux dans leur tanière, supposa-t-il.

Il leva les yeux vers les nuages chaotiques et vit que les traînées noires descendaient vers la terre. Il pleuvait déjà derrière lui, et bientôt la pluie lui tomberait dessus. Il fallait un homme motivé par une nécessité impérieuse – comme lui – pour marcher sur le Tokaido par un temps pareil ! songea-t-il.

CHAPITRE II

J'ai sauvé un renard roux de l'attaque d'un serpent.

Le renard m'a mordu.

Un bien peut entraîner un mal.

— À l'aide ! Au secours ! Ils sont en train de nous massacrer !

L'appel était ponctué par le cliquetis caractéristique de sabres qui s'entrechoquent. Le cri angoissé et les bruits de bataille montaient de derrière la colline qui se dressait devant Kaze.

Curieux, il se hâta de traverser le petit pont de pierre et escalada la colline en courant du pas glissé de l'homme chaussé de sandales de paille. Parvenu au sommet, il contempla le tableau qui s'étalait à ses pieds.

Des hommes s'empoignaient dans un combat désespéré, telles les marionnettes bunraku d'un drame qui met en scène des samourais. Sauf que, dans un bunraku, les personnages se meuvent de façon coordonnée : un maître marionnettiste en robe noire manipule chaque poupée avec l'aide d'un ou deux assistants, eux aussi de noir vêtus et qui le suivent de très près, évoquant les deux ailes d'un corbeau.

Kaze, qui avait l'œil entraîné, constata qu'il n'y avait là ni coordination ni plan de bataille, rien que la force brutale et le poids du nombre.

Huit hommes en avaient attaqué quatre. Ces quatre-là formaient un nœud serré autour d'une charrette à bras. L'un d'eux se tenait d'ailleurs debout dans la charrette, un homme plus âgé habillé en marchand. C'était lui qui appelait au secours.

Hishigawa se rendait compte que la situation était désespérée.

— Au secours ! À l'aide ! cria-t-il encore.

Un pied sur un gros coffre-fort attaché à la carriole, il brandissait un sabre qu'il maniait de façon désordonnée et incompétente. Il avait déjà été victime d'un vol plus tôt dans l'année et il ne fallait surtout pas que cela se reproduise. Cette fois, il y avait trop d'argent à la clé. Et il avait peur d'y laisser la vie, parce que cela aurait signifié ne plus revoir son épouse, Yuchan.

Les trois hommes qui l'accompagnaient avaient été triés sur le volet, des gaillards expérimentés choisis pour être ses *yojimbo*, ses gardes du corps. Ils avaient bondi face à la soudaine attaque des bandits, mais le marchand voyait bien qu'ils étaient repoussés vers la charrette par la force du nombre. Les *yojimbo* se battaient âprement, en un combat nourri par un mortel désespoir.

Un des gardes du corps s'effondra, l'épaule fendue par un coup de sabre qui lui avait aussi entamé la gorge. Avec un gémissement, il tomba sur les genoux, mourant.

Les huit bandits continuèrent leur avancée, acculant contre la charrette les deux gardes du corps restants. Et, au lieu de lancer une attaque en tenaille ou par le flanc, ils se contentèrent de charger à la

manière d'un tsunami qui fonce sur le rivage. Les gardes s'effondrèrent sous la charge.

Hishigawa leva les yeux vers le sommet de la colline et aperçut un samouraï seul qui observait le combat. Le guerrier était de taille moyenne mais paraissait musclé. Il était armé d'un unique sabre et non de deux, comme c'est normalement le cas des samouraïs. L'arme n'était pas rangée dans sa large ceinture mais il la portait sur l'épaule, une main posée sur la garde. Hishigawa se sentit découragé : un seul samouraï ne pouvait rien faire pour arrêter cette attaque !

De loin, Kaze ne pouvait pas lire l'expression de l'homme, mais il se rendait compte que ce dernier l'avait vu. Kaze regardait le marchand et celui-ci lança un appel qui semblait lui être directement adressé. La peur et le désespoir s'entendaient dans sa voix suppliante :

— Je vous en prie ! Je vous en prie, aidez-nous !

Avec un soupir, Kaze dégaina son *katana* de son étui de laque noire dépourvu d'ornements.

L'un des huit attaquants paraissait blessé et sur le point de mourir, ce qui n'empêchait pas les sept autres de s'acharner sur le dernier garde.

— Je vous en prie ! supplia l'homme juché sur la charrette.

Kaze lâcha le fourreau du sabre et dévala la pente. Un guerrier moins expérimenté aurait crié en attaquant mais Kaze savait que la surprise vaut deux lames de plus en pareille situation. Le seul bruit qu'il faisait était le claquement de ses sandales sur la terre du chemin.

Les attaquants poussèrent un cri de victoire quand tomba le dernier défenseur, lacéré par de multiples coups de lame. Ils s'élancèrent alors pour encercler le marchand juché sur la carriole. Celui-ci agitait son sabre en direction des bandits avec des gestes éperdus. Les sept brigands auraient pu le pourfendre à leur aise mais, bizarrement, ils avaient cessé d'avancer, comme s'ils hésitaient à se jeter sur lui pour le massacrer.

— Rends-toi ! crièrent-ils au marchand.

Leur hésitation donna à Kaze le temps d'arriver. Un premier, puis un second attaquant hurla de douleur et s'effondra. Les bandits, surpris, se retournèrent juste au moment où un troisième recevait un coup venu d'une direction inattendue. Kaze avait pourfendu les deux premiers hommes en arrivant par-derrière et c'était sur la lancée de ce coup de sabre qu'il venait de faucher le troisième.

On en était encore à quatre contre un mais, avec l'absence de logique qui caractérise les batailles, les quatre hommes décampèrent. Ils gagnèrent le bord de la route et s'évanouirent dans la broussaille et les arbres.

Kaze ne bougea pas ; il n'avait pas la moindre envie de poursuivre les bandits. Il ne voyait pas la nécessité de venger les trois gardes du corps trépassés, d'autant qu'il ne s'était jeté dans la mêlée qu'avec réticence, mû par la pitié que lui inspiraient les hurlements désespérés du marchand.

Un cri fusa soudain d'une autre direction. Kaze fit aussitôt volte-face et vit un samouraï seul qui accourait.

— C'est le chef des bandits ! hurla le marchand à l'intention de Kaze. Protégez-moi ! Il veut me

tuer !

Kaze se campa devant la carriole pour protéger l'homme vociférant. Dans la fraction de seconde qui s'écoula avant que son attaquant bondît sur lui, il eut le temps de prendre la mesure du chef des brigands.

Mieux vêtu que ses complices, celui-ci avait le haut du crâne rasé et les cheveux tirés en arrière, lisses et brillants. Une rage pure se lisait sur son jeune visage. Il tenait à deux mains son sabre qu'il leva à bout de bras pour exécuter un *shomen*, un coup qu'on assène à la verticale sur la tête.

Le nouvel assaillant abaissa son sabre et Kaze releva le sien pour parer l'attaque. Les lames finement polies jetaient des éclats argentés dans le jour glauque, elles s'entrechoquèrent dans un grand fracas. Kaze dut reculer d'un pas sous l'effet conjugué de la vitesse de l'homme qui courait et de la force du coup asséné d'en haut.

Le chef des brigands sembla se désintéresser de Kaze pour reporter aussitôt son attention sur le marchand, qui se recroquevillait devant l'assaut furieux de son agresseur.

— Non ! cria Kaze pour signifier au brigand que celui-ci devrait d'abord le tuer, lui, avant d'atteindre le marchand.

Le bandit se tourna vers Kaze.

— Laisse-moi tuer cette canaille et tu pourras t'en aller, proposa-t-il.

— Non, répondit Kaze à voix basse, plaçant à présent son sabre dans la position « qui vise l'œil ».

Le malfaiteur releva sa lame au-dessus de sa propre tête, Kaze se centra sur lui-même pour riposter, son poids réparti également sur ses deux pieds, les genoux fléchis de manière à ne faire qu'un avec la terre, afin de pouvoir soutenir la furieuse attaque.

Kaze para ce nouveau coup mais cette fois, au lieu de le subir dans toute sa force, il tordit habilement le poignet pour le dévier. Il voulait forcer la lame du brigand à descendre plus près du sol, afin que le malfrat ait plus de mal à remonter son arme pour asséner un troisième coup, donnant ainsi le temps à Kaze de préparer sa propre attaque.

Comprenant la manœuvre de Kaze, l'assaillant fit un bond en arrière, lui aussi se campa sur ses pieds et fléchit les genoux, attendant la riposte de Kaze. Mais au lieu d'attaquer, ce dernier resta à observer son adversaire en silence, notant la moindre caractéristique de sa posture et de sa façon de manier le sabre, cherchant à prendre l'avantage. Le bandit lança un bref regard vers l'homme sur la charrette et, de nouveau, la rage lui déforma les traits.

— Je n'ai rien contre toi, cracha-t-il à Kaze. Fiche le camp et je te laisserai la vie sauve. C'est lui que je veux, ajouta-t-il en désignant le marchand d'un geste du menton.

— Oh, seigneur Bouddha, gémit le négociant, je vous en prie, sauvez-moi !

Kaze se demanda si la supplique s'adressait à lui ou au Bouddha.

— Il veut me tuer ! Ne le laissez pas me massacrer, je vous en prie ! Vous voyez bien que je ne

connais rien au maniement des armes !

Cette fois, il était clair que le marchand parlait à Kaze.

— C'est vrai ! confirma le bandit. J'ai l'intention de t'éventrer, de t'accrocher à un arbre par les tripes et de te laisser pendre tant qu'il y aura de la vie en toi !

Un autre gémissement sortit de la bouche du marchand :

— Tu peux prendre la femme, laisse-moi simplement la vie sauve !

— On n'en est plus là, répliqua le bandit. Maintenant, tant que tu vivras, je ne serai pas satisfait.

— Je vous en prie, ne m'abandonnez pas ! supplia le marchand en s'adressant à Kaze. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, n'importe quoi. Ne le laissez pas me tuer !

— Allons, décampe ! lança le bandit avec une pointe de mépris dans la voix, comme si vouloir défendre le marchand faisait de Kaze un objet de dégoût.

— Je regrette, mais je ne crois pas que cela me tente, répondit froidement Kaze.

Aussitôt, le bandit attaqua. Il maniait le sabre avec adresse. Kaze ne détecta pas de faiblesse manifeste dans son attaque et il réagit aussitôt pour parer le coup.

Il arrêta la lame du brigand et en dévia la trajectoire avant de livrer sa propre attaque. Il lança un coup en direction de la tête de son adversaire qui réussit à le parer. Sans s'arrêter, Kaze enchaîna alors un deuxième puis un troisième coup pour frapper le jeune homme ; celui-ci était obligé de reculer mais il parvenait à arrêter les attaques avant que la lame de Kaze ne pût pénétrer ses défenses.

Kaze était impressionné. Son adversaire avait une maîtrise consommée du sabre, avec d'excellentes bases auxquelles s'ajoutaient la force et l'agilité de la jeunesse. Les deux hommes se séparèrent et Kaze attaqua de nouveau, se lançant sur le jeune homme en criant.

Kaze éleva sa lame très haut et l'abaissa de toutes ses forces. Le jeune bandit releva son sabre pour parer le coup, exactement comme avait fait Kaze lui-même au début du combat.

Quand les deux lames se heurtèrent, Kaze ressentit la force du coup dans les poignets, les bras, les épaules et dans tout le corps. Mais il y avait quelque chose d'inhabituel et d'anormal dans les vibrations produites par le violent entrechoquement. Kaze perçut un bruit de métal qui casse et nota une sensation particulière, telle qu'il n'en avait encore jamais connue. Il comprit aussitôt : l'impensable s'était produit.

Sous l'œil sidéré de Kaze, son sabre se brisa en deux. L'extrémité s'envola en l'air en tournoyant et tomba dans la poussière à quelques pieds des belligérants. Le brigand poussa un cri de triomphe et donna un coup visant l'épaule et la gorge.

Kaze le bloqua dans la fourche que formaient la *tsuba* – la garde de son sabre – et le tronçon de lame. Une fois le choc absorbé, en un seul mouvement fluide il attrapa la poignée du *wakizashi*, le sabre court, que son adversaire avait glissé dans sa ceinture, le retira du fourreau et le plongea dans

le ventre du jeune homme.

Le bandit émit un grognement de surprise, puis de douleur. Il releva alors son sabre pour en asséner un nouveau coup à Kaze, mais ce dernier trancha la ceinture abdominale du bandit. L'homme gémit, bascula et tomba par terre en position assise. Il leva vers Kaze des yeux qui exprimèrent tour à tour la douleur, la colère et le chagrin. Puis il s'écroula en poussant un dernier souffle chuintant.

Kaze restait planté là, avec dans une main le sabre de son adversaire et dans l'autre l'extrémité brisée du sien. Il haletait, abasourdi par ce qui venait de se produire. Il entendit le marchand s'exclamer :

— Magnifique ! C'était extraordinaire, absolument extraordinaire !

Kaze coula un bref regard en direction de l'homme, toujours juché sur la charrette, un pied sur le coffre-fort attaché dessus. En kimono brun à motifs de pivoines blanches, de belle qualité, il semblait avoir environ quarante-cinq ans et grisonnait aux tempes. La peau brune et tannée par le temps passé sur les routes pour son négoce, il avait un gros nez charnu, chose inhabituelle chez un Japonais.

Le marchand sauta hors de la charrette et se dirigea vers le corps du dernier adversaire de Kaze. Ayant craché sur le mort, il remonta son kimono, écarta son pagne et émit un jet d'urine sur le visage du cadavre, dans un geste du plus absolu mépris.

Bien que gêné par cette réaction, Kaze ne vit pas l'intérêt d'exprimer une objection puisque l'acte était déjà en train. Mais quand le marchand eut fini, Kaze gagna l'endroit où le jeune bandit avait laissé tomber son sabre et le ramassa pour l'examiner.

C'était un *katana* classique. L'arme n'avait apparemment rien de remarquable. Il n'y avait, semblait-il, aucune raison qu'elle eût pu casser le sabre de Kaze.

Il regarda ce qui restait de son sabre brisé et hocha la tête, incrédule. Depuis des années, ce sabre était son compagnon : il l'avait accompagné durant moult batailles, tant lors de la guerre civile, courte et violente, que sur les routes du pays. C'était impensable qu'il pût se briser.

— Quelle rapidité ! s'exclama le marchand venu rejoindre Kaze après avoir fini de régler ses comptes avec le cadavre. Attraper le *wakizashi* d'un homme et s'en servir pour le tuer ! C'est incroyable. Je n'ai jamais rien vu de tel !

Kaze haussa un sourcil mais ne souffla mot.

— Excusez-moi, déclara le négociant avec une courbette. Je m'appelle Hishigawa Satoyasu, le marchand.

Kaze remarqua que le commerçant se prévalait de deux noms mais s'abstint de commentaire. Il désigna les cadavres qui gisaient au sol autour de la charrette :

— Et qui étaient tous ces gens-là ?

— Trois d'entre eux étaient mes *yojimbo*. Le reste, des membres de sa bande, fit-il en désignant du menton le dernier adversaire de Kaze.

— Et lui, qui était-ce ? s'enquit Kaze.

— Lui, c'est Ishibashi, le chef des bandits qui m'ont attaqué. L'un des hommes les plus écœurants qui soient, tel que vous souhaiteriez ne jamais en rencontrer.

— Et que voulait-il ?

— Me voler, évidemment.

— Mais vous avez échangé des paroles. Il s'agit d'autre chose que d'un simple vol.

— Euh, oui. Il y a de ça. C'était aussi à propos d'une femme.

— Quelle femme ?

— Mon épouse, Yuchan, répondit simplement le marchand.

— Comment ça ?

— Mon épouse. Cet homme-là voulait ma femme et rien n'allait l'empêcher de se l'approprier. C'était une obsession chez lui. Il a décidé que le meilleur moyen de l'avoir était de me tuer.

Kaze regarda de nouveau le marchand, notant les bourrelets de chair autour de sa taille, ses jambes arquées.

— Je sais ce que vous pensez, reprit le négociant. Comment un bonhomme de cette allure-là pourrait-il avoir une femme désirable ? Mais mon épouse est bien plus jeune que moi, une vraie beauté. J'ai des affaires à Kamakura et à Edo, et j'ai créé un lieu particulier juste pour elle, à Kamakura. J'y ai fabriqué un monde à part, entièrement voué à son confort et à son plaisir. Mais avant de savoir qu'Ishibashi était un bandit, j'ai fait l'erreur de le laisser rencontrer mon épouse et il est devenu obsédé par sa beauté. Il a même voulu me l'acheter ! J'ai bien sûr refusé de me séparer d'elle. Elle est à moi, et à moi seul ! conclut le marchand avec fougue, tout vibrant d'émotion.

Il lui fallut plusieurs secondes pour recouvrer son calme et continuer :

— Il a attendu le moment opportun, lui et sa bande. Il avait l'intention de me tuer et de s'approprier mon épouse. Mais grâce à vous, maintenant c'est Ishibashi qui est mort, et une bonne partie de sa troupe avec lui. Vous avez été magnifique !

Kaze ne pipa mot.

Le rônin prit le sabre de son adversaire et se dirigea vers le bord de la route où poussait un arbre. Repérant une branche qui convenait, il la coupa en deux coups de lame et la réduisit à la dimension d'une main aux doigts écartés, en mesurant du bout du pouce jusqu'à l'extrémité du petit doigt.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'enquit le marchand.

Kaze ne répondit pas. Il grimpa en haut de la colline pour récupérer le fourreau de son sabre. Tirant le *ko-gatana* de son étui ménagé dans le fourreau, Kaze commença à sculpter le bois tout en redescendant vers Hishigawa.

Celui-ci l'attendait. Il avait le regard plein de curiosité sous ses paupières mi-closes.

— Que faites-vous donc ? redemanda-t-il.

— Je soulage des âmes.

Le marchand ouvrit la bouche mais se trouva incapable de formuler une autre question devant une telle réponse. Il se contenta de regarder Kaze transformer le bout de branche en silhouette de femme : de sa main habile, le rônin faisait apparaître les épaules, le cou et la tête, à petits coups rapides.

Une statuette émergeait peu à peu et le marchand s'exclama :

— Mais c'est Kannon ^[1] !

Kaze confirma d'un signe de tête. La divinité de la miséricorde émergeait entre ses mains adroites. Regardant autour de lui, il se rendit compte qu'il ne pourrait pas enterrer tous les cadavres. Il prit la statuette et la plaça dans une fourche de l'arbre dont il avait coupé une branche de telle sorte qu'elle pût embrasser du regard la scène de la bataille et les corps qui la jonchaient.

— Vous avez de l'eau ? demanda Kaze, soudain assoiffé.

— Oui, répondit Hishigawa, filant pour aller chercher un pichet d'eau dans la carriole.

Kaze leva les yeux vers le ciel et songea qu'il suffirait bientôt d'ouvrir la bouche et de renverser la tête en arrière pour se désaltérer, mais il accepta avec gratitude la cruche que lui tendait le marchand et en but une longue rasade.

Ayant rendu le pichet à Hishigawa, Kaze examina de nouveau le sabre du bandit. La garde en fer s'ornait d'un motif de fleurs de cerisier, avec en bordure une branche de cerisier aux contours rehaussés d'or. Les fleurs étaient représentées par de minuscules brisures d'argent qui évoquaient l'image de leur chute vers le sol à la lumière des derniers rayons du soleil couchant. Pour Kaze et la plupart des samourais, la vie était en effet symbolisée par des fleurs de cerisier qui tombent, éphémères et fragiles.

La lame du sabre du mort avait à peu près la même longueur que celle de l'arme brisée. La longueur des *katana* peut varier : elle dépend souvent de la taille du guerrier. Kaze tenta de glisser le sabre du défunt dans son propre étui de laque noire ; ce n'était pas parfait, mais il faudrait s'en contenter jusqu'à ce qu'il trouve moyen de se faire faire une nouvelle arme.

Il coinça le fourreau dans sa large ceinture et se remit en marche.

— Mais où partez-vous donc ? s'écria le marchand, alarmé.

— Sur le Tokaido, comme vous le voyez. Je reprends le cours de mon voyage.

— Attendez ! Vous ne pouvez pas partir et me laisser là !

— Et pourquoi pas ? répondit Kaze.

— Je veux que vous soyez mon garde du corps, mon *yojimbo*.

CHAPITRE III

*Le voyage fait d'étranges amis.
Se tenir debout sous un arbre,
sous la pluie, nous rapproche trop.*

— Vous voulez que je sois votre garde du corps ? demanda Kaze, incrédule.

Le marchand montra la scène autour de lui :

— Vous voyez bien que mes hommes sont morts et que j'ai encore besoin de protection.

— Pourquoi ?

— Parce que cette tripaille de chien a encore des hommes, lança Hishigawa en désignant feu le chef des bandits. Ils vont en rassembler d'autres et se lancer à ma poursuite. Ils sont totalement obsédés par ma Yuchan.

Kaze jaugea le marchand d'un long regard circonspect et déclara :

— Vous avez raconté que ce bandit vous pourchassait parce qu'il voulait votre épouse. Maintenant, il est mort. Un *obake*, un esprit, peut encore désirer une femme, c'est vrai, mais il ne peut certes pas organiser ses hommes et continuer à vous attaquer. Je ne crois pas qu'ils partagent la flamme d'Ishibashi pour votre femme.

Hishigawa enchaîna sans hésiter :

— C'est juste que je connais leur bande et leur façon de penser. Jamais ils ne me laisseront en vie. Ces gredins ne nourrissent peut-être pas la même passion pour ma femme, évidemment, mais ils seront animés par le désir de vengeance.

— Dans ce cas, c'est plutôt moi qui devrais m'inquiéter, parce que c'est moi qui l'ai tué, déclara Kaze.

— Mais ses hommes ne le sauront pas, eux. Ils croiront que c'est moi. Ils se rassembleront, ils lèveront de nouvelles recrues et ils me pourchasseront.

Kaze regarda le marchand qui le fixait avec des yeux de grenouille. Abandonnant la discussion, le rônin tourna les talons et se remit en marche.

— Attendez ! cria Hishigawa.

Kaze continua sa route.

— Je vous en prie, attendez ! Je vais vous dire la vérité ! cria-t-il d'une voix pleine de crainte et d'appréhension.

Kaze s'arrêta et se retourna mais sans s'approcher du marchand, qui accourut, l'air désespéré.

— Et quelle est cette vérité ? demanda Kaze.

Hishigawa soupira et lâcha, plus à sa propre intention qu'à celle du samouraï :

— Je suppose que je n'ai pas le choix, je suis obligé de vous le dire.

Kaze haussa les épaules :

— Que vous disiez la vérité ou non, peu m'importe. Si vous ne me la dites pas, je m'en vais. Je ne resterai pas forcément si vous me racontez tout, mais j'aimerais connaître la cause de cette tuerie à laquelle j'ai participé.

Hishigawa soupira encore comme s'il lui en coûtait vraiment d'avouer la vérité.

— C'est vrai qu'Ishibashi voulait ma femme. C'était une obsession chez lui, le genre de désir qui déborde du bas-ventre au point de vous empoisonner les sangs et de vous semer la folie dans la tête. Mais il y a aussi autre chose dans cette histoire, fit-il en désignant la charrette et la malle. Il y a de l'or sur cette carriole. J'ai des affaires à Kyoto, à Edo et à Kamakura. Edo grandit à une telle vitesse depuis la victoire des Tokugawa qu'il faut un approvisionnement d'or régulier pour soutenir cette croissance. Je suis en train d'effectuer un transfert de fonds de Kyoto à Edo, et c'est pourquoi on m'a attaqué en route. L'animosité personnelle d'Ishibashi était dirigée contre moi à cause de son désir pour ma femme, mais c'est la convoitise qui a motivé l'attaque de la bande. Et bien que le désir charnel ait été tué avec le chef des bandits, la soif du gain, elle, est encore bien vivante dans le cœur de ses hommes. Je suis persuadé qu'ils reviendront, et ici, sans vous, je serai impuissant. Il faut que vous me meniez jusqu'à la prochaine barrière.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous paierai.

Kaze pinça les lèvres de dégoût en entendant évoquer une rétribution. Les marchands adorent parler d'argent, mais ce n'est pas dans la nature d'un vrai samouraï de s'intéresser à pareilles contingences.

Du temps où Kaze n'était pas un rônin mais un samouraï dans un château, c'était son épouse qui s'occupait des finances. Elle veillait à lui procurer ses armures et s'assurait qu'il avait des chevaux et des compagnons adéquats pour partir guerroyer. Aidée d'un comptable, elle gérait les ressources du château que Kaze gouvernait. S'il connaissait pour sa part le revenu total de ses terres en *koku*, quantité de riz nécessaire pour nourrir un homme pendant une année, il n'avait pas la moindre idée de l'état de ses finances personnelles. C'était au-dessous de la dignité d'un samouraï que de se soucier d'argent.

Cependant, sa vie avait changé sous de nombreux rapports depuis deux ans et il avait appris l'importance de l'argent. Sans argent, il serait gêné dans sa quête. Sans argent, il ne pourrait pas acheter un nouveau sabre. Il avait beau s'efforcer de retrouver l'équilibre et le calme de son esprit, il était encore très troublé par le bris de son sabre et par le fait de porter l'arme d'un mort.

Le *katana* est l'âme d'un samouraï. Voilé de mythe autant que de mystère, c'est l'un des symboles clés du shinto. Un samouraï qui se sert d'un sabre pris sur un cadavre a l'impression de violer les idéaux de purification et de spiritualité. Et cela rendait Kaze mal à l'aise.

Comme s'il lisait les pensées de Kaze, le marchand proposa :

— Je vous donnerai assez d'argent pour que vous puissiez vous acheter un nouveau sabre. Un beau sabre pour remplacer celui qui s'est brisé. Kamakura abrite en ses murs les meilleurs armuriers du Japon. Au lieu de continuer sur Edo, nous irons chez moi à Kamakura ; là, vous pourrez choisir n'importe quel sabre, je réglerai la note.

Kaze s'interrogeait : pouvait-il accepter d'être rémunéré ? Il se rendit compte que, pendant le plus clair de sa vie de guerrier, il avait reçu une rétribution d'une sorte ou d'une autre. Que ce soit sous forme de riz, de terres ou d'honneurs, il s'agissait néanmoins de paiement.

— Jusqu'à la prochaine barrière ? interrogea Kaze.

— Oui, jusqu'à la prochaine barrière. Là, je devrais pouvoir trouver des hommes pour m'aider à terminer le voyage en sécurité. Une fois à Kamakura, je ferai envoyer l'argent à Edo avec une garde renforcée et je vous paierai dès que je serai en sûreté chez moi.

— Bon, vous tirez les bras de la charrette et je pousse, suggéra Kaze.

Le sourire aux lèvres, le marchand se plaça entre les bras de la carriole qu'il tira sur le Tokaido, tandis que Kaze poussait. La charrette était étonnamment lourde. Elle devait contenir une quantité d'or substantielle, songea Kaze.

Il s'aperçut vite qu'ils étaient suivis. Les bandits qu'il avait fait décamper avaient dû puiser du courage dans leur avidité, ou peut-être avaient-ils réfléchi qu'il ne restait plus que deux hommes en face d'eux. Ils passaient prestement d'arbre en arbre, en se dissimulant dans la broussaille des bords de la route.

— À quelle distance se trouve la prochaine barrière ? s'enquit Kaze.

— On devrait y être demain.

Un jour, une nuit, plus une partie du lendemain. Les bandits auraient largement le temps de se regrouper et de manigancer une nouvelle attaque.

Kaze accéléra et la charrette fit un bond en avant, heurtant le dos du marchand qui lui lança un regard par-dessus son épaule :

— Attention ! Ne poussez pas avec tant d'énergie !

— Il y a des bandits derrière nous ! annonça Kaze. Si nous allons plus vite, soit ils cesseront de se cacher et ils nous suivront carrément sur la route – où nous pourrions les observer –, soit ils resteront dans les bois et ils perdront du terrain sur nous. Dans un cas comme dans l'autre, le résultat nous sera favorable.

— Vous les avez vus ? s'inquiéta le marchand en regardant autour de lui.

— Ne regardez pas ! Ils nous suivent par les bois afin d'éviter d'être repérés. Si vous leur montrez que nous pouvons les voir, ils essaieront d'être plus malins. Et nous n'avons pas besoin de ça. C'est nous qui devons être plus malins.

Kaze continua de pousser tandis que le marchand tirait sur les bras de bambou. Il voyait bien qu'Hishigawa n'avait pas l'habitude de fournir un effort physique prolongé ; ils ne pourraient pas maintenir longtemps une allure aussi soutenue. Kaze poussait tête baissée, non parce qu'il était déjà fatigué mais afin de pouvoir lorgner par-dessous et garder un œil sur les bandits. Il les apercevait de loin en loin à travers la broussaille et les arbres qui bordaient la route. Il finit par constater qu'ils n'étaient que deux. Il regarda de l'autre côté de la route pour voir s'il pouvait y découvrir les deux autres brigands mais, soit ces gaillards-là étaient bien plus malins que les deux premiers, soit il n'y avait personne.

— À quelle distance avez-vous dit que se trouvait la barrière ? redemanda Kaze.

— Un jour et demi, précisa le marchand pantelant.

La barrière était un poste de contrôle sur le Tokaido, un moyen de surveiller les déplacements des voyageurs. C'était un endroit où il y avait des gardes et une foule de gens, le marchand y serait en sûreté. Kaze se demanda pourquoi ils n'avaient que deux bandits aux troussees et interrogea Hishigawa :

— Savez-vous si, plus loin, la route zigzague ou tourne ?

— Elle est plutôt droite pendant un bon moment, répondit le marchand, hors d'haleine. Je ne crois pas pouvoir maintenir une vitesse pareille !

— Nous allons devoir quitter le Tokaido et prendre des chemins de traverse, répondit Kaze.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? Ce sera encore plus dur de faire avancer la charrette si on quitte la grand-route !

— Nous n'avons pas le choix.

— Pourquoi dites-vous cela ? se récria Hishigawa, qui regarda Kaze par-dessus son épaule en ralentissant.

— Parce qu'ils ne sont que deux à nous suivre.

Le négociant eut l'air de ne pas comprendre.

— Et qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que si plus loin la route fait des zigzags ou des virages, les deux autres pourraient bien être en train de couper à travers la campagne pour nous surprendre et nous tendre une embuscade.

— Mais la route est droite !

— En effet. Cela signifie donc que les deux autres en question ont dû aller chercher du renfort. Nous avons un jour et demi de voyage devant nous et nous n'avancons pas très vite avec cette charrette. Si nous restons sur la grand-route, ils ont amplement le temps de trouver d'autres hommes et de nous attaquer. Nos poursuivants sont juste là pour s'assurer qu'ils savent où nous sommes.

— Mais qu'est-ce que ça nous donnera de plus de sortir du Tokaido ?

— C'est simple : ils seront obligés de poster au moins un homme à l'endroit où nous quitterons la grand-route, pour qu'il puisse guider les autres.

— Mais il en restera toujours un pour nous filer.

— Eh bien, on peut encore bifurquer, et s'il ne s'arrête pas pour leur montrer le chemin à ce deuxième changement de direction, je m'occuperai de lui. De toute façon, les bandits auront du mal à nous retrouver si nous prenons des petites routes au lieu de rester sur le Tokaido.

— Mais quelle route devons-nous prendre ?

— La première qui semble aller en direction de la barrière. Nous finirons bien par rejoindre le Tokaido à un moment ou à un autre.

— Mais sur la grand-route, il y aura peut-être d'autres gens.

— Combien avez-vous vu de voyageurs aujourd'hui ? Et à supposer qu'on en croise, croyez-vous qu'ils vous aideront ? Pensez-vous qu'un autre marchand risquerait sa vie pour vous ? Vous imaginez peut-être qu'un groupe de rôlins serait moins dangereux que ces bandits, surtout s'ils s'apercevaient que vous transportez de l'or dans cette malle ?

Hishigawa se tut, réfléchissant apparemment à ce dilemme.

— Et si vous faites erreur, à propos de l'endroit où sont partis les autres ? finit-il par demander.

— Et si j'ai raison ?

Quelques secondes plus tard, le marchand conclut :

— D'accord. Si nous prenons un petit chemin, au moins – à défaut d'autre chose – nous pourrions ralentir.

— Non, il ne faut pas ralentir, objecta Kaze. Pas encore. Si les deux hommes se séparent, comme je le prévois, je veux que celui qui continuera à nous filer se retrouve encore plus à la traîne.

Les deux bandits qui les suivaient eurent une courte discussion quand Kaze et le marchand quittèrent le Tokaido. Le vainqueur du débat resta planté au bord de la route à attendre ses compères, afin de pouvoir leur indiquer le chemin. Tandis que le perdant continuait à filer la charrette, de grosses gouttes de pluie se mirent à tomber sur la route poussiéreuse et se transformèrent en quelques minutes en véritable rideau d'eau. Le malfrat se serra dans son kimono. La pluie, cependant, facilitait beaucoup sa poursuite.

Il voyait clairement les traces de roues fraîches sur le chemin. Il ralentit et caressa la longue balafre qu'il avait à la joue tout en réfléchissant à la situation. Un petit sourire lui vint parce qu'il pouvait à présent les filer sans se presser. Impossible qu'ils disparaissent en laissant des marques pareilles !

Le brigand était dans le sillage de la carriole depuis un moment déjà quand les traces quittèrent la

route. Intrigué, il les suivit, gardant les yeux fixés sur la terre détrempée. Ce n'était pas aussi facile que sur la route, mais le chemin était suffisamment meuble pour qu'il pût continuer sa filature sans trop de peine.

Les marques de roues continuèrent hors de la route et dans les bois pendant un petit moment. Le bandit arriva bientôt à un endroit où il avisa un grand arbre qui se dressait au beau milieu des ornières. Il vit clairement une trace qui passait à droite de l'arbre, et une autre à gauche. Interloqué, il resta planté là un moment, tâchant de comprendre comment la carriole avait pu passer à travers un si gros arbre...

Il réfléchissait au problème quand il entendit un bruissement dans l'arbre, au-dessus de lui. Clignant les yeux à cause de la pluie drue, il regarda en l'air et vit les semelles de deux sandales de paille qui arrivaient sur lui à toute allure. Il n'eut pas le temps de se remettre de sa surprise que déjà les pieds lui frappaient la poitrine. Il eut les bras projetés en l'air, tandis qu'il tombait à la renverse dans la boue molle avec un grand bruit de suction.

Le souffle coupé, haletant, il regarda au-dessus de lui et vit le rônin qui avait tué ses compagnons. Le samouraï le fixait des yeux et tenait un bâton fraîchement coupé, sans doute pris sur un jeune arbre qui poussait au bord de la route. La peur tordit les tripes du bandit.

— *Konnichi wa*, bonjour, fit le rônin d'un ton affable.

Le bandit esquissa le geste de dégainer son sabre.

Le rônin se servit de son bâton pour donner un bon coup sur le poignet du brigand étendu à terre. Paralysé par la douleur, celui-ci cria et retira sa main de la garde de son sabre. Il voulut alors se dresser sur son séant mais le bâton se remit en action. Le bout épais heurta le bandit à la poitrine, le faisant retomber dans la boue.

— Quoi ? finit par lâcher le bandit quand il fut à même de parler.

— Ton salut n'est guère poli mais je suppose qu'il faudra s'en contenter. Bon, je constate que tu nous suis.

— Non, samouraï-san, je suis...

Le gros bout du bâton frappa le bandit à la naissance du cou, lui tirant un autre cri.

— Je t'en prie, ne m'insulte pas ! cingla le rônin. Il est évident que tu nous as suivis, tout comme il est évident que ton compagnon attend sur le Tokaido pour indiquer à ta bande quel chemin nous avons pris en quittant la grand-route.

À ces mots, le bandit poussa un grognement de défi et écarta le bâton qui pesait sur sa poitrine. Le rônin retourna le bâton et, la pointe en avant, il le lui pressa sur la gorge, de sorte que l'homme se trouva cloué dans la boue, la figure battue par la pluie. Appuyant légèrement sur le bâton pour obliger l'homme à rester immobile, Kaze tendit une main et saisit le sabre du bandit, qu'il jeta dans les buissons.

— Bon, nous nous trouvons maintenant dans une situation fort intéressante, reprit Kaze d'un ton

aimable. Il n'arrive pas souvent que l'on tienne sa vie entre ses mains, comme c'est le cas pour toi en ce moment. Je n'ai aucun désir particulier de te tuer, même si je soupçonne que tu as mené ta noire existence d'une manière qui justifierait amplement la mort. Mais d'un autre côté, je n'ai pas envie que tu nous suives. Alors, voilà ce que je suggère : tu vas dire à tes amis que, quand je te suis tombé dessus, tu as été gravement blessé. Raconte-leur que tu t'es retrouvé incapable de marcher et que tu n'as donc pas pu nous suivre. Je ne te demande pas de leur mentir : tu pourras leur montrer la direction que nous allons effectivement prendre. Mais je te conseille de ne pas nous filer parce que, sinon, je te tuerai. Tu comprends ?

Le bonhomme jura et Kaze appuya davantage sur le bâton, lui faisant avaler son gros mot. Le bandit saisit le bout de bois pour essayer de diminuer la pression, la douleur lui mettait les larmes aux yeux. Kaze relâcha sa pression et se pencha tout près de lui, fixant le visage balaféré.

— C'est bien joli, le défi, mais ce n'est guère indiqué en la circonstance. Je t'ai traité raisonnablement, si l'on considère la situation. Maintenant, prouve-moi que tu as une cervelle et réponds à ma question. Le choix est simple : continue de nous suivre et tu meurs ; reste ici et tu auras la vie sauve. Maintenant, tu comprends ?

— *Hai*, oui, lâcha le bandit d'une voix rauque.

— Parfait. Rappelle-toi : ta vie est entre tes mains. Si tu ne tiens pas à ce qu'elle s'achève aujourd'hui, c'est la dernière fois que je te vois.

Kaze laissa tomber le bâton et s'éloigna.

CHAPITRE IV

*De sombres souvenirs me rongent l'âme.
Combien de larmes faut-il verser
pour laver la peine ?*

— Vous l'avez tué ? interrogea le marchand.

— Non.

— Et pourquoi pas ? demanda Hishigawa, l'air contrarié.

— Parce que je n'avais pas besoin qu'il meure. Si c'est un besoin pour vous, alors tuez-le vous-même. Je suis sûr qu'il est encore là où je l'ai laissé. J'ai jeté son sabre dans les buissons et, en vous pressant, vous pourriez arriver avant qu'il ne l'ait retrouvé.

Hishigawa avait l'habitude que son argent lui achète le respect et les services des rônins. S'il acceptait une certaine brusquerie de la part de ses clients aristocrates, il ne la tolérait pas chez un rônin, puisqu'il était riche, même si n'importe quel samouraï – indépendants compris – était en principe bien au-dessus de la classe des marchands. Les seuls à occuper une position inférieure aux commerçants dans l'échelle sociale étaient ceux qui manipulaient les morts et les carcasses d'animaux.

Hishigawa n'aurait cependant pas réussi dans le négoce sans avoir un peu étudié l'humanité et sa nature. Cela l'aidait à comprendre les faiblesses d'un partenaire avec qui il était en affaires. Il voyait dans le rônin un homme de taille normale, mais doté d'une extraordinaire volonté et d'une adresse peu commune dans le maniement du sabre, comme il l'avait démontré lors de l'attaque des bandits. Le rônin l'aidait à échapper à ces brigands et à rapporter son or à sa Yuchan, et Hishigawa avait besoin de lui. Pour le moment, du moins. Il lui adressa donc un bref salut en disant :

— *Sumimasen*, je regrette. Je voulais simplement m'assurer que ce bandit ne nous ennuerait plus.

— Si c'est le cas, je le tuerai. Nous allons être obligés de quitter le chemin pour couper à travers la campagne.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est trop facile de nous suivre si nous restons sur les routes. Nous n'avancerons pas si nous devons constamment couvrir les traces de roues de la charrette. Je camouflerai l'endroit où nous sortirons de l'itinéraire ordinaire et nous couperons à travers champs.

— Mais jusqu'où ? interrogea le marchand. Il faut qu'on rejoigne la barrière.

— Nous la rejoindrons. Nous finirons par trouver un autre chemin. Et nous le prendrons. Il faudra un certain temps aux bandits pour deviner notre parcours.

— Mais ça risque de prendre des jours pour arriver à la barrière de cette façon !

— Oui, mais on n’y arrivera pas du tout si les bandits nous rattrapent.

Le négociant saisit la logique de l’argument et conclut :

— D’accord. Je suggère qu’on avance encore un peu sur ce chemin-ci avant d’en sortir. Comme ça, même si les bandits subodorent notre manœuvre, ils auront davantage de mal à retrouver notre trace.

— Parfait, confirma Kaze qui désigna la charrette : Vous tirez, je pousse et on s’arrête tous les cinquante pas pour que je puisse retourner en arrière et effacer nos traces.

Hishigawa leva les yeux vers le ciel :

— Il pleut beaucoup plus fort maintenant.

— Oui, mais un homme avide d’or ne se laisse pas arrêter par quelques gouttes d’eau.

Étant parvenus à un endroit propice, Kaze et le marchand poussèrent la carriole hors du chemin et entreprirent de se frayer un passage dans les bois. Il leur fallait parfois faire de grands détours pour éviter des coins de broussaille dense. La tâche était lourde et épuisante ; Hishigawa faillit presque tomber de fatigue.

— On pourrait laisser la charrette ici et espérer que les bandits ne la trouveront pas, proposa Kaze au marchand fatigué.

— Et laisser l’or sur place ? Jamais de la vie ! Cet or appartient à Yuchan autant qu’à moi, jamais je ne l’abandonnerai.

Hishigawa ne transigerait pas, et la seule idée de se séparer d’une fortune sembla l’aiguillonner : il se remit à tirer la charrette avec une vigueur renouvelée. Kaze insista pour qu’ils s’arrêtent et se reposent un brin. Les deux hommes restèrent assis sur la carriole, trempés par la pluie et trop las pour échanger des paroles.

Enfin, Kaze se leva et reprit sans mot dire sa place à l’arrière. Sans parler non plus, Hishigawa regagna sa position entre les épais bambous servant de bras à la charrette.

Le jour tirait à sa fin quand les deux hommes tombèrent sur un chemin. Celui-ci semblait partir vers les montagnes plutôt qu’en direction de la barrière mais Kaze décida de le prendre, car ils ne pouvaient pas continuer à tirer et pousser la charrette à travers les bois.

Quand vint le moment de s’arrêter pour la nuit, la pluie tombait dru, telles les lances sur un champ de bataille. Kaze avait trouvé un pli de terrain non loin du chemin et il y plaça la charrette. L’eau s’écoulerait de part et d’autre, laissant un espace relativement sec sous la carriole. Il prit soin de ne pas orienter la charrette dans le sens nord-sud, car on couche les cadavres avec la tête au nord, la direction du rat, et Kaze ne tenait pas à dormir dans cette position-là. Les deux hommes rampèrent pour se tapir sous la carriole, éreintés, trempés et transis.

— C’est intolérable ! se plaignit Hishigawa en se serrant dans son kimono.

La pluie passait à travers les fentes du plancher de la charrette et lui dégoulinait sur le nez. Il fit un mouvement brusque pour bouger la tête et la cogna contre une roue.

— Flûte ! s'écria-t-il sous l'effet de la douleur. Je vais sortir d'ici et me trouver un temple quelconque ou une hutte de paysan pour m'abriter.

— *Dozo*, faites donc, trouvez-vous un abri pas loin et terrez-vous-y comme une bête dans son terrier. Et les chasseurs ne tarderont pas à venir renifler par là pour vous en déloger. Vous ne croyez pas que les bandits commenceront par fouiller toutes les maisons du voisinage ? Vous serez bien au chaud et au sec... jusqu'à ce qu'ils vous capturent. Et quand ils le feront, dispensez-vous de leur dire où je me trouve, en dépit des tortures qu'ils vous infligeront.

Kaze tourna le dos au marchand et ferma les yeux. Il l'écouta ronchonner quelques secondes, satisfait qu'Hishigawa ne quitte pas l'abri de la charrette.

— Le bandit que j'ai tué vous pourchassait à cause de votre épouse, m'avez-vous dit, reprit Kaze, les yeux clos.

— C'est exact.

— Pourquoi ?

Hishigawa sourit et ferma les yeux lui aussi, s'abîmant dans sa rêverie.

— C'est la plus belle créature qu'on puisse imaginer. Une carnation parfaite, avec la blancheur du camélia et la douceur soyeuse de la peau d'un nouveau kaki. Une bouche aux lèvres aussi rouges que la prune la plus exquise. Avec une nuque aussi longue qu'un cou de cygne, conta Hishigawa, qui rouvrit les yeux et contempla la pluie. Jusqu'aux mains de Yuchan qui sont plus parfaitement façonnées que tout ce que vous avez pu voir dans votre vie ! s'exclama-t-il. Délicates, petites et d'une grâce extrême dans chaque geste.

Kaze se retourna et regarda le marchand. Le bonhomme avait une longue figure chevaline et des poches sous les yeux. Il n'avait guère l'allure d'un damoiseau amoureux et, pourtant, il était manifestement sous le charme de sa femme.

Hishigawa avait les cheveux rasés à la manière des samouraïs et sa famille avait sans doute à une époque appartenu à la caste des guerriers, puisqu'il usait de deux noms. Les gens du commun ne portaient en principe qu'un seul nom ; seuls les samouraïs et les nobles pouvaient en avoir deux.

Après la grande bataille de Sekigahara, cinquante mille samouraïs rônins s'étaient retrouvés du jour au lendemain sans autre emploi pour leur sabre que les mauvais coups et le brigandage. Désespérés, ils étaient de plus en plus nombreux à s'essayer à d'autres entreprises, telles que l'agriculture et des métiers divers. Nombre d'entre eux retournaient à la terre et travaillaient dans des fermes car, deux générations plus tôt, la plupart des samouraïs étaient encore des soldats-paysans. La classe des guerriers professionnels était relativement nouvelle, amorcée par les guerres d'unification nationale du Japon. Mais, à en juger par l'allure d'Hishigawa, la décision d'embrasser la voie du négoce n'était pas récente.

Kaze éprouvait des sentiments mitigés envers le commerce. C'était un des plus vils métiers de l'échelle sociale et, à ses yeux, c'était faillir à la dignité de guerrier que de s'échiner pour de l'argent. Mais il était également conscient que l'avarice légendaire de Tokugawa Ieyasu avait été l'un

des moyens de la domination des Tokugawa.

Ieyasu savait que l'argent pouvait procurer hommes, armes et pouvoir, et il avait attendu, rongé son frein et accumulant des ressources jusqu'à la mort de l'ancien souverain du Japon, Toyotomi Hideyoshi, qui avait laissé un jeune fils et une veuve.

C'est alors qu'Ieyasu avait agi : à Sekigahara, il avait attaqué les forces restées loyales à Toyotomi. C'était été la plus grande bataille jamais livrée par les samouraïs.

Au début, Ieyasu s'était trouvé inférieur en nombre, son fils ayant été entraîné ailleurs pour le siège d'un château, de sorte qu'un tiers des troupes d'Ieyasu manquait à l'appel. Mais Ieyasu possédait deux bottes secrètes : la trahison et la cupidité. Il s'était servi d'une partie de l'argent amassé pendant une vie entière pour acheter, avant la bataille, des soldats du camp de Toyotomi. Ceux-ci avaient accepté soit de rester neutres, soit de se retourner contre leurs alliés dans le feu de l'action et de se battre aux côtés des Tokugawa. Ieyasu semblait donc se trouver en situation de faiblesse à l'ouverture des hostilités mais, à mesure que la journée avançait, des forces de l'armée Toyotomi n'avaient pas répondu à l'ordre d'attaque. Au moment critique de la bataille, les troupes déloyales sous le commandement de Kobayakawa avaient attaqué leurs anciens frères d'armes, si bien qu'au sortir des combats Ieyasu était devenu l'incontestable souverain du Japon.

Or, pour Kaze, la victoire d'Ieyasu reposait sur la félonie. Ce manque de loyauté et d'honneur frappait au cœur le *bushido*, le code des guerriers, l'essence des convictions de Kaze.

La veuve et le fils d'Hideyoshi étaient actuellement retenus au château d'Osaka, pas tout à fait prisonniers mais certainement pas libres. Ieyasu continuait de leur témoigner un respect de pure forme, mais il n'y avait aucun doute sur l'identité du vrai souverain du Japon. Nul ne doutait non plus qu'Ieyasu avait l'intention de se proclamer shogun.

Selon la tradition, les seuls candidats possibles au shogunat étaient les membres de la famille Minamoto, celle même qui avait érigé le sanctuaire Tsurugaoka à Kamakura, lieu consacré à Hachiman, le dieu de la guerre. Les Tokugawa n'avaient jamais été réputés être des Minamoto. Mais quand le pouvoir de Tokugawa Ieyasu s'était affirmé et que son accession au shogunat était devenue possible, il avait soudain « découvert » que sa lignée était en réalité apparentée à celle des Minamoto, bien que nul n'eût encore jamais revendiqué un tel lien. De sorte que, du jour au lendemain, Ieyasu s'était retrouvé en mesure de porter le titre de shogun, tandis que des hommes tels que Kaze, restés loyaux aux Toyotomi, perdaient tout. Au même moment, des personnages comme Hishigawa, qui avaient flairé la tendance du Japon nouveau et qui en avaient profité, pouvaient se promener dans la campagne avec des charrettes transportant de pleines malles d'or.

— Vous devez beaucoup l'aimer, votre épouse, releva Kaze.

— Ça va au-delà de l'amour. Au-delà de la passion, au-delà du besoin. Cette femme est ma vie, mon existence.

Des chants poétiques sortant de la gorge d'un crapaud, songea Kaze. L'amour accomplit des prodiges...

— Il y a longtemps que vous êtes marié ?

La nouveauté pouvait expliquer la flamme du marchand, mais Kaze n'en était pas moins étonné pour autant. Il était rare qu'un Japonais trouvât de la passion dans son ménage. C'était à quoi servaient les concubines, voire les jeunes garçons.

À entendre Hishigawa, on avait l'impression que son couple était l'une de ces unions des âmes qui se produisent parfois dans la vie. La chose était encore moins fréquente dans la caste des guerriers que dans les autres milieux, les mariages étant arrangés selon les avantages économiques et militaires qu'ils présentaient, sans égard pour les sentiments des deux intéressés.

Ainsi, dans le cas de Kaze, son mariage avait été arrangé de cette façon – une alliance froidement combinée entre la famille de Kaze et celle de son épouse. Et s'il avait connu des relations matrimoniales convenables et respectueuses, il n'y avait eu là ni amour ni passion. Il avait aimé les deux enfants produits par cette union et il avait pleuré leur mort autant que celle de sa dame.

Kaze n'avait rencontré son épouse qu'une seule fois avant le mariage. Les négociations entre les deux familles avaient été menées par un intermédiaire, et on ne s'était guère préoccupé des sentiments de Kaze, à qui au moins le physique de sa future paraissait acceptable.

Après le mariage, il avait connu avec elle une période d'ajustement et d'adaptation sexuelle, mais leurs rapports n'avaient jamais débouché sur une grande affection, une connivence spirituelle ou une passion. Il avait eu deux enfants et connu une vie de couple normale pour une personne de sa situation sociale, excepté que Kaze n'avait jamais pris de concubine ou de page. C'eût été parfaitement acceptable pour son épouse mais Kaze n'en avait pas eu envie, pour une raison qu'il gardait au plus profond du secret de son cœur.

Leur union avait été très honorable dans le contexte d'un mariage de samouraï. Honorable, ô combien ! Lorsque le château qu'habitait Kaze était tombé entre les mains de l'ennemi au lendemain de la bataille fatidique de Sekigahara, l'épouse de Kaze avait tué ses propres enfants avant de prendre une dague et de se l'enfoncer dans la gorge. Ceci pour épargner à ses petits et à elle-même l'humiliation et les tortures qui les attendaient s'ils avaient été capturés vivants.

L'épouse du seigneur de Kaze, sa dame, n'avait pas tué sa fille, elle, quand son château était tombé entre des mains ennemies. Pourquoi ? Kaze ne l'avait jamais interrogée à ce propos mais il savait qu'elle aimait trop son enfant pour se résoudre à agir selon la tradition des samouraïs. Elle ne s'était pas suicidée non plus, de nouveau à cause de sa fille, Kaze le comprenait. Si sa petite était vivante, la dame voulait vivre elle aussi, pas pour son propre bénéfice, mais afin de pouvoir se battre pour son enfant et la protéger. La dame n'aurait pas refusé de se suicider par couardise, Kaze le savait. Il avait vu assez d'exemples de son courage pour être sûr qu'elle n'aurait pas hésité à faire ce qu'on attendait d'elle. Mais l'amour de sa fille modifiait les critères de ce qui est honorable.

Kaze trouvait étrange que le cœur de ce marchand vieillissant pût être si captivé par sa nouvelle épouse. Cela dit, le Taiko en personne, Toyotomi Hideyoshi, avait sur la fin de sa vie goûté la satisfaction et la passion auprès d'une nouvelle femme. Laquelle lui avait donné un enfant. Deux, en réalité. Le premier étant mort, un second avait été conçu et leur était né – un garçon. Sachant qu'Hideyoshi avait entretenu une longue relation avec sa première épouse et une centaine de concubines au bas mot, une foule d'hypothèses avaient circulé sur la manière dont Yododono, la mère

du bébé, avait pu réaliser un tel miracle. Les personnes pieuses pensaient que Yododono avaient adressé ses prières aux dieux qu'il fallait ; les cyniques estimaient qu'elle avait recouru à d'autres moyens, voire à d'autres hommes, pour assurer la conception. En tout cas, Hideyoshi croyait que l'enfant était de lui et il avait fait en sorte que son fils prît sa succession comme souverain du Japon.

Désormais, l'enfant et sa mère ne régnaient plus que sur le château d'Osaka et l'on racontait que cela même ne durerait guère. Ieyasu continuait de manifester du respect envers la mémoire d'Hideyoshi, mais ses troupes s'employaient à rassembler les fils du pouvoir et à les tisser en une formidable tapisserie qui recouvrait tout.

Hishigawa se taisait, peut-être encore plongé dans le souvenir de sa belle. Mais Kaze ne tarda pas à entendre ronfler : le marchand avait sombré dans un profond sommeil en dépit de leur installation lamentable. Kaze se concentra sur le bruit des gouttes de pluie qui s'écrasaient sur la charrette et sur le sol autour de lui, atténuant les ronflements.

Flic-flac, flic-flac, flic-flac... La pluie tombait plus fort maintenant, martelant le sol à un rythme irrégulier.

C'était un son fascinant, il ravivait des souvenirs qui inondaient l'esprit de Kaze comme l'eau qui dévalait de la colline.

Bizarre, songea Kaze, que l'eau vive ou la pluie aient été si souvent présentes lors de ses rencontres avec sa dame...

CHAPITRE V

*Eau qui coule, larmes qui coulent.
Les deux peuvent laver,
les deux peuvent noyer l'âme.*

La toute première fois qu'il avait aperçu la dame, il avait dix ans. Il était avec son *sensei*, son maître, depuis deux ans. Chaque fois que Kaze pensait avoir maîtrisé un enseignement du *sensei*, celui-ci augmentait soudain la difficulté de l'exercice avec une grâce spontanée, de sorte que Kaze se sentait toujours frustré : jamais il n'arriverait à apprendre quelque chose, même des plus élémentaires.

Un jour qu'il exprimait ses sentiments à ce sujet à son maître, le vieil homme l'avait regardé très gravement en disant :

— Si tu veux suivre la voie du *bushido*, tu devras continuer à apprendre toute ta vie. Les exercices mécaniques que je t'enseigne perdront leur nouveauté au bout d'un moment, mais ils resteront toujours neufs dans la façon de les appliquer et de les ressentir. La parade la plus simple que tu puisses faire avec ton sabre – la toute première que je t'ai enseignée – évoluera au fil des années, à mesure que tu grandiras en adresse et en connaissance. De sorte que, même si tes mouvements demeurent les mêmes que lorsque tu as commencé ton apprentissage avec moi, ils continueront d'évoluer tout au long de ta vie, changeants mais toujours les mêmes. Il en va ainsi avec l'existence. Un autre point tout aussi important : tu dois étendre le cercle de tes compétences au-delà du domaine du sabre, à celui de l'art, de la littérature et de la musique. Le vrai guerrier n'est pas juste un tueur. Souviens-toi de la leçon de Yoshimori et des renards.

Kaze eut l'air de ne pas comprendre.

— Le grand guerrier Yoshimori avait commandé une armure d'une exceptionnelle qualité, continua le *sensei*. Une partie de l'élaboration de cette armure consistait à en renforcer les points clés avec une peau de renard fraîchement tué. Il fallait trois jours et trois nuits d'attention constante pour préparer la colle utilisée pour fixer ces renforts. Quelqu'un devait la remuer continuellement et surveiller le feu afin que la colle ne chauffe pas trop. Trois fois de suite, le maître armurier avait préparé cette colle mais les vassaux de Yoshimori n'avaient pas pu fournir de renard fraîchement tué dont la peau pourrait servir à terminer l'armure, de sorte que, chaque fois, l'effort fut gaspillé et il fallut jeter la colle.

« L'armurier, frustré, se plaignit à Yoshimori d'avoir dû jeter trois pots de colle, après trois jours et trois nuits de labeur chaque fois pour les préparer. Yoshimori demanda aussitôt à l'armurier de préparer un autre pot de colle, car il tenait absolument à cette nouvelle armure et il promit de lui apporter en personne un renard fraîchement tué. Après s'être incliné pour le saluer, il partit seul à la chasse au renard dans les collines environnantes de Kyoto.

« Il chassa toute la journée, il escalada et il dévala des collines sous un soleil brûlant, suivant son instinct aiguisé pour dénicher le repaire d'un renard. Mais il ne parvint pas à en trouver un, en dépit

de tous ses efforts et du fait que les renards foisonnent normalement dans les collines voisines de Kyoto. Il rentra ce soir-là perplexe et découragé, mais décidé à faire mieux le lendemain.

« Le deuxième jour, il partit chasser dans un coin différent. Mais une fois de plus, après une journée brûlante passée à fouiller les collines, il ne put trouver de renard. Yoshimori rentra chez lui bredouille, conscient que la colle spéciale serait prête le lendemain soir.

« Le troisième jour, Yoshimori était debout avant l'aube et arpentait déjà les collines. Mais, comme les jours précédents, il ne trouvait trace de renard et se sentait de plus en plus frustré et anxieux. Déjà le soleil tombait à l'horizon et il songea à l'humiliation qu'il allait subir s'il n'honorait pas sa promesse d'apporter à l'armurier une peau de renard fraîchement tué. Il allait malgré tout rentrer chez lui quand il eut l'œil attiré par un éclair roux. Encochant une flèche, il se dirigea à pas furtifs vers l'endroit où il avait cru entrevoir une fourrure de renard.

« Il se trouva tout d'un coup nez à nez avec une famille de renards recroquevillés sous un rocher, car ils ne pouvaient plus ni avancer ni reculer. Il y avait là un mâle, une femelle et un petit. Yoshimori était content : il avait même le choix et on pourrait achever son armure. Il n'aurait pas à rougir de n'avoir pas réussi à fournir une peau de renard fraîchement tué, comme il s'en était vanté. Il remarqua en bandant son arc que le renard et sa femelle ne décampaient pas mais qu'au contraire ils se pressaient contre leur minuscule progéniture pour la protéger de la flèche de Yoshimori.

« Ce spectacle lui inspira de la pitié car il songea que même ces créatures agissaient avec bravoure, prêtes à sacrifier leur vie pour sauver leur petit. Il abaissa son arc et décida de dire à l'armurier qu'il n'avait pas trouvé de renard lors de sa chasse, même si un tel aveu allait lui coûter. L'armurier fut si furieux qu'il jura de ne pas finir l'armure de Yoshimori – une insulte telle qu'un artisan n'en avait encore jamais infligée à un samouraï.

« Pourtant, Yoshimori avait agi correctement, malgré l'embarras que cela lui causait. Il n'était pas un tueur effréné mais un guerrier complet. Il comprenait la différence entre tuer et massacrer. C'est le devoir d'un guerrier de tuer ou de se faire tuer mais seuls les hors-la-loi et les brutes commettent des meurtres gratuits, même s'il s'agit d'une simple créature telle qu'un renard. En grandissant et en mûrissant, tu devras t'efforcer de devenir toi aussi un guerrier complet. Le résultat naturel de notre art, notre *gei*, c'est la mort – la tienne ou celle de ton adversaire. Cependant, cette mort doit toujours être honorable et pas un vulgaire meurtre. Comprends-tu ce que je t'explique là ? demanda le *sensei*.

— Je crois, répondit Kaze.

— Bien. Je veux que tu médites là-dessus, mais tu dois aussi apprendre à méditer, même quand tu es soumis à des distractions, déclara le *sensei* qui, tout en parlant, l'entraîna au pied des chutes de la Libellule.

Les chutes de la Libellule étaient une cascade, petite mais belle, près de la hutte du *sensei*, dans la même préfecture que la ville natale de Kaze. La cascatale tombait d'une hauteur de trois hommes, en un flot d'eau argentée au débit régulier. Elle était encadrée de roche volcanique noire formant une falaise accidentée. Ce pittoresque paysage s'ornait de fougères luxuriantes et d'arbres verdoyants. Le babil de la cascade était une musique rafraîchissante qui soulageait l'âme. Tous ceux qui passaient dans le voisinage faisaient volontiers le détour par la cascade – un détour favori aussi pour les

libellules orange et bleu vif qui donnaient leur nom à la chute d'eau. Ces insectes semblaient partager le plaisir des êtres humains à s'attarder auprès de cet endroit plein de beauté.

— À cette époque de l'année, l'eau des chutes est froide à cause de la fonte des neiges, annonça le *sensei*. Je veux que tu te mettes dessous et que tu médites sur la leçon de Yoshimori. Je veux que tu réfléchisses à ce que cela signifie de tuer sans être un meurtrier.

Depuis deux ans que Kaze était avec le *sensei*, il avait appris à ne pas discuter ses ordres. Il se défit de son kimono et se retrouva vêtu uniquement de son pagne, le *fundoshi*.

— Sais-tu pourquoi je veux que tu réfléchisses à cela pendant que tu te tiens sous la cascade ?

— Oui, *Sensei*, vous voulez voir si je suis assez dur pour supporter l'eau glacée.

— *Baka !* Abruti !

Kaze se fit tout petit et le *sensei* soupira avant de reprendre d'une voix plus douce :

— Il y a des moyens de t'endurcir sans être cruel avec toi. Le but de cet exercice n'est pas de mortifier la chair mais d'apprendre à se concentrer. De même qu'un prêtre zen s'assied sous une chute d'eau pour méditer, toi aussi maintenant tu dois méditer. Je vais te laisser ici et quand tu te seras vraiment concentré et que tu auras bien réfléchi à ce dont nous avons parlé aujourd'hui, tu pourras rentrer à la hutte.

— Oui, *Sensei*, acquiesça Kaze.

Sans rien ajouter, le *sensei* tourna les talons et repartit.

Kaze entra dans l'eau froide et éprouva immédiatement la véracité des dires du *sensei* : la température était glaciale. Il marcha dans l'eau jusqu'à la cascade et sentit les gouttes lui frapper la peau, comme lorsque la pluie gèle et se change en cristaux de glace. Il prit une profonde inspiration pour s'armer contre le froid, se plaça sous le flot des chutes de la Libellule et se tourna face au paysage. Il joignit les mains, ferma les yeux et essaya de se concentrer tandis que l'eau lui martelait la tête et les épaules et que son corps tremblait sous l'effet de cette étreinte glaciale.

Il était difficile d'appliquer les instructions du *sensei*, pourtant il s'efforça de tourner ses pensées et ses sensations vers l'intérieur, réfléchissant à la leçon de Yoshimori. Mais le bruit de l'eau et le froid l'empêchaient de se concentrer comme il fallait. Il ferma les yeux encore plus fort et força son attention sur l'histoire qui venait de lui être contée.

Puis il entendit un son qui le dérangerait bien davantage que l'eau, le bruit et le froid : un rire de jeune fille.

La réputation et la beauté des chutes de la Libellule étaient telles qu'il n'était pas surprenant d'y croiser des visiteurs. Mais Kaze était contrarié qu'une demoiselle trouvât prétexte à s'amuser de ses tentatives de méditation sous la cascade. Au rire de la jeune fille se mêlèrent bientôt deux ou trois voix d'hommes et Kaze ouvrit les yeux pour voir ce qui se passait.

Devant lui se trouvait un palanquin de bambou tenu par deux porteurs. Deux samouraïs faisaient office de gardes devant et derrière le *kago*. Assise dans ce palanquin, le store en fines lames de

bambou relevé, se trouvait la plus belle fille que Kaze eût jamais contemplée. Son visage ovale aux pommettes hautes avait un petit menton pointu, ses grands yeux expressifs pétillaient sous l'effet de quelque amusement interdit. Elle avait porté la main à sa bouche tant son rire était incontrôlable. Partageant son hilarité, les porteurs et les samourais s'esclaffaient avec jovialité.

Quand la jeune fille ôta sa main de sa bouche pour reprendre son souffle, Kaze découvrit une petite bouche parfaitement dessinée, aux dents blanches et régulières. L'arc gracieux des sourcils qui soulignaient son regard avait l'air naturel plutôt qu'un effet de maquillage. Avec ses longs cheveux noirs coiffés sans apprêt, comme il sied pour voyager, elle était vêtue d'habits somptueux, portant entre autres un kimono à motif de *botan*, des pivoines semées sur toute la longueur d'une branche brune.

Kaze était sidéré par son exquise beauté, mais cette beauté même accroissait sa gêne, du fait que la jeune fille riait de lui. Kaze ferma les yeux et tâcha de se concentrer davantage, afin d'évacuer de son esprit la distraction que lui causaient ces intrus.

— Hé, petit ! fit une voix masculine qui s'adressait à lui.

Kaze était décidé à l'ignorer.

— Petit !

Kaze se concentra plus encore.

— S'il te plaît, petit, couvre-toi ! demanda l'homme.

Déconcerté par ces propos – que voulaient-ils dire ? –, Kaze rouvrit les yeux avec réticence et fixa le groupe. Malgré sa vue troublée par l'eau qui lui dégoulinait sur la figure, il se rendit compte que l'un des samourais fermait le rideau de bambou du *kago* devant la jeune fille, tandis que l'homme qui lui avait adressé la parole faisait un geste dans sa direction pour lui désigner son bas-ventre.

Il ne sut d'abord comment interpréter le geste, puis il comprit qu'on lui suggérait de regarder lui-même. Baissant les yeux, Kaze constata, ébahi, que la force de l'eau tombant de la cascade avait desserré son pagne à son insu, car il était trop engourdi par le froid pour s'en rendre compte. Kaze avait toujours son *fundoshi*, mais l'étoffe avait été repoussée d'un côté, révélant sa nudité. Sa jeune virilité avait beau être rétrécie et recroquevillée par le froid, elle n'en demeurait pas moins visible aux yeux de tous.

Kaze était normalement très à l'aise avec son corps mais, comprenant pourquoi la belle jeune fille avait ri de lui, il rougit si fort qu'il en oublia momentanément le froid de l'eau – sur le visage, au moins.

Mortifié, Kaze tourna sur-le-champ le dos au groupe arrêté sur la berge. Kaze mit longtemps avant de pouvoir se concentrer sur l'histoire de Yoshimori et des renards. Si longtemps qu'il faillit geler sur place.

Dix ans plus tard, Kaze était une étoile montante dans la maisonnée de son seigneur. Il avait quitté son *sensei* depuis des années, mais il lui arrivait souvent de songer au vieil homme et aux leçons qu'il avait apprises auprès de lui.

Kaze était rentré dans sa famille après son apprentissage chez le *sensei* et on l'avait marié. Ensuite, il avait obtenu un poste au château de son seigneur. Sa force de caractère et ses qualités de guerrier n'avaient pas tardé à lui valoir une ascension rapide.

Un jour, une grande excitation s'empara de tout le monde au château car on attendait l'arrivée de la jeune épouse du seigneur. À l'instar du mariage de Kaze, cette union-là avait été décidée à partir de considérations politiques, financières et militaires, mais la rumeur disait que le jeune seigneur y gagnait aussi une femme d'une remarquable beauté.

Kaze fut choisi pour mener le convoi qui devait gagner la frontière des terres du seigneur et escorter la future maîtresse des lieux. Arborant sa meilleure armure, juché sur son cheval de bataille préféré et entouré des *ashigaru*, les fantassins qui formaient la garde d'honneur, il attendait que le groupe de la mariée apparaisse.

La dame n'était pas encore arrivée qu'un orage éclata et déversa des trombes d'eau qui refroidirent – au propre et au figuré – cette belle troupe martiale. La pluie s'abattait sur les soldats, elle les trempait jusqu'à l'os et les démoralisait, mais faisait étinceler les casques et les armures. La file d'hommes dessinait un cordon serpentin et les plaques de cuir humide du *do* qui leur protégeait la poitrine créaient l'illusion d'un corps de dragon, avec Kaze à sa tête. Kaze lui-même portait sa meilleure armure et un *kabuto*, un casque de métal. Les *kabuto* des généraux s'ornaient parfois d'énormes crêtes afin qu'on pût les repérer sur le champ de bataille, mais le sien n'arborait qu'un modeste croissant de cuivre sur le devant.

Kaze songeait à mettre ses troupes à l'abri quand on repéra l'avant-garde de l'entourage de la dame. Kaze donna un ordre d'une voix entraînée à se faire entendre par-dessus le fracas de la bataille et les hommes se mirent instantanément au garde-à-vous, leurs lances tenues avec élégance sur le côté du corps. Kaze avait formés ces soldats, et il était fier de leur allure et de leur discipline.

Quelques minutes plus tard, quatre samouraïs à cheval composant la garde avancée de la mariée rejoignaient Kaze. Ensuite arrivèrent les palanquins, ceux de la dame et de deux de ses dames de compagnie, suivis d'un char à bœufs rempli de bagages. Les palanquins des dames de compagnie étaient de simples *kago* de bambou, mais la dame voyageait dans un *norimono* ouvragé. Ses panneaux de laque et ses pièces de laiton poli proclamaient la richesse de la dame, tout comme les armoiries peintes sur la porte escamotable attestaient de sa lignée. Voyant que le *norimono* ne portait pas le blason du seigneur avec ses trois fleurs de prunier, Kaze sut que la litière serait renvoyée à la famille de la dame après le mariage.

Les dames de compagnie voyageant en *kago* avaient choisi de suivre la dame pour soulager la solitude que celle-ci connaîtrait en venant vivre dans un nouveau milieu. Sa nouvelle famille, à laquelle elle s'alliait par le mariage, était d'ailleurs censée arranger des mariages convenables pour elles, le moment venu.

Les autres soldats qui escortaient la dame défilèrent devant la garde de Kaze, tête baissée pour affronter la pluie. Ils se placèrent en face des soldats de Kaze, de façon à former une haie d'honneur pour le palanquin de la dame. Avec la démarche particulière des porteurs de palanquin aux jambes arquées par le métier, deux hommes s'avancèrent entre les rangées de soldats, portant la petite plate-

forme couverte et suspendue à une épaisse poutre de bois laqué. Les *kago* des dames de compagnie furent déposés sur le sol mouillé, à distance convenable du lieu où se déroulait la cérémonie du changement d'escorte.

Profitant d'une accalmie, Kaze décida d'aller saluer la dame et sauta de cheval. Les étriers de bois en forme de C lui permettaient de porter des sandales – la pointe du pied se logeant dans l'ouverture de l'étrier. Le chef de l'escorte de la dame s'avança et proclama sa lignée personnelle et sa mission d'escorter la dame jusqu'à la frontière. Kaze déclina lui aussi son nom et sa lignée, et déclara qu'il était lui-même chargé d'accompagner la dame, de la frontière jusqu'au château principal du seigneur, à une demi-journée de voyage de là. Les deux hommes se saluèrent en s'inclinant, chacun se baissant exactement autant que l'autre pour montrer qu'ils étaient égaux. Le transfert de responsabilité était ainsi accompli :

Kaze était désormais responsable de la sécurité de la dame.

Il s'avança et salua, mit un genou en terre, inclina la tête, annonça son nom et déclara :

— Il me revient l'honneur de vous escorter jusqu'au château de notre seigneur. J'espère que la cérémonie nuptiale sera merveilleuse pour vous, malgré le mauvais temps, et que vous mènerez une vie heureuse dans votre domaine. Il y a une maison de thé sur la route, à un demi-ri d'ici. Nous pouvons nous y reposer si vous le souhaitez, ou au contraire continuer droit sur le château seigneurial.

Kaze s'attendait que la dame exprimât son souhait à travers la porte close du palanquin, mais celle-ci pivota sur ses gonds. L'un des gardes accourut avec une ombrelle de papier huilé pour protéger la dame des gouttes intempêtes.

Kaze, la tête baissée, fixait le sol devant lui. Il ne la vit pas tout de suite mais il entendit une douce voix mélodieuse lui répondre :

— C'est très gentil de votre part, capitaine. Mes compagnons sont trempés et je crois qu'ils apprécieraient la possibilité de se sécher un peu avant de rejoindre le château du seigneur.

Kaze releva les yeux sur son interlocutrice et il eut aussitôt le souffle coupé. De grands yeux bruns le contemplaient, sous des sourcils expressifs. La dame avait un visage serein avec des pommettes hautes et une petite bouche. Si la pluie violente la troublait, elle ne le montrait guère. Son regard était calme et semblait absorber tranquillement le moindre détail de la scène déployée devant elle.

Kaze tenta de parler mais s'aperçut que sa voix s'étranglait. Il s'éclaircit la gorge et réussit enfin à articuler :

— Naturellement, ma dame, votre confort et votre sécurité sont mon premier souci.

Elle rit. Du même rire cristallin qu'à la cascade. Kaze était sûr que c'était cette jeune fille-là, devenue une femme incroyablement belle.

— Je ne ressens pas d'inconfort, répondit-elle. L'eau qui tombe du ciel ou d'ailleurs ne m'a jamais gênée, même si d'ordinaire elle dérange les gens. Je suggère simplement que nous nous arrêtons à la maison de thé pour que ceux qui m'escortent puissent se sécher. Vous me semblez trempés aussi, vos

hommes et vous. Je suis sûre que vous seriez tous contents de faire halte auprès d'un bon *hibachi* !

Kaze marqua un temps d'hésitation, se demandant si la remarque sur « l'eau qui tombe » lui était destinée. Se pouvait-il qu'elle se souvînt de lui et qu'elle l'eût reconnu après tant d'années ? Si oui, elle n'en donna pas d'autre preuve et referma simplement la porte du palanquin.

Kaze remonta à cheval et prit la tête du cortège jusqu'à la maison de thé, l'esprit agité par mille pensées.

Le lendemain, Kaze conduisit la future épouse au château et, une semaine plus tard, le seigneur et la dame étaient mari et femme. Avait-elle reconnu en lui le garçon des chutes de la Libellule ? En tout cas, jamais elle n'y fit allusion pendant le temps qu'ils passèrent ensemble.

Quelques années plus tard, Kaze remporta un tournoi d'escrime qui se déroulait devant le Taiko, Toyotomi Hideyoshi en personne. Les concurrents se battaient avec des *bokken*, des sabres de bois, destinés à l'entraînement mais, pour l'honneur de son clan, chacun déployait de grands efforts afin de gagner sous les yeux du souverain du Japon. De sorte qu'il y eut plusieurs blessés et un mort au cours du tournoi, car les sabres de bois taillé pouvaient être aussi mortels que les lames d'acier.

Kaze arriva en finale, se réjouissant dans le secret de son cœur à l'idée que son adversaire allait être Okubo. Celui-ci n'était pas encore seigneur de son clan, mais il le serait bientôt, vu l'âge de son père. Kaze connaissait Okubo depuis l'enfance, car ce dernier avait passé un certain temps comme otage du clan de Kaze après que son père eut échoué dans sa belliqueuse tentative d'assujettir le chef du clan de Kaze. Okubo devait être retenu en otage pour garantir la bonne conduite de son père, ainsi menacé de perdre son fils et héritier. Cette expérience avait instillé dans son cœur un profond sentiment d'inimitié et de rivalité vis-à-vis du clan de Kaze.

Juste avant le combat, on vint trouver Kaze et on tenta de le persuader de perdre face à Okubo. Kaze fut tellement scandalisé qu'il ne se contenta pas de le vaincre, il le blessa. Okubo boitait désormais de la jambe gauche, claudication destinée à lui rappeler ce tournoi et la réaction de Kaze face à sa tentative de corruption.

En récompense, Kaze reçut le commandement d'un des plus importants châteaux situés à la frontière des terres de son seigneur. Un honneur rarement conféré à un homme aussi jeune, mais qui ne suscita ni jalousie ni commentaire de la part des membres aînés du clan. Les exploits de Kaze avant le tournoi et la gloire que sa victoire apportait au clan rendaient cette promotion légitime aux yeux de ses pairs.

Juste avant le départ de Kaze pour son nouveau château, son épouse alla faire une visite d'adieu à la dame.

— Elle est si charmante et généreuse ! raconta la femme de Kaze au retour de cette visite de courtoisie.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Eh bien, regarde ce qu'elle m'a offert en guise de cadeau d'adieu. Je ne voulais pas le prendre mais elle a insisté, disant que c'était tout à fait ce qui me convenait.

— Mais que t'a-t-elle donc offert ? s'enquit Kaze, intrigué.

— Eh bien, ce bijou.

L'épouse de Kaze tira une épingle à cheveux de sa manche de kimono. C'était une longue épingle de laiton, dont la tête était décorée d'un motif en argent : une libellule.

CHAPITRE VI

*Une feuille bruissante.
Tristesse et beauté
des instants fugaces.*

Il y avait aussi eu de « l'eau qui tombe », sous forme de pluie en l'occurrence, la dernière fois que Kaze avait vu la dame vivante. C'était le jour où il lui avait promis de retrouver sa fille et de lui porter secours.

Les souvenirs de cette époque affluaient dans l'esprit de Kaze. Il s'ébroua, comme s'il pouvait, en se débarrassant des gouttes d'eau qui lui trempaient les cheveux et le visage, se libérer du même coup des amères réminiscences du jour où la dame avait trépassé. La mémoire agit parfois à la manière d'un rasoir de bronze, songea Kaze : elle lacère l'âme et déchiquette le cœur, elle tranche au plus vif de notre être et de nos motivations. Kaze ferma très fort les yeux pour repousser les pensées du passé.

Il soupira en se rendant compte que l'eau avait également été présente le jour où il avait vu *l'obake* de la dame – de l'eau sous forme de larmes, cette fois-là. Kaze sentit la peau de ses bras se hérissier, mais il attribua sa réaction au froid plutôt qu'à l'évocation de sa rencontre avec un esprit sur un chemin de montagne. Un esprit sans visage mais dont il avait pourtant su que c'était la défunte dame.

Hishigawa, couché près de lui, se réveilla et se mit aussitôt à maugréer, se plaignant d'être mal installé, trempé et transi. La litanie de plaintes du marchand ressemblait à une sorte de mantra, rappelant à Kaze les misères de l'existence humaine et le fait que les petits maux et les menues souffrances d'un homme peuvent lui paraître plus importantes que l'angoisse, la douleur et la mort d'autrui. Trois gardes et quatre bandits gisaient par terre là où Kaze avait rencontré le marchand : ceux-là auraient bien aimé avoir l'occasion de sentir les désagréments de la pluie...

— Je crois que ça se calme un peu, releva soudain le marchand.

Kaze répondit par un grognement. Hishigawa avait raison, la pluie se calmait.

— Peut-être qu'au matin le sol sera suffisamment sec pour qu'on recommence à pousser la charrette, déclara Kaze. Cessez donc de parler et tâchez de dormir.

Sur quoi, Kaze se serra dans son kimono, ferma les yeux et tenta lui aussi de s'assoupir.

Le lendemain matin, Kaze se réveilla pour entendre les ronflements sonores du marchand. La pluie s'était arrêtée pendant la nuit, mais la terre était encore détrempée et boueuse. Sans déranger son compagnon, Kaze sortit de dessous la carriole en rampant et gagna les bois.

L'odeur des pins était fraîche et vibrante, une senteur stimulante qu'on pouvait presque goûter avec la langue. Kaze arriva au bord d'une rivière enflée par les fortes pluies et il regarda danser des reflets d'argent aux mille nuances qui lui adressaient des clins d'œil. Il enleva son kimono maculé de boue et le nettoya dans la rivière puis, se dirigeant vers un méandre où l'eau coulait plus lentement, il entra dans le flot pour se laver.

L'eau était froide, plus froide, trouva-t-il, que la cascade des chutes de la Libellule. Il s'exhorta au courage et se demanda si, à trente et un ans, il commençait déjà à s'amollir.

L'âge n'avait toutefois pas grand-chose à voir avec l'endurance. À l'époque, le *sensei* avait deux fois l'âge actuel de Kaze, pourtant il avait été tel un galet poli et durci par le passage des ans. Le corps se dégrade, certes, mais c'est l'esprit qui vieillit, secoué par trop de douleurs, trop d'amers souvenirs, trop de déceptions. Kaze prit de l'eau entre ses mains en coupe et se lava la figure.

Il sortit de la rivière, enfila son kimono mouillé et marcha jusqu'à ce qu'il trouvât une clairière. Un grand cèdre poussait en lisière et d'une branche basse s'écoulaient des gouttes d'eau qui tombaient en procession intermittente. Kaze se prépara mentalement, la main sur son sabre, et attendit.

Une gouttelette se forma à l'extrémité de la branche, enfla jusqu'à se détacher, puis elle amorça sa chute vers le sol. D'un seul mouvement fluide, Kaze dégaina son *katana* et porta un coup en direction de la goutte. La lame polie décrivit un arc et heurta la goutte en plein vol. Celle-ci explosa en une constellation de minuscules étoiles.

Le sabre d'emprunt s'était légèrement coincé quand Kaze l'avait dégainé et il nota que, la prochaine fois, il faudrait appliquer davantage de force. Il rengaina l'arme et attendit. Quand la deuxième goutte tomba, il renouvela son geste et trancha net la goutte avant qu'elle n'atteignît le sol. Il attendit et recommença. Une fois, puis deux.

Ensuite il survola des yeux la clairière jusqu'à ce que son regard rencontrât un jeune buisson. L'ayant scruté attentivement, il cueillit une feuille neuve, plus petite que l'ongle de son pouce. Posant la main sur la garde du sabre, il jeta la feuille en l'air. Celle-ci se trouva portée par une légère brise et sa forme irrégulière la fit tournoyer et suivre une trajectoire imprévisible. Kaze tira son sabre et tenta de couper la feuille.

Il la ramassa et l'examina : il était passé complètement à côté. Il prit une deuxième feuille et réitéra sa tentative, mais il la manqua de nouveau. Le *katana* continuait trop loin sur sa lancée pour pouvoir attraper en vol une feuille au déplacement irrégulier. Si la chute d'une goutte d'eau est prévisible, il s'agissait là d'un objet au mouvement aléatoire qui rendait la méthode classique inefficace. Une cible telle qu'une petite feuille qui tournoie nécessitait une technique différente.

Kaze jeta la feuille en l'air. Et, cette fois, il donna un petit coup sec du poignet. Ce mouvement, trop faible pour porter un coup mortel à un homme, imprima à la pointe du sabre une vitesse vertigineuse.

Quand Kaze ramassa la feuille, il constata qu'il en avait coupé un petit morceau. Il répéta le processus jusqu'à couper la feuille en deux parties égales. C'était une technique peu orthodoxe, mais Kaze s'en servit avec autant de persévérance que toutes celles dont il usait.

Le but de la pratique, lui aurait expliqué son *sensei*, est de transcender la technique et d'élever le maniement du sabre au niveau d'une forme d'expression, d'un art.

En répétant indéfiniment les mouvements, on peut parvenir à un point où l'esprit et les muscles n'ont plus besoin de l'intervention de la conscience pour se coordonner. Ce point-là atteint, le mouvement du sabre devient une partie de votre existence physique, au même titre que la respiration

ou les battements de cœur – un geste naturel du corps dont l'exécution ne nécessite plus la pensée.

Kaze s'efforçait en permanence de perfectionner son art et, malgré sa grande maîtrise, il se considérait encore comme un apprenti à qui il reste toujours à apprendre une technique ou un mouvement de plus. Le maniement du sabre était un art dans les mains d'un maître tel que le *sensei*, mais cet art pouvait avoir des conséquences malheureuses.

Jadis, dans ses jeunes années, Kaze avait cru que son adresse au sabre serait porteuse de grands bienfaits. Mais il comprenait à présent la nature capricieuse du destin et savait que, souvent, la clé de notre vie dépend du mouvement de forces qui dépassent l'homme. Un maître dans l'art du sabre, quelle que soit son excellence, ne pouvait se battre contre les mutations qui changeaient la face du Japon.

Kaze sortit de la forêt et revint à la charrette pour constater que le marchand avait déniché du bois sec et fait un petit feu sur lequel était posée une marmite de métal noirci remplie d'eau, avec laquelle il comptait préparer du thé.

— Il vaut sans doute mieux ne pas faire de feu, releva Kaze en rejoignant le marchand.

— Où étiez-vous donc passé ? demanda aussitôt ce dernier. J'avais peur que vous ne m'ayez abandonné.

— Non, je suis simplement allé dans les bois.

Le marchand émit un grognement pour signifier qu'il comprenait, pensant que Kaze avait simplement satisfait un besoin naturel.

— Les bandits risquent de repérer la fumée, reprit Kaze.

— Ça m'est égal, rétorqua vivement Hishigawa. Il faut que je me sèche et que je me réchauffe ou j'en mourrai.

Kaze haussa les épaules :

— Sans aide, nous ne parviendrons pas à pousser la charrette sur ces chemins boueux.

— Et où pouvons-nous trouver de l'aide ?

— Un chemin mène toujours quelque part, répondit Kaze. Il suffit de le suivre jusqu'à ce qu'on tombe sur un village ou une ferme. Là, on pourrait enrôler des aides pour mener la charrette d'ici jusqu'à la barrière.

— Et quand pensez-vous que je devrais faire ça ? interrogea Hishigawa.

— Sur-le-champ. Si vous arrivez dans un village ou dans une ferme, vous trouverez probablement un repas chaud.

Le marchand regarda la carriole.

— Mais, et ma charrette ?

— Je resterai ici pour la surveiller.

— Mais... commença le marchand, qui ne termina pas sa phrase.

Kaze sourit.

— Ne vous inquiétez pas, je ne peux pas la pousser tout seul, votre or sera en sécurité. Si vous ne trouvez pas d'aide, nous devons rester coincés ici deux ou trois jours, le temps que les routes sèchent.

Avec un soupir, le marchand posa un dernier regard plein de regret sur l'eau qui commençait à bouillir et répondit :

— D'accord. Je vais chercher du monde pour nous aider.

Il partit en quête d'une ferme ou d'un village. Kaze contempla la charrette pendant de longues minutes, songeant aux possibilités qu'elle offrait...

Hishigawa était fourbu, courbatu et glacé. Et ces sensations chassaient la peur de son cœur pour la remplacer par la colère. Il était habitué à ce que les rônins fassent ce qu'il leur disait et non à ce que ceux-ci lui donnent des ordres. En réalité, il avait l'habitude que la plupart des gens fassent ses quatre volontés.

Il était le fils unique d'une famille de marchands fortunés. Outre que les garçons premiers-nés jouissaient de toute façon d'un statut privilégié dans les familles japonaises, le fait d'être un fils unique dans une riche maisonnée le désignait comme un objet d'attentions et de soins constants.

Sa première servante, Ando, qui n'était pourtant guère plus vieille que lui, avait insisté pour le porter partout sur son dos, maintenu en place par une large bande d'étoffe et les jambes enlacées autour de sa taille. Elle avait continué à le porter ainsi jusqu'à ce qu'Hishigawa fût presque aussi grand qu'elle, de sorte qu'Ando chancelait sous le poids de son fardeau – un fardeau que, semblait-il, elle chérissait. Ando était toujours auprès de lui à l'heure actuelle et, en récompense de sa loyauté, Hishigawa lui avait confié davantage de responsabilités qu'on n'en accorde normalement à une servante ou à une femme. Ah, si seulement elle était là en ce moment pour veiller à son confort ! songeait-il. Au lieu de quoi on l'envoyait fouiller la campagne pour dénicher de l'aide pendant que ce rônin bizarre restait sur place, en principe pour garder son or. L'or ! Jusqu'à sa rencontre avec Yuchan, sa vie entière avait été motivée par le besoin d'amasser toujours davantage de richesses. Il avait maintenant deux grands buts dans l'existence.

Son père avait abandonné la vie de samouraï pour s'adonner au commerce. Hishigawa portait cependant encore les sabres d'un samouraï et revendiquait un double nom, entretenant l'illusion qu'il était un guerrier alors qu'il n'avait en fait jamais été formé au maniement du sabre, et il savait qu'en principe il n'avait pas qualité pour porter ces armes. Mais la faculté d'avoir deux sabres sur sa personne est un des nombreux privilèges qu'achète l'argent et il veillait donc jalousement sur sa fortune, tenant à participer personnellement aux opérations quand de vastes sommes étaient exposées à des risques, tel ce transfert d'or de Kyoto.

Son appréhension à l'idée de ce que le rônin pourrait fabriquer avec son or donnait du ressort à

son pas. Il ignorait les courbatures que lui avaient occasionnées la traction de la charrette et la nuit sous la pluie. Maudit soit ce rônin ! Pourquoi le samouraï ne l'avait-il pas laissé se chercher un temple ou une ferme agréable où passer la nuit à l'abri de la pluie ?

*

Goro et Hanzo se disputaient – un état de choses naturel entre les deux hommes. Ils habitaient la même petite ferme et partageaient des terres qui étaient actuellement trop boueuses pour que l'on puisse y travailler, de sorte qu'au lieu de se chamailler dans les champs ils se disputaient à la maison.

— Ça devait être des soldats, affirma Goro.

— Ils n'avaient pas l'air de soldats, plutôt de bandits, objecta Hanzo.

— Et à quoi ressemble un bandit ? Tu n'en as jamais vraiment vu, parce que tu n'as rien qui vaille la peine d'être volé.

— Je sais à quoi ressemblent des soldats et ils n'ont pas l'allure de ces gars-là. Et si j'avais un meilleur associé à la ferme, j'aurais plein de choses qui vaudraient la peine d'être volées.

— C'est moi qui fais tout le travail !

— Si tu faisais tout le travail...

— *Oi !* Vous, là ! Il y a quelqu'un ?

Goro et Hanzo restèrent tous deux pétrifiés en entendant le brusque « *Oi !* » lancé en guise de salut, au lieu du « *Sumimasen* » qu'exigeait la politesse. En dépit de leurs fanfaronnades, les deux compères avaient été effrayés par les hommes armés qui s'étaient arrêtés chez eux la veille au soir et qui recherchaient des gens avec une charrette.

— Tu crois que c'est eux ? murmura Goro d'une voix tremblante.

— Je ne sais pas. Je ne reconnais pas la voix, répondit Hanzo en chuchotant.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je ne sais pas. Il faut qu'on ouvre la porte ?

— Je ne sais pas non plus. Ils sont capables de la casser si on ne l'ouvre pas.

— Je crois qu'on ferait mieux de l'ouvrir.

— D'accord, conclut Goro qui regarda autour de lui, attrapa un râteau posé contre le mur et le brandit à la façon d'une arme. Toi, tu passes devant et tu ouvres la porte !

— Non, je ne veux pas l'ouvrir !

— On vient de dire qu'il fallait l'ouvrir. Si tu...

— *Oi !* répéta la voix, insistante et courroucée. Je vous entends murmurer là-dedans. Ouvrez la

porte !

Les deux paysans se regardèrent. Hanzo finit par gagner la porte, il enleva le bâton qui faisait office de verrou et tira le panneau de bois coulissant. Devant eux se tenait un homme d'âge mûr avec une bedaine, vêtu comme un marchand mais portant deux sabres. Il était dépenaillé et il avait de la boue partout : dans les cheveux, sur son kimono, plein les jambes et les sandales. On aurait dit qu'il était fait pour moitié de terre et pour moitié de chair. Il y avait un contraste comique entre son état de saleté et son attitude : planté devant eux, une main sur la garde de son *katana*, le poids de son corps sur un pied, il les toisait de haut comme s'il était le plus grand *daimyo* du pays. Soulagés, les deux paysans éclatèrent de rire.

Hishigawa n'arrivait pas à comprendre pourquoi les deux rustres riaient et il leur cria : « *Yakamashii !*, taisez-vous ! » Cet ordre calma les deux paysans et Hishigawa s'invita dans la chaleur relative de leur fruste demeure, exigeant qu'on lui servît à manger.

— Entrez, je vous en prie, samouraï-san, dit Goro en s'inclinant bas.

Il se dirigea vers le feu et remua la soupe qui mijotait, bientôt rejoint par Hanzo.

— Tu crois qu'on aurait dû le laisser entrer ? souffla Hanzo.

— Quel choix avions-nous ? Il porte deux sabres.

— Oui, mais il ne ressemble à aucun samouraï que j'aie jamais vu, il a plutôt l'air d'un marchand. Je ne suis même pas sûr que ce soit un être humain, à vrai dire, peut-être bien un *kappa* ? Il est plein de boue comme s'il venait de sortir d'une mare en rampant.

Les *kappa* étaient des créatures qui vivaient sous les ponts et dans des mares et qui noyaient les enfants.

— Qu'est-ce que vous chuchotez ? cria Hishigawa. Et mon repas ?

— Ça vient, ça vient, samouraï-sama, répondit Goro, rassurant, avant de murmurer à Hanzo : Comment on peut voir si c'est un humain ou un *kappa* ?

— Les *kappa*, ils ont des petites soucoupes d'eau sur la tête, vers le sommet du crâne. Ils sont toujours obligés de rester au voisinage de l'eau, sinon ils s'affaiblissent, alors ils en portent toujours. Si on en fait tomber un par terre pour que l'eau se renverse, il devient sans défense.

— Une soucoupe sur la tête ?

— Oui, une soucoupe en chair.

— Je vais voir, conclut Goro.

Il prit un bol de soupe au *miso* et l'apporta à Hishigawa. Celui-ci tendit la main pour le prendre mais Goro, qui voulait examiner le crâne du visiteur de près, déplaçait le bol chaque fois qu'Hishigawa était sur le point de le saisir. Le marchand tenta deux fois de l'attraper, mais en vain.

Finalement, exaspéré, Hishigawa hurla :

— Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ?

Redevenant aussitôt attentif, Goro répondit :

— Oh rien, rien, samourai-sama. *Gomen nasai*, excusez-moi. Voilà la soupe. Elle est modeste, mais je vous souhaite un bon appétit, fit-il, donnant le bol au marchand avant de filer rejoindre le feu et Hanzo.

— Alors ? souffla ce dernier.

— Il perd ses cheveux, mais je n'ai pas vu de soucoupe sur sa tête. Et il n'a pas de poux, précisa-t-il obligeamment.

Hishigawa avala la soupe d'une traite et tendit le bol pour être resservi. Goro le lui remplit en raclant le fond de la marmite. Quand le marchand eut fini son deuxième bol, il demanda :

— Y a-t-il un village près d'ici ?

— À environ deux *ri* d'ici, samourai-sama.

Hishigawa gémit. C'était trop loin !

— Y a-t-il des porteurs ou des samouraïs dans ce village ?

— Non, samourai-sama. C'est juste un hameau, rien que de pauvres paysans.

Hishigawa soupira.

— Il me faut des porteurs et des guerriers, déclara-t-il, puis il toisa les deux paysans décharnés et décida que c'était mieux que rien. Et vous deux ? Vous voulez gagner un peu d'argent ? Je vous donnerai quatre pièces de cuivre pour aller à Kamakura.

— Kamakura ?

— Oui, j'ai une charrette que je dois amener jusqu'à Kamakura. Et avec cette boue, j'ai besoin d'aide.

La mention d'une charrette alarma les deux paysans : les inconnus de la veille au soir cherchaient des hommes avec une charrette !

— Mais nous devons nous occuper de la ferme ! Dans quelques jours, les champs seront assez secs pour qu'on y travaille.

— D'accord : six pièces de cuivre, proposa Hishigawa.

Cette offre aurait normalement dû assurer leur coopération, mais le souvenir des inconnus faisait hésiter les campagnards.

— Mais aller si loin, jusqu'à Kamakura ! Nous ne sommes même jamais allés à Kamakura, releva Hanzo.

Hishigawa leur jeta un regard noir. Les paysans étaient rusés, mais ces deux-là ne pouvaient pas

connaître le prix d'un voyage périlleux.

— Dix pièces de cuivre, c'est mon dernier mot, lâcha-t-il sévèrement.

— D'accord, se hâta de répondre Goro.

— Pour tous les deux, précisa Hishigawa.

— Qu'est-ce que t'en dis, Hanzo ? On part à Kamakura ? Une fois là-bas, on aura des sous à dépenser, raisonna Goro.

Hanzo marqua une seconde d'hésitation, pas encore convaincu que cet homme malcommode et boueux était tout à fait humain, mais les paroles alléchantes de son ami l'incitèrent finalement à accepter. La pensée des inconnus de la veille fut chassée de leur esprit par la perspective de gagner plus d'argent que leur petite ferme ne pouvait leur en rapporter en un an.

CHAPITRE VII

*Deux poules sur une branche.
Paroles dénuées de sens,
tel un caquètement.*

Quelques heures plus tard, Kaze vit le marchand revenir flanqué de deux personnages. Il était en train de remplir de boue l'un des grands bambous qui formaient les bras de la charrette. Le bambou était presque aussi gros qu'un bras d'homme et il fallut plusieurs poignées de terre mouillée pour l'obstruer. Ensuite, Kaze se pencha pour se laver les mains dans une flaque de pluie.

À la vue des recrues du marchand, Kaze eut un froncement de sourcils qui creusa un V sur son front. Les deux hommes étaient petits et maigres – ce qui n'était pas nécessairement signe de manque de force, car les paysans sont bien connus pour être filiformes et pleins d'énergie. Non, si Kaze avait tiqué, c'était parce que les deux gaillards semblaient lancés dans une sorte de dispute, faisant de grands gestes incontrôlés et se montrant réciproquement le poing.

Hishigawa, qui marchait en tête des deux querelleurs, avait la mine sombre et les mâchoires serrées ; il affichait une contrariété évidente. Kaze put saisir la substance de la dispute, tandis que le trio se rapprochait :

— On devrait partager en deux parts égales, réclamait un des paysans qui était vêtu d'un kimono gris crasseux.

— Non, c'est moi qui ai dit oui à ce travail et qui te l'ai proposé ensuite. Donc, tu travailles pour moi. Je devrais toucher deux pièces quand toi tu en toucherais une. En fait, tu devrais m'appeler Patron Goro pour le reste du voyage !

Celui-ci portait un pantalon de voyage et une veste, son crâne chauve était ceint d'un bandeau de tissu torsadé.

— Ridicule !

— Ridicule que tu trouves ça ridicule !

— Ah oui ? Eh bien, c'est ridicule que tu trouves ridicule que je dise que c'est ridicule !

Goro gonflait les joues à la manière d'un *fugu*, un de ces poissons qui enflent quand ils sont effrayés, tout en s'efforçant de réfléchir aux propos de son compagnon et à ce qu'il fallait lui répondre. Il y renonça et, du plat de la main, frappa Hanzo au front. La claque résonna sèchement.

— *Itai !* Aïe ! Qu'est-ce qui t'autorise à me frapper comme ça ?

— C'est parce que je suis le patron.

— Mais tu n'es pas le patron ! Qu'est-ce qui te fait croire que tu l'es ?

— Je te l'ai dit : c'était mon idée de prendre ce travail.

— Tu n'as pas à parler pour moi. Quand tu m'as posé la question, c'est moi qui ai dit que je prendrais ce travail.

— Tu vois, tu vois ! Tu avoues que c'est moi qui te l'ai proposé. Ça fait de moi le patron.

— Mais non !

— Mais si !

Bruit de claque.

— Je t'ai déjà dit que ça faisait mal ! Tu ferais mieux d'arrêter avant que je devienne furieux et que je te fasse mal aussi. Mais moi, je ne me contenterai pas de te donner une tape sur la tête, je te réduirai en bouillie ! menaça Hanzo en montrant le poing à Goro.

Bruit de claque.

— Oh ! Là, tu m'as vraiment fait mal ! cria Hanzo qui, les larmes aux yeux, se prit le front dans la main et gémit.

— Allons, allons ! Je n'ai pas voulu te faire vraiment mal. Je vois que je suis allé trop loin. Bon, on fera deux parts égales de l'argent, je te le promets. Et tu n'as pas besoin de m'appeler patron, déclara-t-il, ajoutant cependant dans un murmure : N'empêche que je suis quand même le patron !

Kaze pencha la tête sur le côté et regarda Hishigawa.

— C'est ce que vous avez pu trouver de mieux ? demanda-t-il avec ironie.

— Oui, lâcha Hishigawa entre ses mâchoires serrées. Ils n'ont pas cessé de se chamailler comme ça depuis que nous avons quitté la ferme. Ils n'arrêtent pas !

— Comment vous appelez-vous ? demanda Kaze aux paysans.

Les deux gaillards furent un brin étonnés qu'un samouraï se donnât la peine de s'enquérir de leur nom.

— Je m'appelle Goro, répondit l'homme au bandeau.

— Et moi Hanzo, dit celui qui avait le kimono gris crasseux.

— Qu'est-ce qu'on vous a dit du travail que nous attendons de vous ?

Goro désigna Hishigawa :

— Il nous a promis dix pièces de cuivre si nous l'aidions à pousser une charrette jusqu'à Kamakura.

— C'est de l'or que vous toucherez, affirma Kaze.

— De l'or !

— Qu'est-ce que vous chantez là ? s'indigna Hishigawa.

— Maintenant, écoutez attentivement, déclara Kaze aux deux paysans. Ça va être dangereux.

— Pourquoi leur dites-vous...

Kaze jeta à Hishigawa un regard qui fit taire le marchand en colère.

— Je le leur explique parce qu'il faut qu'ils le sachent. Leur vie est en danger, comme l'a été la nôtre.

Ramenant son attention sur les paysans, il reprit :

— Le coffre attaché à la charrette contient de l'or, et des hommes le convoitent. Ils sont peut-être nombreux à l'heure qu'il est. Ils ont déjà tué les trois gardes chargés de protéger cet or et ils nous tueront aussi s'ils le peuvent. Nous devons amener la charrette jusqu'à la barrière, où d'autres gardes pourront être enrôlés pour nous protéger pendant le reste du voyage jusqu'à Kamakura. Mais d'ici là, nous courons un grand danger. Vous comprenez ?

Les yeux des paysans n'avaient cessé de s'arrondir au fil du discours de Kaze. Ils échangèrent un regard avant de répondre :

— *Hai !* Oui !

— Et vous voulez toujours nous aider ?

Une fois de plus, les deux campagnards échangèrent un regard avant de tourner les yeux vers Kaze mais, cette fois, ils échangèrent un deuxième regard.

— Qu'est-ce que tu en penses, Hanzo ?

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Je pense que ces gens-là sont ceux que les autres recherchaient. Mais ce samouraï a été honnête avec nous et il nous a promis de l'or. Je crois qu'on devrait le faire.

— Quels autres ? demanda Kaze.

— Hier au soir, un groupe d'hommes est passé chez nous, ils cherchaient des gens avec une charrette. Je suppose que c'est vous.

— Combien d'hommes ?

— Je ne sais pas. Beaucoup.

— Plus de quatre ?

— Oh oui, quelques-uns de plus que quatre.

— Oui, c'est bien nous qu'ils cherchent, confirma Kaze. Ils veulent l'or. Nous avons besoin de votre aide mais il y a un risque que ces hommes nous retrouvent. Voulez-vous quand même nous aider ?

— Nous ne savons pas nous battre.

Kaze sourit :

— Je n'attends pas ça de vous. Il nous faut juste des hommes pour pousser la charrette. Vous n'aurez pas besoin de vous battre, c'est moi qui m'en chargerai.

Les deux paysans marquèrent un temps d'hésitation et se regardèrent.

— De l'or pour nous ? demanda Hanzo.

— De l'or, oui, réaffirma Kaze.

— Alors, ça marche !

— Parfait ! Il n'y a pas de meilleur moment pour partir que l'instant présent. *Yosh !* En avant !
Donnez-nous un coup de main pour ramener la charrette sur la route.

Goro et Hanzo se mirent derrière pour pousser, Kaze prit un des brancards de bambou et Hishigawa l'autre.

Hishigawa gémit :

— On dirait qu'elle est encore plus lourde qu'hier !

— C'est la boue qui nous ralentit et vous êtes fatigué après l'effort d'hier, le rassura Kaze.

Hishigawa émit un grognement en guise de réplique et les quatre hommes ramenèrent la charrette vers la route. À la différence d'Hishigawa et de Kaze, Goro et Hanzo n'étaient pas silencieux. Ils se chamaillaient constamment tout en marchant. Kaze remarqua d'ailleurs qu'ils poussaient beaucoup mieux quand ils se disputaient et il les laissa donc se houspiller à loisir. Hishigawa tenta bien de les faire taire une ou deux fois : ses paroles dures et son regard noir leur clouaient le bec un petit moment, mais il leur suffisait de quelques minutes pour trouver une nouvelle cause de querelle.

Plus tard dans la matinée, ils arrivèrent à un carrefour.

— Quel chemin prenons-nous ? demanda Kaze.

— Celui de gauche, répondit Hanzo.

— Non, on devrait prendre à droite, rétorqua Goro.

— Celui de gauche est plat, c'est le plus court chemin pour aller à la barrière.

— On sait que les bandits sont à la recherche de la carriole. Ils vont sûrement attendre sur le chemin de gauche.

— Mais le droit est tellement plus long ! Il faut contourner toute la montagne avant d'arriver à la barrière, alors qu'en prenant à gauche on y serait aujourd'hui, tard dans la soirée, ou demain. Si on prend à droite, on a encore au moins une journée de marche difficile.

— Mais...

— *Yakamashii !* Taisez-vous ! hurla Hishigawa. Vous vous chamaillez comme un vieux couple,

c'est intolérable.

— Intolérable, peut-être, mais intéressant en l'occurrence, releva Kaze. Parce que nous devons faire un choix.

— Le chemin le plus rapide ! trancha Hishigawa. Plus vite nous arriverons à la barrière, plus vite nous serons en sûreté. Et mon or par la même occasion.

— Bon, va pour le gauche, conclut Kaze. Mais nous devons rester vigilants, parce que si les bandits connaissent un tant soit peu la région, ils nous tendront sûrement une embuscade avant que nous arrivions à la barrière.

Les hommes amenèrent la charrette sur le chemin qui bifurquait à gauche et, quelques minutes plus tard, Hanzo et Goro se remettaient à se disputer à propos d'une vieille histoire. Kaze soupira mais continua de tirer la charrette, Hishigawa grinçait des dents.

La route traversait un paysage où de petits bois alternaient avec des prairies : Les branches qui convergeaient par-dessus le chemin donnaient au voyageur l'illusion d'être abrité et en sécurité, soulignant à quel point le groupe était exposé dans les parties non boisées. Ils approchaient d'une prairie quand Kaze arrêta la charrette et partit devant pour reconnaître le terrain. Hishigawa s'insurgea contre ce premier arrêt qu'il qualifia de retard inutile, mais Kaze lui jeta un regard qui suffit à le faire taire.

Quelques heures plus tard, la route émergeait des bois et amorçait une longue descente pour entrer dans une vallée marécageuse où croissaient de longs roseaux. Avant de quitter le couvert des bois, Kaze arrêta de nouveau la carriole et dit aux trois autres d'attendre. Hishigawa ouvrit la bouche comme s'il allait encore protester, mais il resta coi, sans avoir exprimé la frustration que lui causaient ces attentes.

Kaze descendit dans la vallée et constata bientôt que les roseaux étaient plus hauts que lui. C'était l'endroit rêvé pour une embuscade, car on pouvait y dissimuler autant d'hommes qu'on voulait ; cette partie du voyage ne lui disait rien qui vaille. Il regagna la charrette.

— Eh bien ? s'enquit Hishigawa. Pouvons-nous enfin reprendre le voyage ? On serait peut-être déjà à la barrière si on ne s'était pas arrêtés à tout bout de champ !

— La façon dont les choses se présentent, là en bas, ne me fait guère bonne impression.

— Impression ? Impression ? Ce n'est pas une raison pour nous arrêter.

Kaze ne répondit pas. Il contemplait la vallée, à l'affût d'un indice de ce qui les attendait. La vallée s'étirait devant lui en une mer de vert et de marron. Les tiges des roseaux ondulaient au souffle de la brise, tels des acteurs de nô. Les têtes brunes s'écartaient sous la caresse du vent pour révéler les tiges vertes au-dessous. Au fond de la vallée, Kaze aperçut un vol d'oiseaux qui s'élevaient dans le ciel bleu, effrayés par quelque chose et, une poignée de secondes plus tard, il vit un autre groupe d'oiseaux quitter la sécurité des roseaux, non loin du lieu du premier envol.

— Il y a des hommes là-dedans, constata Kaze.

— Où ça ? interrogea Hishigawa.

— Ils se déplacent. Regardez donc le fond de la vallée.

Une troisième volée d'oiseaux décolla des roseaux tandis qu'il parlait.

— Là, tenez.

— Je ne vois pas d'hommes, répondit Hishigawa.

— Moi non plus, ajouta Goro.

— Moi non plus, renchérit Hanzo comme un écho.

— On ne voit pas le vent mais on peut voir ses effets sur les roseaux. Vous ne voyez pas d'hommes mais vous pouvez voir les résultats de leur marche parmi les roseaux. Quand Minamoto Yoshiie a mené une expédition contre Kiyohara Takehira, il a su détecter une embuscade grâce à des oies qui s'envolaient des roseaux, dérangées par les hommes venus prendre leurs positions. Eh bien, là, trois vols d'oiseaux viennent de décoller pour fuir l'approche des hommes.

— Ils pourraient aussi s'enfuir à l'approche d'un blaireau ou d'un *tanuki*, hasarda Hishigawa.

— Voulez-vous prendre ce risque ? demanda Kaze, qui ajouta avant même qu'Hishigawa eût pu répondre :

Si vous mourez, vous ne reverrez pas Yuchan, votre femme.

L'argument parut convaincre Hishigawa.

— Bon, que devons-nous faire ?

— Nous ne savons pas combien ils sont, il se peut qu'ils soient trop nombreux pour qu'on puisse se battre. Il y a des chances qu'ils ne nous aient pas encore repérés, parce qu'ils sont au milieu des roseaux, qui leur bloquent la vue. Je crois que nous devrions rebrousser chemin jusqu'au carrefour et prendre le chemin de montagne.

— Mais il nous faudra des heures pour revenir jusque là et nous n'arriverons pas à la barrière aujourd'hui ! protesta Hishigawa.

— Votre vie vaut-elle quelques heures de marche ?

Hishigawa soupira :

— Bon, d'accord.

— En revenant sur nos pas, essayons de faire rouler la charrette sur ses propres traces. Ce sera peut-être un moyen de les berner si jamais ils se lassent d'attendre et s'ils se mettent à nous chercher sur cette route-ci.

Kaze alla dans les buissons, où il coupa une branche et un drageon. Quand il rejoignit la route, les trois hommes avaient tourné la charrette et cheminaient déjà en veillant à rouler sur leurs anciennes traces, conformément aux instructions de Kaze.

Kaze prit la branche et lissa la terre meuble du chemin pour effacer le moindre indice du demi-tour. Il se servit ensuite du drageon comme d'un bâton pour tracer de fausses ornières dans la terre et faire croire que la carriole était sortie de la route pour prendre par les bois. Kaze avait déjà recouru à cette même technique pour abuser le bandit qui les avait suivis précédemment, lui donnant l'impression que la charrette avait quitté le chemin et qu'elle était miraculeusement parvenue à passer à travers un arbre.

Kaze continua de laisser de fausses traces dans les bois. Puis le sol devint suffisamment rocheux pour qu'il pût cesser et il jeta le bâton. Maintenant les éventuels poursuivants croiraient que la charrette était de nouveau sortie de la route.

— Voyons, abrutis ! cingla Hishigawa.

Hanzo arrêta de pousser et fit signe à Goro de l'imiter.

— Vous ne devriez pas nous traiter d'abrutis, protesta-t-il.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? aboya Hishigawa.

— Je pense qu'en réalité vous êtes un marchand et pas un samouraï. Vous ne vous conduisez pas comme l'autre samouraï, Matsuyama-san. Et si vous n'êtes pas un samouraï, vous n'avez pas le droit de nous insulter.

De fait, les paysans étaient plus haut que les marchands dans l'échelle sociale, ils venaient juste au-dessous des nobles et des samouraïs.

— Ma famille est une famille de samouraïs, rétorqua Hishigawa.

— Mais vous n'en êtes pas un, vous, non ? Vous y avez renoncé pour devenir marchand, pas vrai ?

— Dis donc, espèce de petit...

— Vous devriez vraiment maîtriser vos humeurs, déclara une voix.

Hishigawa, Hanzo et Goro regardèrent autour d'eux.

— En l'air, indiqua Kaze.

Ils levèrent les yeux et virent Kaze juché sur une branche au-dessus de leur tête. Il y était assis en équilibre dans la position du lotus, tout à fait à l'aise alors qu'il était perché à une hauteur double de celle d'un homme. Il les avait dépassés et les attendait.

— Nous avons besoin de l'aide et du labeur de Hanzo et Goro, déclara Kaze sur le ton de la raison. Ça ne coûte pas grand-chose d'être poli. Vous êtes bien obligé de l'être tout le temps avec vos clients, même si vous n'en avez pas envie.

— Je... commença le marchand, qui marqua une pause pour réfléchir un instant à ce qu'il allait dire. Ce que vous dites est juste, concéda Hishigawa. Il n'y a pas de raison qu'on se dispute, déclara-t-il à Hanzo et Goro avec une amabilité de commande.

Goro regarda Kaze.

— Vous croyez que les bandits sont partis, maintenant ?

Le samouraï fit non de la tête.

— Ils n’auront pas de répit avant d’avoir fait main basse sur ce coffre rempli d’or. J’ai tracé une fausse piste sur une certaine distance, mais ils finiront par comprendre que la charrette n’est pas passée à travers bois. Alors ils reviendront à l’endroit où nous avons fait sortir la carriole de la route et ils se remettront en chasse.

Kaze appuya les mains sur la branche pour se stabiliser et déplia ses jambes. Puis, avec une légèreté d’enfant, il saisit la branche, s’y accrocha et resta quelques instants suspendu par les bras avant de sauter par terre.

Il se releva aussi vite qu’il avait sauté et déclara :

— Allons ! Retournons au chemin qui passe par la montagne.

CHAPITRE VIII

*L'eau tourbillonnante est profonde et trouble.
Je me débats pour rester à la surface,
à bout de souffle.*

Avant d'arriver au carrefour, ils croisèrent un vieux paysan qui se traînait sur la route, un fagot sur le dos. Voyant qu'il y avait un samouraï dans le groupe, le vieillard salua de la tête et se mit sur le bas-côté.

— Avez-vous des pièces de cuivre ? demanda Kaze à Hishigawa.

— Pourquoi ?

— Il m'en faut quelques-unes.

Kaze tendit la main et Hishigawa y mit trois pièces, à regret. Le samouraï alla vers le vieux et le salua :

— Bonjour, grand-père. Allez-vous loin comme ça ? Le paysan, stupéfait qu'un samouraï lui adressât la parole, salua plus bas encore et bredouilla :

— Jusqu'à la barrière, samouraï-sama.

— Dans ce cas, vous allez traverser la vallée aux roseaux.

— Oui, samouraï-sama. Il faut passer par là pour arriver à la barrière.

— J'aimerais que vous nous rendiez un service, grand-père.

Le paysan, qui avait vu Kaze se procurer les pièces auprès d'Hishigawa, leva les yeux et le regarda d'un œil finaud :

— Et de quel service s'agit-il, samouraï-sama ?

— Quand vous serez dans la vallée aux roseaux, ou même avant, vous risquez d'être arrêté par des hommes. Et ils vous demanderont si vous avez vu deux personnes avec une charrette à bras. Il suffit que vous répondiez non. Vous n'aurez même pas besoin de mentir, parce que nous sommes quatre. Pouvez-vous faire ça ?

— *Hai*, oui, samouraï-sama.

Kaze tendit les pièces de cuivre, le paysan s'avança, tenant les mains en forme de coupe, et le samouraï y laissa tomber l'argent. Le paysan joignit alors ses vieilles mains et les porta à son front en signe de gratitude.

— Soyez tranquille, samouraï-sama, je serai muet.

— Parfait.

Kaze retrouva le groupe et se remit à tirer la charrette.

— Vous auriez dû le tuer ! lança Hishigawa.

En sa qualité de samouraï, Kaze avait en effet le droit de tuer n'importe quel paysan sous le prétexte le plus futile.

— Peut-être, répondit doucement Kaze, mais tant d'hommes sont déjà morts durant ce voyage, pas besoin d'en ajouter d'autres. En outre, je n'aime pas me servir du sabre d'un mort pour tuer quelqu'un.

La nuit tomba avant que les hommes aient atteint le carrefour, si bien qu'ils se contentèrent de tirer la charrette sur le bas-côté de la route et de s'allonger par terre autour, épuisés. Hishigawa ordonna à Hanzo d'aller chercher la marmite de fer et de préparer du thé.

— Elle est toute boueuse, objecta Hanzo.

— Sottise ! Cette marmite ne sert qu'à faire bouillir l'eau du thé, rétorqua Hishigawa.

— Eh bien, on dirait que...

— Ne vous donnez pas cette peine, déclara Kaze, de toute façon il vaut mieux s'abstenir de faire du feu. En admettant que les bandits passent par ici ce soir, ils ne nous verront pas dans le noir si nous ne faisons pas de bruit. Ce qui ne sera certainement pas le cas si nous allumons du feu.

Après quelques ronchonnements d'Hishigawa, Kaze l'emporta et les hommes dînèrent frugalement de riz complet froid apporté par Hanzo et Goro.

Le lendemain matin, Goro fut le premier levé. Il regarda autour de lui dans le demi-jour de l'aube et constata que les autres dormaient encore à poings fermés. Il se leva à pas de loup et s'avança vers la charrette. Lorgnant le coffre-fort, il tendit une main et tâta la corde qui l'arrimait à la carriole.

— Même si tu réussissais à te servir, je te retrouverais.

Goro sursauta, surpris, et fit volte-face pour découvrir le rônin debout derrière lui, qui le surveillait.

— Vous m'avez fait peur, samouraï-sama, lâcha Goro. J'étais, euh, je...

— Je t'ai promis de l'or, mais tu dois le gagner.

— Je n'avais pas l'intention d'en voler.

— Bien sûr que non... Maintenant, accompagne-moi dans les bois et nous ramasserons des racines pour le déjeuner.

Tôt ce matin-là, ils parvinrent à la bifurcation et prirent la route de montagne. Le chemin ne tarda pas à devenir caillouteux et à gagner de l'altitude, ce qui rendait plus difficile la progression de la charrette. Le sentier était découpé dans la partie basse du versant d'une montagne volcanique. La roche grise était nue et sinistre, à part de rares touffes de plantes coriaces qui avaient réussi à s'insinuer çà et là dans la pierre. Le paysage désolé avait fait taire même Goro et Hanzo, on

n'entendait que le souffle lourd des hommes qui ahaïaient, les grincements de roue de la charrette et le clapotis de la rivière qui coulait en contrebas.

Les hommes avaient chaud et soif, ils s'arrêtèrent. Goro prit la cruche d'eau dans la carriole.

— Elle est presque vide, constata-t-il.

Du geste, Kaze montra la rivière :

— Voilà une réserve d'eau fraîche illimitée !

Goro et Hanzo descendirent la longue pente jusqu'à la rivière, sans cesser de se chamailler.

— Quand on touchera notre argent pour ce travail, je crois qu'on devrait mettre nos sous ensemble et démarrer une affaire, suggéra Hanzo.

— Penses-tu, moi, je veux garder mon argent et prendre du bon temps ! On sera à Kamakura et, là-bas, il y a de quoi s'amuser. J'aurais même envie d'aller voir Edo, la nouvelle capitale, si on en a les moyens.

— C'est pas en gaspillant l'argent en plaisirs qu'on s'enrichit. On devrait économiser pour monter une affaire.

— Et quel genre d'affaire ?

— Est-ce que je sais, moi ? On décidera ça une fois qu'on aura vu combien d'argent on a touché. Le samouraï a parlé d'or.

— Le samouraï, il n'avait pas même une pièce de cuivre. Il a dû en emprunter au marchand pour donner au vieux paysan.

Ils atteignirent la rivière aux eaux impétueuses, abondamment nourries par les pluies récentes. Goro se jucha sur un gros rocher, se baissa et plongea la cruche dans l'onde rapide. Il se releva et déclara :

— Que ce soit de l'or ou du cuivre, je veux m'en servir pour prendre du bon temps.

— Tu es bête ! Une affaire, voilà à quoi ça doit servir.

— Tu ne sais même pas quel négoce choisir. C'est toi qui es bête !

— Non !

— Si !

Rouge de colère, Hanzo poussa Goro. Celui-ci, déséquilibré par la lourde cruche, bascula en arrière et tomba dans l'eau. Il fut aussitôt balayé par le courant, emporté à grande allure vers l'aval.

— Au secours ! hurla Hanzo en direction de Kaze et d'Hishigawa. À l'aide ! Goro ne sait pas nager et moi non plus !

Kaze tendit son sabre à Hishigawa et se mit à dévaler la route, suivant Goro du regard. Quand il fut

parvenu à la hauteur du malheureux paysan, il dégringola le raidillon qui le séparait de la rivière, réussissant l'exploit de rester en équilibre sur ses pieds.

— Essaie de t'accrocher à un rocher ! cria-t-il à Goro.

Le paysan l'entendit et tenta de s'arrimer à un rocher, en vain. Mais ses efforts ralentirent sa course au moment où Kaze sautait de roc en roc pour venir à la rescousse. Quand le samouraï constata qu'il était arrivé aussi loin qu'il le pourrait en jouant les chèvres sauvages, il plongea dans les eaux bouillonnantes.

Nageant dans le sens du courant, Kaze évita de se laisser jeter contre les rochers qui saillaient çà et là. Il était sur le point de rattraper Goro quand celui-ci s'enfonça dans l'eau. Hanzo poussa une longue plainte quand il vit son ami disparaître dans les flots furieux.

Kaze parvint à l'endroit où Goro avait coulé et plongea, cherchant frénétiquement le paysan. Mais il avait beau écarquiller les yeux, l'eau était trop boueuse et tumultueuse pour repérer grand-chose. Il refit surface afin de voir si Goro était remonté entre-temps, inspira à la hâte et replongea. Fouillant l'eau bouillonnante de ses bras tendus devant lui, il toucha un bout de tissu. Il se propulsa en avant en donnant un puissant coup de pied et il saisit l'étoffe d'une poigne énergique et opiniâtre.

Surgissant hors de l'eau, il ramena à l'air libre et délicieux le paysan qui suffoquait et toussait.

Kaze rejoignit à la nage un courant secondaire plus calme et tira le paysan sur la rive. Goro continuait de tousser et de recracher de l'eau.

Hanzo, qui avait marché le long de la rivière, se précipita vers son ami et le prit dans ses bras :

— Goro ! Goro ! Pardonne-moi, je t'en prie ! C'était idiot de ma part de te pousser. S'il te plaît, dis-moi que tu me pardonnes.

Goro fixa Hanzo et lui recracha de l'eau en pleine figure.

— Idiot ! rétorqua Hanzo.

— Mais tu viens de dire que c'est toi qui es idiot !

— J'ai dit que c'était idiot de t'avoir poussé, ce n'est pas pareil qu'être idiot.

— Bon, eh bien, tu es stupide.

— Si je suis stupide, alors toi, tu es idiot !

Kaze hocha la tête et repartit en amont pour retrouver Hishigawa qui attendait près de la charrette.

— Le paysan ne s'est pas noyé, à ce que je vois, releva Hishigawa d'un ton détaché, avec un geste désignant Goro et Hanzo qui remontaient la pente à leur tour et qui avaient miraculeusement cessé de se chamailler.

Arrivés devant la carriole, ils tombèrent à genoux devant Kaze. Ils se courbèrent, front à terre, les mains de part et d'autre de la tête, exécutant un *kowtow* en bonne et due forme.

— Merci de m’avoir sauvé, samouraï-sama ! déclara Goro. Je vous serai éternellement reconnaissant.

— Merci d’avoir sauvé mon ami, ajouta Hanzo. Je regrette que ma sottise vous ait causé tant de difficultés.

— Debout ! répondit Kaze, bourru. Je n’avais pas envie que le cadavre de Goro aille empuantir la rivière, alors j’ai bien été obligé de le sauver de la noyade.

Les deux paysans levèrent les yeux, surpris, puis éclatèrent de rire en voyant le petit sourire qui flottait sur les lèvres de Kaze.

Ils se remirent tous à pousser la charrette. Le kimono de Kaze était à peine sec quand, au détour d’un virage, ils découvrirent devant eux une demi-douzaine d’hommes armés qui attendaient à une bonne distance de là, sur l’étroit chemin. À la vue de la carriole, le groupe se mit en branle, sabres et lances à la main.

— Le vieux bonhomme a dû nous trahir ! lança Hishigawa.

— Probablement, répondit Kaze. Attendez ici, ajouta-t-il, et il s’éloigna pour avoir une vue d’ensemble de la route qui serpentait derrière eux.

Quatre hommes étaient en train de la gravir, armés eux aussi de sabres et de lances.

Pris au piège !

Kaze regagna la carriole.

— Il y aussi des hommes qui arrivent par-derrière, annonça-t-il.

Hishigawa observa l’étroit sentier ; dominé par la montagne d’un côté, de l’autre il surplombait une pente qui tombait raide jusqu’à la rivière. Il n’y avait pas de place pour garer la carriole, pas plus en reculant qu’en avançant. Le marchand regarda le samouraï d’un air terrifié et souffla :

— Qu’allons-nous faire ?

— Nous dépêcher, répondit Kaze, nous n’avons que quelques minutes.

— Mais quoi ?

— Avec les hommes qui montent derrière nous et les six qui attendent devant nous, ça en fait dix à combattre.

— Et vous allez vous battre contre dix hommes ? interrogea le marchand, incrédule.

— S’il le faut, mais j’espère que non, répondit Kaze en dégainant son sabre.

— Et nous, on va se battre aussi ? s’enquit Hanzo d’une voix tremblante. Je vous ai dit qu’on n’était pas des guerriers.

— Non, vous n’allez pas vous battre. Restez simplement à l’écart. J’ai une idée. Peut-être qu’aucun de nous n’aura besoin de se battre.

— Mais quoi, alors ? répéta Hishigawa.

— Contentez-vous de regarder.

Kaze s'avança vers la charrette et, avec son sabre, il coupa les cordes qui arrimaient le coffre. Il finissait quand les deux groupes d'hommes s'aperçurent, l'un arrivant par-derrière, l'autre par-devant : la carriole était prise au piège.

— Aidez-moi ! demanda Kaze d'une voix pressante.

Il prit le coffre par un côté et Hanzo, qui ne comprenait toujours pas le plan de Kaze, se précipita pour prendre l'autre côté.

— Et maintenant, samouraï-sama ?

— Aide-moi à l'éloigner de la charrette.

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez ? s'inquiéta le marchand, une note d'alarme dans la voix.

— Contentez-vous de regarder.

Kaze et Hanzo parvinrent tant bien que mal au bord du chemin, à l'instant même où les deux groupes d'hommes convergeaient vers la charrette.

— Donnez-nous l'or ! cria l'un des bandits.

— Si vous le voulez, il va falloir travailler pour mettre la main dessus ! répondit Kaze.

Brusquement, il poussa le coffre hors du sentier. Hanzo, incapable de retenir seul la malle, jeta un cri et faillit plonger à sa suite en essayant de la rattraper. Kaze le saisit par le col de son kimono et lança aux bandits :

— Vous feriez mieux d'aller chercher cet or avant que la rivière l'emporte !

Hishigawa lâcha un gémissement, tandis que Goro, horrifié, restait planté à regarder le coffre rouler, cul par-dessus tête, jusqu'à la rivière où il atterrit dans un gigantesque éclaboussement. Les bandits, hypnotisés, avaient les yeux fixés sur la malle. Les hommes formaient un tableau, tout mouvement arrêté, tout à la contemplation de cet or qui leur échappait. Soudain, les brigands se mirent à dévaler la pente tant bien que mal : certains glissaient dans la boue, l'un d'eux tomba et continua à dégringoler tête la première.

— Mon or ! sanglotait Hishigawa.

— Samouraï-sama, pourquoi avez-vous fait ça ? s'indigna Hanzo.

Kaze constata alors que la voie était libre devant eux.

— Vite, déguerpissons ! lança-t-il en attrapant un des bras de la charrette.

— À quoi bon la prendre ? s'étonna Hishigawa. Elle ne vaut plus rien, sans l'or !

Kaze prit un ton de commandement :

— Faites ce que je vous dis et prenez la charrette ! Venez, allons-y !

L'air de n'y plus rien comprendre, Goro et Hanzo reprirent leur place derrière la carriole pour pousser, mais Hishigawa refusa de se remettre à tirer.

— C'est encore lourd, grogna Goro.

— Mais pas aussi lourd qu'avec le coffre, rétorqua Kaze. Allons, dépêchons-nous !

CHAPITRE IX

*Ouvrez le rideau
et dévoilez le stratagème.
Magie de la révélation.*

— Voilà la barrière ! s'écria Hanzo.

Il y avait des siècles que les routes japonaises étaient hérissées de barrières. Celles-ci servaient de postes de contrôle et d'octroi, et elles contribuaient à réguler le commerce. Depuis la victoire des Tokugawa à Sekigahara, c'était leurs forces qui géraient les barrières du Tokaido et des autres grands axes. De sorte que Kaze passait généralement à travers bois et champs pour les éviter. Il se demanda si l'un des gardes le reconnaîtrait pour l'avoir vu à l'époque où il se battait contre les Tokugawa.

La barrière était une robuste palissade de bambou qui s'étirait sur une longue distance, de part et d'autre de la route. Au milieu, en travers de la route, se dressaient deux grandes portes de bambou. À côté de la barrière se trouvaient le casernement des gardes, un espace réservé au commerce, une maison de thé, des étals où l'on vendait à boire et une écurie logeant les chevaux du service de messagerie des Tokugawa. Des relais de chevaux et de cavaliers permettaient l'envoi de messages rapides d'Edo à tous les points de l'île principale d'Honshu.

Tandis qu'ils s'approchaient, Kaze suggéra à l'inconsolable Hishigawa :

— Vous devriez signaler les bandits. Ensuite, il faudra prendre une escorte armée pour nous conduire à Kamakura. Vous pourrez rejoindre Edo plus tard.

Hishigawa lança à Kaze un regard où fulgurait la colère :

— À quoi bon ? Puisque vous avez jeté l'or dans la rivière ! Les bandits doivent l'avoir retrouvé, à l'heure qu'il est. Tout est perdu !

Kaze soupira :

— Arrêtez la charrette quelques instants, dit-il à Goro et à Hanzo.

Les deux paysans cessèrent de pousser, ravis de souffler un peu pendant que le samouraï et le marchand semblaient régler un compte. Pour une fois, c'était les autres qui se disputaient, pas eux !

— À quoi bon prendre des gardes maintenant ? hurlait Hishigawa dont la fureur s'amplifiait.

Kaze s'immobilisa un instant et considéra le marchand qui, devant ce regard calme et posé, tenta de réprimer sa colère. Quand Hishigawa eut recouvré le contrôle de lui-même, Kaze reprit :

— Bien. Et maintenant, regardez.

D'un seul geste fluide, il dégaina le sabre du mort et l'abattit sur un des bras de la charrette. La lame le trancha, expulsant du même coup le bouchon de boue qui l'obstruait.

L'air médusé, Hishigawa, Hanzo et Goro regardaient faire Kaze, sans comprendre. Kaze imprima un mouvement de torsion à la lame, qui fendit le bambou et ménagea une fente.

— Votre or est là ! annonça Kaze.

Hishigawa s'avança vers le bras de la charrette et regarda par la fente. Là, au cœur du bambou, une longue bande de boue tassée agglomérait de gros tas d'*oban*, des pièces d'or oblongues.

— Quoi ? s'exclama Hishigawa, sidéré.

— Voilà votre or, répéta Kaze.

— Mais comment ça ? lâcha Hishigawa, secouant la tête tant ses pensées étaient embrouillées.

— Pendant que vous étiez parti chercher Goro et Hanzo, j'ai ouvert le coffre, puis j'ai évidé ce bambou et j'y ai mis les pièces d'or. Je me suis ensuite servi de la cruche pour verser de la boue sur les pièces, afin de les empêcher de bouger et de tinter. La plus grande partie de votre or se trouve dans ce bras mais il y en a aussi dans l'autre. Ensuite, j'ai mis des cailloux dans le coffre pour qu'il paraisse lourd et je l'ai rattaché.

Hishigawa tomba à genoux et tendit une main tremblante pour toucher le bras de bambou de la charrette.

— Tout est dedans ? s'étonna-t-il.

— Oui.

— Mon or !!!

— Je me suis dit que ç'aurait été dommage de perdre cet or, et je savais que si les circonstances l'imposaient, le plus facile serait de céder le coffre aux bandits. Mais le fait que j'aie pu le leur donner de cette façon, qui exigeait d'eux un maximum d'efforts, ça, c'est un cadeau des dieux.

— Mon or ! répétait Hishigawa, encore abasourdi par ce soudain revirement de situation.

— Allons, reprit Kaze, avançons.

Pendant qu'Hishigawa allait signaler les bandits à la maison des gardes et demander une escorte armée pour gagner Kamakura, Kaze emmena Goro et Hanzo dans l'une des huttes voisines où l'on pouvait se restaurer. C'étaient de simples cabanes de bambou rudimentaires, avec un toit de chaume et des bancs de bois qui servaient à la fois de sièges et de tables pour les voyageurs fatigués. Dans un coin se dressait un foyer de terre où l'on faisait bouillir l'eau du thé et cuire la nourriture.

En entrant, Kaze interrogea le patron, un homme rabougri avec un visage comme du vieux cuir à force de travailler dehors au soleil de l'été et dans la froidure de l'hiver : avait-il vu un trio de voyageurs comprenant une vieille dame, un jeune homme et un vieux domestique efflanqué ?

— Une *obaasan*, une grand-mère avec un bandeau sur le front ? Et dessus le *kanji* qui signifie « vengeance » ?

— Exactement !

— Oui. Ils sont passés par ici il y a quelques jours. Voilà une vieille grand-mère coriace ! relevait-il avec un petit rire. J'ai bien cru qu'elle allait me transpercer avec sa lance quand j'ai refusé de lui faire une remise. Elle a marchandé pendant des heures, pour aller finalement atterrir chez le voisin. Je l'ai entendue discuter là-bas aussi. C'est quelque chose, cette femme-là !

Voyant sa chance, Kaze tenta le coup :

— Y a-t-il une fillette de neuf ans par ici ? Qui serait arrivée au cours des deux dernières années, peut-être vendue comme servante ?

Le vieillard se gratta la tête :

— Non, je regrette, samouraï, il n'y a personne de ce genre dans le coin.

Dissimulant sa déception, Kaze remercia le vieil homme pour ses renseignements, s'assit sur un banc et commanda du thé et des noix de ginkgo grillées, enfilées sur de minuscules brochettes de bambou. Goro et Hanzo, qui n'avaient pas l'habitude d'user des services qu'offre le monde, s'installèrent côte à côte sur un banc. Les questions de Kaze avaient piqué leur curiosité, mais ils se sentaient si mal à l'aise dans ce lieu public où l'on pouvait boire et manger qu'ils se taisaient. C'était un luxe impensable de dépenser de l'argent pour boire du thé et se faire servir, vu les maigres sous que leur rapportait la ferme.

On apporta à Kaze une tasse de faïence brune, puis une femme au rude visage rougeaud arriva avec une grosse bouilloire de cuivre avec laquelle elle versa du thé vert fumant. Elle alla servir Goro et Hanzo pendant que Kaze, satisfait, buvait le breuvage chaud et amer. Heureux de se savoir dans la bonne direction pour retrouver la trace du trio, il avait décidé de se laisser aller au gré de son karma, même si cela voulait dire être reconnu à la barrière par les gardes Tokugawa. Il avait l'esprit clair et sans peur.

Il avalait une deuxième gorgée quand il sentit deux hommes derrière lui. Il posa la tasse, se leva et se retourna avant que ceux-ci aient pu arriver à une longueur de sabre de lui.

— Tiens, voilà celui qui est bon avec les mouches ! déclara l'un des hommes.

Kaze sourit : c'était les deux samouraïs ivres rencontrés à la maison de thé quelques jours plus tôt.

Comme la barrière était une halte obligatoire pour les commerçants, Kaze n'était pas surpris d'y retrouver des gens qu'il avait déjà vus. On avait de fortes chances de se croiser, plusieurs fois même, quand on marchait sur le Tokaido. Kaze relâcha un rien sa garde et tendit la main pour reprendre sa tasse, adressant un bref salut de la tête aux deux samouraïs.

— Tu t'imaginais vraiment que tu pouvais couper une mouche ? lança l'un d'eux d'un ton grossier, sans s'adresser correctement à Kaze ni se présenter.

Kaze pencha la tête de côté.

— Couper une mouche avec un sabre, non, ça ne se peut pas ! renchérit son compagnon.

Kaze posa sa tasse. Autour de lui, des mouches bourdonnaient paresseusement. Son regard se posa

sur les deux compères, puis de nouveau sur les mouches. Il était tenté mais il entendit la voix de son *sensei* : « Qui joue avec des sots agit en sot. Et qui agit en sot en est un. »

Ce n'est jamais une bonne idée d'attirer l'attention sur soi. Et c'eût été particulièrement stupide en l'occurrence, à la barrière d'un poste de contrôle où officiaient des gardes Tokugawa. Alors Kaze reprit sa tasse de thé et sourit au samouraï, comme s'il avait devant lui un gamin demeuré :

— Tu as peut-être raison.

*

Kamakura jouit d'un si bel environnement que ce doit être une cité bénie des dieux, songeait Kaze. C'est d'ailleurs manifeste quand on voit les innombrables temples, couvents et lieux sacrés qui parsèment ses collines et témoignent de la grâce des dieux, des esprits et des saints hommes à l'œuvre ici.

Kamakura se nichait dans un vallon verdoyant, au cœur des monts escarpés qui ceignaient les eaux claires de la baie de Sagami. On y accédait par une route secondaire qui partait du Tokaido, lequel continuait jusqu'à Edo, mais Kaze était content de pouvoir éviter la nouvelle capitale du Japon, forteresse de ses ennemis, les Tokugawa.

C'était la seconde fois que Kaze venait à Kamakura. La première fois, c'était avec son *sensei* quand il n'avait que onze ans, mais possédait déjà le sens du *furyu* malgré son jeune âge, cet amour de la nature, à la fois esthétique et religieux, que les samouraïs s'efforçaient de développer et sans lequel ils auraient passé pour des barbares incultes.

En franchissant le col exigü qui ouvrait l'accès à Kamakura, Kaze découvrit la vue de la cité et se rappela la première fois où ce spectacle s'était offert à lui. Et sa réaction fut la même qu'autrefois : il s'arrêta pour s'abreuver de ce panorama, le souffle coupé et la gorge nouée.

La cité s'étendait à ses pieds dans une étroite vallée, avec au sud la mer bleue et, au nord, les montagnes abruptes au-delà desquelles on distinguait au loin le mont Fuji, le *Fuji-san* qui dominait l'horizon du haut de ses majestueuses pentes neigeuses. Outre la beauté du paysage, Kaze perçut immédiatement le potentiel militaire de l'endroit, avec ses reliefs escarpés et ses défilés, et il comprit pourquoi la ville avait jadis été une forteresse. Nitta Yoshisada s'était emparé de Kamakura plusieurs siècles auparavant, mais sa conquête avait nécessité l'intervention des dieux.

Le centre de Kamakura était disposé en forme de grille, à la chinoise, à l'instar de cette autre ancienne capitale, Kyoto. La rigidité de l'ordre imposé par ce quadrillage offensait presque le sens de la géométrie de Kaze, ce sens japonais qui aime qu'il y ait place pour les variations, telles celles qu'offre la nature. À la différence de Kyoto, cependant, la partie quadrillée de Kamakura était relativement groupée : elle s'organisait autour d'un axe principal, *Wakamiya Oji*, l'avenue en haut de laquelle se dressait le sanctuaire de Tsurugaoka.

Ce sanctuaire dédié à Hachiman, le dieu de la guerre, était une création des Minamoto, qui avaient brièvement gouverné le Japon depuis Kamakura, quelque quatre cents ans plus tôt, avec l'idée chimérique que les palais et les propriétés établis sur les versants des riants collines équivalaient à

un camp militaire. Ils appelaient leur gouvernement un *bakufu*, « gouvernement de la tente », comme pour indiquer par là qu'ils n'avaient pas perdu leurs racines militaires. L'un d'eux, Yoritomo, avait été le premier Minamoto à devenir un shogun, le « général qui conquiert les barbares ».

Une fois qu'on s'éloignait du centre et de son quadrillage, les rues et les chemins de Kamakura prenaient une allure plus japonaise, épousant les courbes du terrain et serpentant dans la campagne. De grands arbres croissaient sur les pentes des collines, le paysage était parsemé de toits de tuile bleus et gris. De son premier voyage, Kaze se rappelait qu'après la pluie certains toits reflétaient le Fuji-san – glorieuse image réfléchie dans un humble miroir.

Le son d'une cloche de temple emplît l'air. Kaze laissa déferler sur lui la vague puissante de ce *kane* de bronze. Kamakura foisonnait de temples, ainsi que de lieux importants pour le Zen, le Nichiren et la plupart des autres écoles bouddhistes. Kaze regarda passer devant lui le cortège que formaient les samouraïs de la barrière, Hishigawa, Goro, Hanzo et la charrette remplie d'or. La procession bifurqua pour s'engager sur une petite route qui devait mener chez le marchand. Hishigawa avait loué les services de dix samouraïs et le voyage à Kamakura s'était déroulé sans incidents.

La pensée de continuer son chemin jusqu'en ville effleura l'esprit de Kaze, mais le riche marchand lui inspirait encore un brin de curiosité et il décida de l'accompagner chez lui. Kaze se remit en route pour rattraper le groupe et il remarqua qu'Hishigawa avait pressé le pas et qu'il était maintenant en tête du cortège.

CHAPITRE X

*La route peut être
l'antichambre de l'enfer.
Le foyer est un paradis.*

Hishigawa suivait la route familière qui menait à sa demeure. Il l'avait si souvent empruntée, à pied ou en palanquin, qu'il en connaissait chaque virage, pouvait se rappeler chacun des arbres qui la bordaient. Son cœur se mit à battre plus vite aux abords de chez lui. Yuchan, Yuchan, Yuchan... Le nom de sa femme était pareil à un mantra qui le ramenait vers elle. Oubliant les épreuves et les périls des derniers jours, son esprit se concentrait sur une chose et une seule : Yuchan. Son pas s'accéléra, comme si ses forces redoublaient sous l'effet de la proximité croissante de son épouse.

Pas plus qu'il n'avait vu l'étrange rônin s'arrêter au sommet de la colline pour contempler Kamakura à ses pieds, il ne remarqua l'air étonné des samouraïs qu'il avait embauchés quand ceux-ci le virent accélérer et prendre la tête du groupe, pour finir par le distancer. Les hommes d'escorte échangèrent des regards, ne sachant pas s'il fallait emboîter le pas à celui qui les rétribuait ou plutôt rester autour de la charrette à laquelle le marchand semblait attacher tant de prix. Elle leur paraissait pourtant bien ordinaire, cette carriole dont les bras avaient été recouverts d'une couche de boue supplémentaire avant leur entrée en fonction, mais le marchand avait insisté auprès d'eux sur l'importance de la garder avec le plus grand soin.

Kaze avait noté une curieuse transformation chez Hishigawa, avant même l'arrivée à Kamakura. Une fois parvenu à la barrière, celui-ci avait semblé grandir en taille et en assurance. Une étrange métamorphose avait commencé, d'autant plus surprenante qu'elle était rapide.

Hishigawa n'était plus le faible marchand courbé qui se recroquevillait pour échapper aux bandits de grand chemin. Il avait redressé le dos et allongé le pas, son visage affichant peu à peu des traits hautains, comme s'il n'était plus un humble négociant, mais un noble ou un officiel de haut rang. Son aplomb et sa puissance grandissaient à chacune des foulées qui le ramenaient chez lui.

Kaze avait souvent remarqué combien les hommes changeaient selon l'environnement, surtout chez les marchands. Tantôt on les voyait veules et obséquieux, se comportant avec servilité devant un riche client. Tantôt ils se montraient durs et cruels, châtiant le malheureux employé ou l'infortuné domestique qui avait pu les courroucer. Une créature se sent toujours plus en sûreté dans sa tanière ou sa maison, mais, pour Kaze, qui n'avait pas de foyer, c'était intéressant d'observer les réactions de ce marchand alors que le voyage touchait à sa fin.

Kaze s'interrogeait : Hishigawa tirait-il ses forces du simple fait qu'ils approchaient du siège de son pouvoir, ou bien de ce qu'il n'était plus loin de son épouse, pour qui il nourrissait une affection évidente ?

La route qu'ils suivaient ne tarda pas à les mener dans une riante vallée où se dressait une vaste maison entourée d'un haut mur blanchi à la chaux. Kaze regarda la demeure avec surprise, se demandant quelle fortune le marchand avait pu réussir à amasser pour s'offrir une habitation aussi

grande et aussi imposante que celle d'un noble de haute naissance.

Kaze distingua de loin un garde nonchalant près du portail d'entrée, détail inhabituel chez un commerçant. Apercevant Hishigawa, l'homme se mit instantanément au garde-à-vous et appela la maisonnée. Kaze vit aussitôt accourir plusieurs domestiques ; ils firent la haie tandis qu'Hishigawa franchissait le portail et pénétrait dans l'enceinte de sa propriété, puis ils attendirent le reste du groupe.

Hishigawa avait pris tellement d'avance qu'il fallut quelques minutes avant que Kaze arrivât avec la charrette et l'escorte. Trois femmes et le garde étaient encore là, en rang, pour les accueillir. Deux des femmes étaient de jolies jeunes filles qui regardaient par terre, comme il se doit devant des invités, mais la troisième était une solide femme d'âge mur, en kimono gris, qui fixait les nouveaux arrivants de ses yeux durs.

— Je m'appelle Ando, fit-elle à l'adresse du samouraï qui était en tête. Je suis la gouvernante de la maisonnée du maître.

Ces propos surprirent Kaze : la maîtresse de maison aurait normalement dû être la mère d'Hishigawa ou, si celle-ci n'était plus de ce monde, son épouse aurait rempli cette fonction. Kaze ignorait quels rapports liaient Ando et Hishigawa, mais la situation de cette gouvernante était manifestement inhabituelle.

Le samouraï à qui s'était adressé Ando interrogea Kaze du regard et la gouvernante se rendit compte qu'elle s'était trompée d'interlocuteur. Couvrant habilement son erreur, elle s'inclina en se tournant vers Kaze :

— Bienvenue dans la maison de mon maître !

— Je m'appelle Matsuyama Kaze, répondit-il. J'ai accompagné votre maître pendant une partie du voyage de Kyoto jusqu'ici.

Ando renouvela sa courbette.

— Merci d'avoir ramené mon maître chez lui sain et sauf. Il vous rejoindra très bientôt, si vous voulez bien l'excuser. Mon maître a coutume de se rendre immédiatement auprès de son épouse, dès qu'il rentre de voyage.

Kaze hocha la tête. Il commençait à mieux cerner le caractère d'Hishigawa ; sa connaissance du marchand grandissait tel le lotus qui déploie ses pétales dans la fraîcheur du soir. Ce n'était pas facile d'imaginer un banal marchand enflammé par une telle passion pour sa nouvelle épouse, mais le comportement d'Hishigawa en était la preuve.

Un homme peut nourrir une passion pour une lame hors pair, un magnifique cheval, ou un acte esthétique tel que la cérémonie du thé, mais Kaze n'avait encore jamais vu étaler ouvertement une telle flamme pour une épouse. On peut certes éprouver de la passion pour un être, mais c'est une chose qu'on garde pour soi, qu'on n'exhibe pas devant des inconnus.

— Entrez, je vous prie, et laissez-nous vous servir à boire et à manger. Vous devez être fourbus, après un si long voyage.

Les propos polis et aimables d'Ando étaient démentis par son attitude. Les épaules crispées, les poings serrés, elle regardait Kaze avec des petits yeux qui lui rappelaient un furet qui guette sa proie. Elle était visiblement agacée d'avoir un hôte inattendu, et surtout un rônin.

Ando se tourna vers une des bonnes et Kaze vit la jeune fille sursauter comme si elle redoutait des coups :

— Dépêche-toi ! Va chercher du thé et à manger pour les samourais pendant qu'ils attendent le maître.

La jeune fille se hâta de filer et Ando s'inclina en faisant signe au groupe d'entrer dans la propriété d'Hishigawa.

Quand Kaze eut franchi le portail, les gens de la maisonnée se chargèrent de la charrette contenant l'or et l'emmenèrent sur un côté de la demeure avec Goro et Hanzo.

— Voulez-vous bien veiller à ce que les paysans aient aussi à boire et à manger ? demanda Kaze à Ando.

Il la vit serrer les mâchoires et comprit que la maisonnée d'Hishigawa n'était pas de celles qui donnent normalement l'hospitalité aux manants. La gouvernante répondit cependant :

— Naturellement, samourai-san.

La cour s'étendant entre le portail et la façade de la demeure d'Hishigawa était couverte de sable blanc. Des baguettes de bois délimitaient des rectangles dans le sable, remplis de petits cailloux et formant un chemin qui menait du portail à l'entrée de la maison. Le gravier crissait joliment sous les pieds.

— L'amour de votre maître pour son épouse est d'une force inhabituelle, releva Kaze.

Ando réfléchit à son propos et pesa sa réponse. Sa famille était au service des Hishigawa depuis trois générations, ce qui remontait au temps où ils étaient des samourais. Le père d'Hishigawa avait abandonné son état de guerrier pour suivre la voie du négoce, renonçant au chemin de l'honneur pour embrasser celui de l'or. La maison des Hishigawa avait ainsi failli, aux yeux des autres samourais, tombant de sa haute position dans la société à l'une des plus basses.

La famille d'Ando était restée loyale aux Hishigawa malgré ce bouleversement, et même si ce rônin avait apparemment aidé son maître, Ando n'avait pas l'intention de lui fournir de détails sur la vie et les passions de ce dernier. Elle se contenta donc de répondre d'un ton neutre :

— Mon seigneur aime énormément son épouse. Vous plairait-il de prendre un bain, samourai-san ? Il se peut que mon maître tarde un peu avant de reprendre le fil de ses affaires.

Le changement de sujet était un clair signal que Kaze s'était aventuré dans un domaine que la femme ne voulait pas aborder. Faisant mine de n'avoir rien remarqué, Kaze répondit simplement :

— Bien sûr. Je serais ravi de prendre un bain.

Les samourais de l'escorte furent introduits dans une pièce proche de l'entrée pendant qu'on

conduisait Kaze à l'intérieur. Les cloisons de papier filtraient la lumière et produisaient une atmosphère de sérénité et une impression de fraîcheur, même par temps très chaud.

À mesure que Kaze pénétrait plus avant dans la maison, d'autres cloisons ajoutaient leurs filtres de papier, de sorte qu'il faisait de plus en plus sombre – particularité que possédaient presque toutes les maisons japonaises. C'est pourquoi les objets décoratifs, tels les couvercles de boîtes ornés, étaient souvent travaillés avec de la nacre, de l'argent et de l'or. Ces matériaux qui auraient paru criards en plein soleil étaient parfaits dans le clair-obscur des demeures.

Pour aérer la maison et donner de la lumière, il suffisait de faire glisser les grands panneaux ou les cloisons amovibles, et on éliminait les barrières entre l'intérieur et l'extérieur. La taille de chaque pièce était définie à partir d'une unité de base, celle d'un tatami rectangulaire, et chacune se mesurait au nombre de tatamis qu'il aurait fallu pour couvrir le sol.

Kaze fut conduit à l'arrière, dans la maison de bains, où se trouvait un *ofuro*, une grande cuve de bois. Il remarqua au passage deux appentis plâtrés, derrière la maison. C'étaient les « chambres du trésor », où l'on mettait les objets de valeur en sûreté, afin de les protéger du risque d'incendie qui menaçait les constructions de bois et de papier. La présence de ce genre de local n'avait rien de surprenant, surtout dans la maison d'un marchand, mais Kaze remarqua autre chose qui l'étonna.

L'arrière de la propriété était bien plus vaste qu'il ne l'aurait cru. Il y avait un étang avec un îlot au milieu. Sur l'îlot se dressait un palais de belle taille, coiffé d'un toit de tuiles vertes. Le palais était si spacieux qu'un samouraï de rang moyen se serait estimé heureux d'y résider. Un pont reliait l'îlot au reste du domaine. Le pont décrivait un demi-cercle parfait : un tablier de bois en forme d'arche enjambait les eaux, avec des marches raides pour le gravir et le descendre. Une rampe laquée rouge dans le style de la Chine ajoutait une note de couleur. Un garde se tenait sur l'îlot, de l'autre côté du pont.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kaze à Ando.

— C'est le palais de Jade, répondit-elle, la demeure de l'épouse de mon maître.

S'il n'était pas rare que mari et femme aient des appartements séparés dans la maison, il n'était guère fréquent qu'une épouse disposât d'un palais réservé à son usage.

Kaze s'abstint de commentaire mais songea que, d'une certaine manière, la femme d'Hishigawa semblait jouir d'un statut fort différent de celui des épouses qu'il avait eu l'occasion de connaître. Elle était plutôt traitée comme l'impératrice, qui avait une aile du palais impérial de Kyoto à sa disposition exclusive.

Au bain, Kaze se détendit dans l'eau chaude et fumante. Une jeune et jolie domestique l'avait au préalable frotté pour le décrotter. Kaze nota d'ailleurs qu'à l'exception d'Ando la plupart des servantes de la maison étaient jeunes et jolies – autre trait inhabituel de la fort peu banale maisonnée d'Hishigawa. D'ordinaire, on voyait des serviteurs de tous âges et de physiques variés.

— Il y a longtemps que vous êtes chez les Hishigawa ? demanda Kaze à la jeune fille, qui veillait sur le feu chauffant l'eau du bain.

— Non, samouraï-san.

— Et comment êtes-vous entrée au service de la maison d'Hishigawa-san ?

Il y eut un silence.

— Mes parents m'ont vendue pour travailler dans cette famille, finit-elle par répondre.

L'aveu semblait si pénible à la jeune fille que Kaze ne poursuivit pas. Il s'immergea dans l'eau chaude, laissant la fatigue du voyage se dissoudre dans la chaleur qui l'enveloppait. Quand Kaze fut rafraîchi et vêtu du kimono propre que lui avait apporté Ando, on vint le chercher.

Kaze entra dans la salle de réception de la demeure d'Hishigawa, une vaste pièce mesurant dix-huit tatamis, semblable à celles qu'on trouve dans les palais et les manoirs des nobles.

Hishigawa était assis au fond de la pièce, sur une estrade. Derrière lui s'étirait un vaste paravent peint sur quatre panneaux. L'image représentait des hérons qui pénétraient dans une mare où croissaient des iris, sur un fond doré à la feuille. Un objet de prix, manifestement, mais vulgaire, estima Kaze. Le genre d'art qu'achètent les marchands nouveaux riches qui n'ont pas encore l'œil formé à l'usage de la couleur et à la maîtrise du pinceau qui sont la marque d'un artiste authentique.

De chaque côté d'Hishigawa se tenaient six domestiques, disposés en rang perpendiculairement à lui. Onze d'entre eux étaient des hommes mais Ando était la douzième, nota Kaze avec surprise. Les samouraïs embauchés à la barrière étaient assis entre les serviteurs. Un tableau impressionnant qui confirmait la richesse évidente d'Hishigawa.

Hishigawa portait un kimono marron à motifs de bambou blancs. Affichant l'air détendu de l'homme à son aise et assuré dans son environnement familial, il avait le coude appuyé sur un accoudoir laqué posé sur le sol à la manière d'un petit meuble. Kaze eut vite fait de promener sur le groupe un regard exercé qui ne s'arrêta pas sur la plupart des présents, jugés sans importance particulière, mais qui s'attarda sur un homme.

Grand et mince, celui-ci arborait le crâne rasé des samouraïs. Il était confortablement assis, les mains sur les genoux. Ses deux sabres étaient impeccablement placés et il examinait Kaze du même regard appuyé que ce dernier laissait peser sur lui. Les deux hommes se reconnaissaient, comme font deux créatures de la même espèce : chacun pouvait voir à l'allure de l'autre, à son œil acéré et à sa posture qu'il était un maître dans l'art du sabre.

Kaze s'approcha d'Hishigawa et, après s'être légèrement incliné devant le maître de maison, il s'assit près des samouraïs de la barrière. Le visage d'Hishigawa sembla s'assombrir comme si un petit nuage venait de passer : il n'était visiblement pas satisfait de la courbette. De retour dans le confort de sa demeure, il n'était plus le marchand suppliant que Kaze avait trouvé sur le Tokaido mais un noble qui tenait sa cour. C'était intéressant de voir comme un commerçant se donnait des airs, du simple fait qu'il était riche.

— Voilà le samouraï dont je vous ai parlé, déclara Hishigawa à ses domestiques, pointant le menton en direction de Kaze. Cet homme m'a non seulement sauvé la vie mais il a aussi su me ramener sain et sauf à Kamakura – moi et mon or ! C'est à lui que je dois d'être ici, et non aux gardes

du corps désignés par leur chef.

À ces mots, Hishigawa jeta un œil noir au guerrier qui avait retenu l'attention de Kaze. Celui-ci fixa froidement Hishigawa, d'un regard dur et impérieux, plein de rage retenue. Les deux hommes se dévisagèrent pendant de longues secondes jusqu'à ce que, finalement, Hishigawa détournât les yeux.

— Bon, qu'importe : je suis là. Eh bien, Matsuyama-san, je voudrais vous présenter au chef de ma garde, Enomoto-san, fit-il avec un nouveau geste du menton.

Kaze pivota légèrement pour regarder Enomoto qui précisa :

— Enomoto Katataka.

— Matsuyama Kaze, répondit Kaze, qui posa les mains sur le tapis et s'inclina.

Enomoto lui rendit son salut qu'il exécuta exactement de la même manière, se courbant autant que lui. Aux yeux de témoins de la scène, c'était un salut solennel et de politesse, mais les deux intéressés y sentirent le signe d'autre chose. Ils s'étaient en fait déjà salués en prenant la mesure l'un de l'autre à l'arrivée de Kaze dans la pièce.

— Vous avez déjà fait la connaissance d'Ando, la gouvernante de la maisonnée. Le reste de ces hommes sont mes domestiques, ils travaillent sous les ordres d'Enomoto-san ou d'Ando-san.

Kaze esquissa un salut poli à l'intention de tous ceux qui étaient là.

— D'abord, voici le paiement des services des bons samouraïs qui m'ont escorté depuis la barrière.

Sur un signe de tête d'Hishigawa, un serviteur s'avança discrètement et posa devant les samouraïs une pile de pièces enveloppées dans du papier. Dégoûté, Kaze vit le chef du groupe ramasser l'argent comme aurait fait le premier boutiquier venu et le fourrer dans sa manche, avant d'exécuter une profonde courbette solennelle, en guise de remerciement.

— Quant à vous, Matsuyama-san, je vous ai promis ce qu'il fallait pour vous acheter le meilleur sabre qui se puisse trouver à Kamakura.

Sur un nouveau signe de tête d'Hishigawa, le serviteur s'avança et posa devant Kaze un tas de pièces enveloppées dans du papier. Kaze les ignora mais s'inclina.

— Parfait, conclut Hishigawa. Maintenant, nous devons parler affaires. Je veux que vous deveniez mon *yojimbo*, mon garde du corps, déclara Hishigawa à Kaze.

— N'êtes-vous pas satisfait de la sécurité que je vous assure ? lança Enomoto, dont le visage s'était rembruni à la suggestion de son maître.

— Non, ce n'est pas ça, se hâta de protester Hishigawa. J'éprouve simplement le besoin de renforcer ma protection personnelle. On a essayé d'attenter à mes jours, récemment, et j'ai besoin de quelqu'un pour me protéger.

La suggestion d'Hishigawa surprit Kaze, qui s'inclina très bas. Hishigawa prit ce geste pour une

expression de gratitude et crut que Kaze acceptait. Au lieu de quoi l'intéressé répondit :

— J'apprécie l'offre généreuse d'entrer dans votre maisonnée mais d'autres devoirs m'attendent.

— Devoirs ? s'étonna Hishigawa. Mais vous êtes un rônin !

— L'errance est parfois un devoir, Hishigawa-san.

Hishigawa semblait s'apprêter à discuter avec Kaze, qui le salua alors et se leva.

— Merci de votre hospitalité et de votre générosité. J'aimerais séjourner quelques jours chez vous, le temps de me procurer un nouveau sabre, mais je devrai ensuite repartir.

Kaze sortit de la pièce, laissant l'argent sur place.

CHAPITRE XI

*Un aigle en repère
un autre de fort loin.
Qui se ressemble s'assemble.*

Une demi-heure plus tard, Kaze se trouvait dans une petite chambre en train de converser avec Enomoto tout en sirotant du saké chaud.

— Si ce que raconte Hishigawa-san est exact, vous avez attaqué les bandits qui étaient alors à sept contre un. Il dit aussi que vous avez été capable de sauver son or et de le conduire jusqu'à la barrière. Je suis heureux de cette occasion de boire avec vous, il est rare de croiser un homme de votre qualité.

Kaze fit un bref salut de la tête pour montrer qu'il était sensible au compliment d'Enomoto.

— Êtes-vous sûr de ne pas vouloir rester comme *yojimbo* ? Si vous n'avez pas envie d'être au service d'Hishigawa, vous pouvez travailler pour moi : j'aurai toujours de l'emploi pour un collègue qui manie le sabre comme vous.

— Je regrette, j'ai d'autres obligations. Je recherche une petite fille qui doit être âgée de neuf ans aujourd'hui. J'ai remarqué qu'ici toutes les servantes sont très jeunes : elle pourrait être une de vos employées ou bien vous pourriez savoir quelque chose la concernant. J'ignore à quel nom elle répond actuellement, mais il est possible qu'elle soit arrivée dans la maisonnée vêtue d'un kimono orné du blason familial, avec trois fleurs de prunier. Savez-vous quoi que ce soit ?

— Ando-san aime les jeunes filles. Elle les achète à des agents qui ratissent les campagnes à la recherche de jeunes paysannes. Elle aime les former au service, pour qu'on puisse faire du bénéfice ensuite en les revendant. Et bien que j'aie vu défiler des quantités de jeunes filles dans la maison depuis que je suis ici, je ne peux rien vous apprendre au sujet d'une petite avec un blason de fleurs de prunier.

La réponse d'Enomoto ne fut pas une surprise ni même une déception pour Kaze, qui avait posé ces mêmes questions dans tous les coins du Japon.

— Est-il vrai que les bandits ont essayé de tuer Hishigawa-san ? enchaîna Enomoto.

— C'était très bizarre. Ils ont hésité après avoir tué les gardes, ils exigeaient d'Hishigawa-san qu'il se rende, mais l'un d'entre eux, Ishibashi, avait pour seul objectif la mort d'Hishigawa.

— Ishibashi ?

— Oui. Hishigawa-san a dit que c'était le chef des brigands.

Enomoto avait l'air sincèrement contrarié :

— C'est infâme ! Hishigawa-san s'est fait dérober de l'or, il y a moins d'un an ; ils ont tué les gardes qui l'accompagnaient mais ils ne lui ont pas fait de mal. C'est inquiétant de savoir que, cette

fois, ils ont voulu le tuer.

— Mais pourquoi est-ce que Hishigawa-san transporte de l'or depuis Kyoto ? s'enquit Kaze.

— Parce que les quantités d'or présentes dans chacune de ses affaires doivent être équilibrées. Il est obligé de répartir périodiquement l'or entre ses trois bases : Kamakura, Edo et Kyoto.

— Ça, je comprends, mais je ne vois pas pourquoi il effectue des transferts d'or entre ses différentes affaires.

— Connaissez-vous le moyen de l'éviter ? demanda Enomoto, étonné.

— Je ne suis pas marchand, rétorqua Kaze.

— Naturellement. Pardonnez-moi.

Enomoto considéra Kaze d'un œil pensif.

— Ah, à propos de marchands, poursuivit-il, je vous présente mes excuses pour l'impolitesse d'Hishigawa-san à propos de ceci.

Tirant de sa manche la pile de pièces emballées dans du papier, il la posa devant Kaze en s'inclinant. Cette fois, l'argent était correctement enveloppé dans une feuille de beau papier pliée de façon à dissimuler qu'elle contenait de l'argent.

— Il n'a pas voulu vous offenser. Il trouve normal de donner de l'argent de la main à la main à un samouraï. D'ailleurs, vous avez vu comment les autres se sont empressés de prendre le leur !

Kaze esquissa un geste de la main, comme pour effacer l'entorse à l'étiquette commise par Hishigawa. Il prit l'argent et le glissa dans sa manche.

— Il y a tant de samouraïs sur les routes qu'il est difficile de trouver du travail, même pour un homme de votre talent. Vous êtes sûr que vous n'avez pas envie de changer d'avis et de venir vous battre à mon côté ?

— Oui. Je ne peux pas travailler ici.

— Et pourquoi pas ?

Kaze resta silencieux une minute puis déclara :

— Je vous l'ai dit, j'ai d'autres obligations que je dois honorer. J'ai en outre le sentiment qu'Hishigawa-san n'est peut-être pas un homme de bien. S'il n'est pas mauvais, c'est en tout cas un faible, à voir la façon dont il est possédé par son épouse, Yuchan.

Enomoto sourit.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je ne suis pas aussi un mauvais homme ?

— C'est une éventualité à laquelle j'ai songé.

— Parfait, répliqua Enomoto en riant, souvenez-vous simplement que je suis un mauvais homme.

Très mauvais. Nous le sommes tous ici. Sinon nous ne ferions pas partie de cette maisonnée.

Kaze prit sa tasse de saké et en but une gorgée.

— J’y penserai à l’avenir, quand j’aurai affaire à vous.

Enomoto rit encore.

Kaze décida d’explorer Kamakura et quitta le domaine d’Hishigawa pour aller en ville. En sortant de la propriété, il avisa Hanzo et Goro assis devant le portail, l’air malheureux.

— Que se passe-t-il ? leur demanda-t-il.

Ils tendirent les mains : il n’y avait dedans que quelques pièces de cuivre.

— On nous avait promis de l’or, se plaignit Hanzo d’un ton accusateur, et voilà ce qu’Hishigawa nous a donné en paiement : pas même les dix pièces de cuivre qu’il avait proposées !

Fouillant dans sa manche, Kaze en tira l’argent emballé dans du papier. Il prit quatre pièces d’or oblongues et en mit deux dans les paumes ouvertes de chaque paysan stupéfait.

— C’est moi qui vous avais promis de l’or, précisa-t-il.

Il s’éloigna. À peine avait-il fait quelques pas que Goro et Hanzo le rattrapèrent en courant. Tombant à genoux, ils touchèrent la terre de leur front, les mains de chaque côté de la tête, et s’écrièrent :

— Merci, samouraï-san ! Merci, merci !

— Relevez-vous. Ne soyez pas vils ! Je ne vous ai donné que de l’or, pas quelque chose qui ait vraiment de la valeur.

Laissant là les paysans stupéfaits qui le suivirent du regard, Kaze se dirigea vers la ville.

Il remonta la rue principale de Kamakura qui avait en son milieu une partie pavée plus haute que le reste. Du temps où Kamakura avait son gouvernement *bakujū*, un shogun avait construit cette chaussée pour supplier les dieux de soulager les douleurs d’enfantement de son épouse.

La rue était flanquée des deux côtés de nombreuses boutiques regorgeant de victuailles, de marchandises et de vêtements. Kaze choisit une échoppe qui vendait du *katsuo-bushi*, du thon séché, en gros morceaux qui rappelaient des bouts de bois. On utilisait un petit rabot pour les débiter en très fines lamelles servant à parfumer les soupes ou d’autres mets. Le thon ressemblait tellement à du bois que des voyous en vendaient des blocs à des ménagères qui croyaient faire une affaire en payant un bon prix pour du thon séché. Ces dames étaient souvent si honteuses ensuite qu’elles n’osaient pas signaler la fraude aux autorités municipales, ce qui permettait aux vauriens d’aller sévir dans le village suivant.

Katsuo-bushi pouvait aussi signifier « samouraï victorieux », de sorte que le thon séché faisait un cadeau prisé et de bon augure. Kaze décida de commencer par cette boutique-là, songeant que le « samouraï victorieux » pourrait lui porter chance.

— *Sumimasen*, excusez-moi, dit-il.

Le marchand regarda Kaze et s'inclina. C'était un minuscule bonhomme aux allures de gnome, vêtu d'un kimono gris.

— Oui, samourai-sama ? répondit-il, usant de la formule honorifique *sama* pour souligner la respectabilité de Kaze, comme il faisait avec tous les clients.

— Savez-vous si quelqu'un du voisinage aurait une fillette de neuf ans à son service ? Il se peut qu'elle soit arrivée ici vers l'âge de sept ans.

Si le marchand trouvait la question bizarre, il était trop poli pour le montrer.

— Non, samourai-sama, il n'y a pas de fillette de cette sorte dans le voisinage. Nous sommes de pauvres boutiquiers, nous n'avons pour la plupart pas de domestiques – ni jeunes ni vieux.

La réponse du commerçant ne le surprit guère : depuis deux ans que Kaze s'était lancé dans sa quête, la seule piste qu'il avait trouvée était le morceau d'étoffe que lui avait donné le trio – qu'il cherchait également, du reste.

— Je cherche aussi un trio, reprit Kaze. L'une des personnes est une femme âgée encore robuste. Elle porte sans doute un bandeau sur lequel est inscrit le *kanji* « vengeance ». Elle est accompagnée d'un jeune homme de quinze ou seize ans et d'un vieux domestique d'une maigreur inaccoutumée.

— Ah, je peux vous aider quant à ces gens-là, samourai-sama. Ils sont venus dans mon échoppe il y a juste deux jours. Et, excusez-moi de le dire, samourai-sama, mais la dame était plutôt... euh, disons, autoritaire. Mais n'y voyez aucun irrespect, samourai-sama, surtout si c'est une de vos parentes ! s'empressa-t-il de préciser.

— Cela ne m'offense en rien, le rassura Kaze. Ces trois personnes ont-elles dit où elles logeaient à Kamakura ?

— Non, samourai-sama. La dame a parlé de la mauvaise qualité de mon thon séché et, euh, elle a insisté pour que je lui fasse un rabais, mais ils n'ont pas dit où ils logeaient. J'imagine que ce n'est pas une auberge, si elle avait l'intention de cuisiner – mais peut-être voulait-elle du thon séché pour un cadeau ?

Kaze remercia le boutiquier. Le trio était peut-être encore à Kamakura, ou bien il avait poursuivi son voyage vers le sud et l'île d'Enoshima, ou en direction d'Edo, au nord. Kaze poursuivit son enquête, répétant les mêmes questions. Il découvrit que la femme avait aussi acheté du *miso* et du riz, et qu'elle avait obtenu un rabais sur toutes ces marchandises après en avoir critiqué la qualité. Il avait la quasi-certitude qu'ils devaient être quelque part dans les environs de Kamakura : on n'achète pas ce genre de provisions quand on voyage.

Kaze se renseigna dans les temples et dans les auberges, mais en vain. Il continua à fouiller Kamakura méthodiquement jusqu'à la tombée de la nuit, quand la rue s'illumina de la lumière rouge cerise des lanternes de papier suspendues devant les tavernes et les auberges.

Il s'était rendu compte bien avant le coucher du soleil qu'il était suivi, mais avait ignoré les trois

hommes. Ils étaient assez adroits, se relayant et empruntant parfois des rues parallèles pour ne pas marcher directement derrière lui, et ils veillaient à rester dissimulés. Kaze n'était pas sans curiosité quant à l'identité de ces hommes et au pourquoi de cette filature, mais il supposait que les raisons finiraient par lui en être révélées.

À la fin de ses recherches dans les auberges, Kaze emprunta une ruelle qui courait entre deux rues secondaires. Seule la lueur des étoiles atténuait l'obscurité, et Kaze ne fut guère surpris que les trois hommes en profitent pour s'approcher de lui, s'étonnant cependant qu'ils ne cherchent pas à lui parler. Il entendit juste le frottement de pieds chaussés de sandales quand les hommes se précipitèrent sur lui.

Kaze dégaina le sabre du mort et, s'abaissant légèrement, il tourna sur lui-même en balayant l'air de son *katana*. Le mortel arc d'acier réfléchit un instant la lueur des cieux. La lame frappa le torse d'un des trois hommes et en toucha un second à l'avant-bras. Terminant sa pirouette, Kaze se redressa et se retrouva à côté des trois hommes au moment où celui qu'il avait frappé au ventre s'effondrait au sol avec un gémissement.

L'autre blessé et son compagnon encore indemne restèrent un instant à regarder Kaze qui était prêt, le sabre dans la position « qui vise les genoux ». Les hommes avaient la figure masquée avec un bout d'étoffe. Ces inconnus avaient manifestement l'intention de le tuer mais, comme ce n'étaient pas des officiels Tokugawa, Kaze n'avait pas la moindre idée de la raison qui pouvait les pousser à vouloir sa mort.

Le blessé à l'avant-bras tenait son sabre d'une seule main car il avait posé l'autre sur la coupure pour tenter d'arrêter le sang. Soudain, il souffla à l'autre :

— Allons-y !

Kaze crut au signal d'une attaque concertée, mais les deux hommes décampèrent vers l'autre bout de la ruelle, abandonnant leur compagnon agonisant.

Kaze ne poursuivit pas les deux attaquants, il se tourna vers le mourant. L'homme avait du mal à respirer car la lame avait tranché le diaphragme et il tentait de maintenir la blessure fermée avec ses mains, comme s'il pouvait empêcher sa vie de fuir par la terrible entaille.

Kaze enleva le morceau de tissu : le visage lui était inconnu. Les masques étaient destinés à dissimuler au regard des habitants la figure des assassins de Kaze.

— Pourquoi m'avez-vous attaqué ? demanda-t-il.

L'homme gémit.

— Dis-moi pourquoi vous m'avez attaqué.

L'homme regarda Kaze. Il y avait si peu de lumière dans la ruelle que Kaze n'arrivait pas à voir ses yeux mais il le sentit s'affaler et cesser de respirer. Kaze sut que les yeux étaient désormais sans vie et que déjà le voile du trépas devait les obscurcir.

Il soupira. Il songea un instant à poursuivre les deux autres mais décida que c'était sans espoir.

Cette tentative d'assassinat ne l'effrayait pas, mais était curieuse. Si ces hommes avaient voulu le supprimer en raison de ce qu'il avait été avant de devenir un rônin, ils auraient pu le tuer avec l'aide de la loi. Non, ce n'était pas du tout ça, raisonna Kaze. Au nombre des suspects figuraient la maisonnée d'Hishigawa et les deux paysans, Goro et Hanzo. Kaze avait sauvé la vie de Goro, certes, mais il l'avait aussi surpris à caresser l'idée de voler l'or. Kaze ne s'attendait pas à de la gratitude de la part d'hommes aveuglés par l'éclat de l'or. Il n'éprouvait pas de colère à la pensée que les deux campagnards avaient pu organiser son assassinat dans le but de se procurer le reste de l'or qu'il avait sur lui. Les temps étaient durs, les gens agissaient durement.

Il essuya la lame du mort sur le kimono du cadavre, puis la tint devant lui à deux mains, en inclinant la tête.

— Merci pour l'usage de ta lame, Ishibashi-san, dit Kaze à l'esprit de l'ancien propriétaire du sabre. Je regrette de m'être servi de ton *katana* pour tuer un homme mais c'était inévitable en la circonstance.

Kaze leva les yeux et rengaina la lame d'un geste attentif. Plus tôt il aurait son propre sabre et pourrait cesser de se servir de l'arme du mort, mieux ce serait. La prochaine fois, l'esprit d'Ishibashi pouvait ne pas se montrer aussi généreux et ne pas le laisser, lui, celui qui l'avait tué, manier son sabre avec tant de succès.

CHAPITRE XII

*Vieux visage et cheveux gris
mais un cœur qui bat ferme.
Redoutable grand-mère !*

Kaze laissa le corps de l'assassin dans la ruelle et poursuivit sa route pour rentrer à la villa d'Hishigawa. Il n'avait pas sculpté de statuette de Kannon, ayant décidé d'en apporter une le lendemain pour apaiser l'âme du défunt. On découvrirait le cadavre au matin et il valait mieux que Kaze ne fût pas mêlé à l'enquête des autorités. Il lui restait encore une bonne partie de Kamakura à explorer à la recherche de la fillette, sans compter qu'il devait aussi retrouver le trio.

La lune n'était pas encore levée, mais des lanternes éclairaient le centre de Kamakura et les passants déambulaient dans les rues à la lueur de leur douce lumière.

Les promeneurs et l'éclairage se firent cependant plus rares à mesure que Kaze s'éloignait du centre de la ville et il finit par se retrouver seul sur le chemin de la maison Hishigawa. Il entendait la stridulation discrète des insectes nocturnes, tandis qu'il marchait entre les troncs noirs des arbres qui bordaient la route.

Ses pas étaient étouffés par la poussière et les aiguilles de pin. Mais, en approchant de la maison, ses sens aiguisés détectèrent un autre bruit que celui des insectes. Il ralentit, tendant l'oreille.

Il entendit de nouveau quelque chose : des craquements de brindilles, des corps qui se déplacent entre les arbres. Kaze s'arrêta et fixa l'obscurité, dégainant son sabre et attendant de voir qui se cachait là. Était-ce le prélude à une nouvelle tentative d'assassinat ?

Soudain, une forme surgit dans le noir, des profondeurs des bois. Elle atterrit derrière lui, manquant de peu son flanc : c'était une lance.

Réagissant instantanément, Kaze fila sous le couvert du bois, se fondant dans l'obscurité et s'abritant derrière des troncs d'arbres. Il put entendre plusieurs personnes s'enfuir dans la forêt. Il pressa le pas, évitant de justesse les troncs noirs, l'un après l'autre, et il se précipita dans la direction d'où provenaient les bruits de fuite.

Puis il entendit un cri et le bruit d'un corps qui tombait, loin devant : il comprit qu'un de ses agresseurs avait trébuché. Avec une agilité d'acrobate, Kaze se faufila entre les branches et les troncs et se retrouva en quelques secondes devant une silhouette sombre en train de se relever. Kaze lui lança un coup de pied qui la fit retomber par terre en criant de douleur. Puis elle se mit à crier, à crier des paroles que jamais Kaze n'aurait pu imaginer entendre :

— *Obaasan ! Obaasan !* Grand-mère ! À l'aide ! Il m'a attrapé ! Grand-mère...

Kaze s'avança et posa le pied sur le corps qu'il poussa une deuxième fois, l'empêchant de se relever aussitôt.

— Grand-mère, aide-moi, s'il te plaît ! cria la silhouette.

Kaze perçut des craquements à sa droite et deux autres silhouettes émergèrent du noir de la forêt.

— Lâchez-le ou je vous tue !

La menace avait beau être proférée par une voix de vieille femme, elle était aussi tranchante que celle de n'importe quel samouraï.

— Je n'ai pas vraiment envie de le lâcher, répliqua Kaze. En fait, je n'ai pas cessé de vous chercher, vous tous, depuis la dernière fois que je vous ai vus.

— Mais qui êtes-vous ? lança la vieille dame.

— Je suis le samouraï que vous avez rencontré à la maison de thé il y a un certain temps. Celui qui s'est battu en duel.

— Vous ! s'exclama la femme.

Kaze confirma de la tête et, se rendant compte qu'elle ne pouvait pas voir son geste dans le noir, il lâcha :

— *Hai* ! Oui.

— Pourquoi avez-vous poursuivi mon petit-fils ?

— Parce qu'il joue à des jeux dangereux, répondit Kaze.

Il laissa le jeune homme se relever tant bien que mal.

— J'ai pris peur, reconnut le petit-fils. Il savait qu'on se cachait dans les bois, alors j'ai envoyé ma lance et j'ai couru.

— Ça ne sert pas à grand-chose de se cacher quand on fait autant de bruit que toi ! Il ne suffit pas de s'envelopper d'obscurité si on veut se déplacer furtivement, il faut aussi être silencieux.

— Merci pour la leçon, déclara la vieille dame avec une rudesse ironique. Que voulez-vous ?

— Eh bien, je suppose que je pourrais vous poser la même question, puisque vous êtes apparemment en train de surveiller la maison d'Hishigawa.

— C'est vous qui avez dit que vous nous cherchiez depuis des jours et des jours, alors à vous de parler.

Kaze sourit : la vieille dame aurait fait un excellent général.

— Je m'appelle Matsuyama Kaze, déclara-t-il en s'inclinant, bien qu'on ne pût voir son geste dans le noir.

— Et moi, je suis la grand-mère aînée de la branche cadette de la famille Noguchi, l'informa la dame.

— Quand je vous ai rencontrée, vous étiez lancée dans une vengeance. Avez-vous atteint votre objectif ?

— Je ne crois pas que je devrais vous le dire.

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est Hishigawa, l'objet de notre vengeance.

Ils s'assirent autour d'un petit feu qui brûlait sur le sol de terre battue d'un temple abandonné, non loin de la demeure d'Hishigawa, où l'hétéroclite trio avait installé son camp.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ? s'enquit Grand-mère aînée.

Elle était flanquée de son petit-fils, Nagatoki, d'environ quinze ans, et de son vieux serviteur, Sadakatsu, le grand bonhomme squelettique. Aucun des deux hommes ne soufflait mot.

— Je veux des renseignements, annonça Kaze.

— Quel genre de renseignements ?

Kaze fouilla dans sa manche et en tira un morceau de tissu. Il le déroula et le tint de façon qu'il fût visible à la lueur du feu.

— Vous voyez ce blason ? fit-il en montrant le motif de trois fleurs de prunier.

— Oui, acquiesça Grand-mère aînée qui ne manifesta pas de surprise en voyant le tissu.

Kaze la considéra et songea que c'était une femme effrayante. Aussi dure que n'importe quel homme, aussi rusée dans la négociation que le paysan le plus matois.

— Ce sont les armoiries de la famille que je servais avant qu'elle ne soit éliminée après la bataille de Sekigahara. Je tiens ce morceau de tissu de votre petit-fils, il servait d'emballage à des galettes de riz.

Elle lança un bref regard à son petit-fils qui parut apeuré en entendant qu'on le mentionnait.

— Ces galettes venaient-elles de nos provisions, Nagatoki ? demanda-t-elle.

— Oui, Grand-mère aînée. Je regrette, mais...

Elle l'interrompit :

— Peu importe. Ne parle que si je te le demande !

Puis elle se tourna vers Kaze :

— Que voulez-vous donc savoir à propos de cette étoffe ?

— Je veux savoir d'où elle vient et si par hasard elle avait un rapport avec une fillette. La petite doit avoir neuf ans à l'heure actuelle mais elle en avait sept quand j'ai perdu sa trace.

Grand-mère aînée écoutait en silence, assise sur les talons, les jambes repliées sous elle.

— Je sais d'où vient ce tissu et je vais vous le dire, mais vous devrez me rendre un service.

— Lequel ?

— Tuer Hishigawa.

— Je ne suis pas un assassin, protesta Kaze.

— Mais vous êtes un samouraï.

— Oui, et je tue en tant que samouraï. Mais je n'assassine pas.

— Et quelle est la différence ? rétorqua Grand-mère aînée d'un ton agressif.

— Le meurtre est injuste. Si je tue, c'est peut-être simplement affaire de hasard dans la bataille, ou parce que le monde se portera mieux si celui-là ou tel autre est mort. Mais assassiner Hishigawa pour que vous me racontiez ce que vous savez sur un bout de tissu, ce n'est pas juste. Vous poursuivez une vengeance contre lui, moi pas. Vous avez peut-être de bonnes raisons de vouloir sa mort, mais moi pas. C'est à vous de le tuer, parce que, moi, je ne le ferai pas.

Grand-mère aînée pointa du doigt son bandeau où se lisait le *kanji* « vengeance ».

— Vous voyez ça ?

— Ce serait difficile de ne pas le voir.

— Le clan Noguchi mène une vengeance officielle contre Hishigawa. Il a tué mon fils et volé une de ses filles. Hishigawa était en affaires avec mon fils avant la bataille de Sekigahara, il fournissait des armes à notre clan. Mais il a vu la fille de mon fils et il est devenu comme possédé. J'aurais dit qu'elle était une renarde, si elle n'était pas de mon sang, parce que Hishigawa était si totalement amoureux d'elle qu'on aurait presque cru un homme sous l'emprise d'un esprit-renard déguisé en femme.

« Il a envoyé une vieille sorcière malfaisante, une dénommée Ando, pour lui servir d'intermédiaire et arranger un mariage. Mon fils a refusé. Hishigawa avait beau avoir de la fortune, ma famille ne voyait pas l'intérêt de nouer des liens entre notre longue lignée et un minable marchand de son acabit.

« Peu de temps après, la maison de mon fils a été attaquée par les hommes de main d'Hishigawa. Ils ont tué mon fils et volé sa fille, nous donnant ainsi le droit d'exercer notre vengeance contre Hishigawa. Il y a plusieurs semaines, mon petit-fils, Mototane, est parti dans ce but et pour ramener sa cousine, ma petite-fille. C'est un parfait manieur de sabre et un brave guerrier, il aurait dû être à même de tuer Hishigawa. Et si l'occasion d'agir ne s'est pas encore présentée, il devrait être dans le coin, à attendre le moment propice. Mais je n'ai pas vu trace de lui.

« Si vous ne tuez pas Hishigawa, je veux au moins que vous découvriez ce qu'il est advenu de Mototane. Si vous tenez à savoir ce qui se rapporte à ce bout de tissu, il faudra me dire ce qui est arrivé à mon petit-fils. Dès que ce sera fait, je vous raconterai où j'ai trouvé cette étoffe et ce que je sais à ce sujet.

Kaze ne se donna pas la peine de discuter avec Grand-mère aînée, sachant qu'il serait inutile d'essayer de marchander avec elle. Il préféra l'interroger :

— Et vous, qu'allez-vous faire ?

— Nous allons attendre, voir si nous avons une chance de tuer Hishigawa et de sauver ma petite-fille Yuchan.

— Yuchan ! s'exclama Kaze.

— Vous l'avez vue ?

— Non, mais j'ai entendu Hishigawa parler d'elle. C'est son épouse. Il l'adore, il est toujours possédé. Il a même aménagé un palais spécialement pour elle, dans sa propriété. Apparemment, elle vit dans le plus grand luxe.

— Eh bien, je veux que vous nous donniez aussi des renseignements sur Yuchan.

— Non, objecta Kaze. Vous avez dit que vous en vouliez au sujet de Mototane. Si j'apprends quelque chose sur Yuchan, je vous le communiquerai aussi, mais je ne veux pas en faire une clause supplémentaire de notre marché.

— D'accord, concéda Grand-mère aînée. Topez là !

Il allait falloir bien de la chance pour découvrir le sort de Noguchi Mototane, mais Kaze était d'avis qu'on peut être l'artisan de sa propre chance par le travail et la préparation, comme l'illustre l'histoire d'Oda Nobunaga et des pièces. Nobunaga était le prédécesseur d'Hideyoshi, celui qui avait reconnu l'exceptionnel talent d'Hideyoshi et qui l'avait élevé du rang d'*ashigaru*, fantassin ordinaire, à celui de général.

Au début de sa carrière, Nobunaga était en route vers Okehazama avec ses troupes pour y livrer une bataille décisive – un homme contre douze ! – contre le puissant *daimyo* Imagawa Yoshimoto. Ce dernier avait en effet envahi le territoire de Nobunaga, bien décidé à l'écraser, car il tentait de marcher sur Kyoto pour prendre le contrôle de tout le Japon, et le petit domaine de Nobunaga le gênait dans ses projets. Imagawa avait déjà détruit une des forteresses frontalières de Nobunaga et ses armées campaient dans la gorge d'Okehazama, couloir étroit et accidenté, avant de se diriger vers le château principal de Nobunaga.

Tandis que Nobunaga partait se battre contre l'armée d'Imagawa, il s'arrêta en chemin au sanctuaire Atsuta, afin de prier pour la victoire. Obstiné et têtu, Nobunaga avait décidé d'attaquer plutôt que de se replier dans son château, alors que les troupes adverses étaient bien plus nombreuses que les siennes. Ses soldats pensaient qu'il leur faudrait une intervention divine pour en revenir vivants, sans parler même de victoire !

Au sanctuaire, Nobunaga fit une offrande de plusieurs pièces d'or. Les tenant dans la main, il regarda ses compagnons et déclara :

— Si les dieux veulent que nous gagnions la bataille, toutes les pièces que je leur offre maintenant retomberont du côté face, pour symboliser les têtes des ennemis que nous allons bientôt faire rouler.

Sur ce, Nobunaga jeta les pièces vers l'autel et elles retombèrent toutes du côté face.

Stupéfaits et encouragés par ce signe du soutien des dieux, les compagnons se hâtèrent d'en répandre la nouvelle au sein de l'armée de Nobunaga. Et, profitant d'un violent orage qui les

dissimulait, les troupes de Nobunaga attaquèrent les soldats d'Imagawa épuisés par leur longue marche. Imagawa, lui, plein d'une superbe assurance, n'avait pas escompté d'attaque de la part des modestes forces de Nobunaga. Quand les premiers bruits de la bataille lui parvinrent parmi les grondements de l'orage, il crut d'abord qu'une rixe avait éclaté parmi ses hommes et il partit sans armure, pour les calmer. Mais quelques minutes plus tard, sa tête roulait. Ses troupes, totalement démoralisées et en déroute, furent vaincues au terme de combats brefs et violents.

Cette victoire fut déterminante dans l'ascension de Nobunaga et, un an plus tard, Tokugawa Ieyasu devenait son allié. Le même Ieyasu qui allait par la suite nouer alliance avec Hideyoshi, pour finir par se retourner contre lui et sa famille à Sekigahara.

La réputation de Nobunaga fut cependant ternie par la découverte qu'il s'était servi de pièces truquées : elles avaient des faces des deux côtés...

Rentré à la demeure d'Hishigawa, Kaze dîna puis se glissa sans bruit hors de sa chambre. Il gagna le pont dans le noir et grimpa sur un arbre. Il avait toujours eu une affinité avec les arbres, depuis l'enfance ; pour lui, les arbres étaient un escalier montant vers le ciel, un moyen de séparer son corps de la terre, physiquement et symboliquement. Détendu, assis sur une branche dans la position du lotus, il observait silencieusement l'îlot, curieux de l'existence que menait Yuchan et convaincu que la disparition de Noguchi Mototane et sa mort éventuelle avaient un rapport avec elle.

Il vit alors Ando traverser le pont à petits pas pressés, portant deux plateaux de laque empilés et chargés de plats. Kaze ne voyait pas le contenu du plateau inférieur mais celui du dessus semblait plein de mets délicats, bien plus fins que ceux du souper qu'avait pris Kaze. Yuchan avait-elle droit à des menus spéciaux ? se demanda-t-il. Elle paraissait mener une existence d'élégance cloîtrée, à la façon des membres de la famille impériale, où le moindre caprice, la moindre envie étaient satisfaits. Kaze était un peu surpris que ce ne fût pas une servante qui apportât à manger à Yuchan, mais l'épouse d'Hishigawa jouissait apparemment d'un traitement particulier de la part de toute la maisonnée, y compris Ando. Quelle drôle de vie ! songea Kaze. Une existence de prisonnier gâté, en quelque sorte. Lui accordait-on le luxe pour compenser la perte de sa liberté ?

Ando revint à la maison mais ne tarda pas à en ressortir en compagnie d'Hishigawa. Ils passèrent devant le garde du pont, gagnèrent l'îlot et pénétrèrent dans le palais de Jade. Quelques heures plus tard, ils rentraient ensemble à la maison. Un point intéressant aux yeux de Kaze, qui se serait attendu qu'Hishigawa passât la nuit avec Yuchan.

Le lendemain matin, la servante trouva Kaze profondément endormi sur son futon, avec toutes les apparences d'un homme qui a passé la nuit dans sa chambre.

CHAPITRE XIII

*Un mince ruban d'acier
recelant un esprit noble
et le talent d'un maître.*

Après un déjeuner de soupe au *miso* et de riz, Kaze repartit à Kamakura. Lors de sa visite de la veille, il s'était enquis de la forge de Kannemori, l'armurier, et avait appris que celle-ci se trouvait dans les collines, du côté opposé à la demeure d'Hishigawa.

Kaze avait déjà fait la connaissance de Kannemori à l'occasion de son premier voyage à Kamakura avec son *sensei* ; le respect et l'affection que ce dernier avait témoignés à Kannemori avaient d'ailleurs impressionné Kaze et l'avaient incité à lui donner aussi le titre de *sensei*, au sens de « maître de son art ».

La forge de Kannemori était blottie dans une petite vallée dans les hauteurs dominant Kamakura. L'étroit sentier de montagne qui y menait était l'occasion idéale pour Kaze de s'assurer qu'il n'était pas suivi par les assassins de la veille au soir. Il n'avait pas encore compris pourquoi des tueurs avaient été envoyés pour l'assassiner, mais il était persuadé qu'une fois qu'il le saurait, il saurait aussi qui les avait engagés.

Kaze entendit la forge avant de l'apercevoir. *Cling, cling, cling, cling* : de la vallée parvenait le bruit métallique des marteaux frappant le métal chaud.

Lors de sa première visite, Kaze avait été autorisé à assister à une partie du processus nécessaire pour forger un *katana*. Un honneur rare, car chaque armurier gardait jalousement – et par des moyens radicaux, parfois ! – ses secrets de fabrication.

Kaze connaissait l'histoire du maître armurier Masamune qui avait un jour trempé une lame en présence d'un de ses confrères. L'opération nécessitait de prendre la lame chauffée à blanc et de la plonger dans un baquet d'eau. On la chauffait habituellement jusqu'à ce qu'elle prît la couleur de la lune qui se lève le soir en juin ou en juillet pour accomplir sa traversée nocturne des cieux. La température de l'eau était décrite comme celle de l'onde en février ou en août. De fait, on attribuait souvent à une lame une date de fabrication en février ou en août, indépendamment du mois au cours duquel elle avait été forgée.

Les lames de Masamune étaient d'une qualité si supérieure que ses confrères étaient persuadés qu'il détenait un secret de fabrication qu'il cachait aux autres. L'armurier venu lui rendre visite plongea subrepticement la main dans l'eau pour juger de la température exacte à laquelle Masamune trempait ses lames. Ce dernier n'hésita pas : tenant avec des pinces la lame chauffée à blanc qu'il n'avait pas fini de travailler, il s'en servit pour écarter la main de son confrère trop curieux.

Se rappelant cette histoire et d'autres du même genre, le jeune Kaze avait veillé à garder les mains sur les genoux, assis en silence auprès de son *sensei* et regardant Kannemori *Sensei* travailler une lame.

Si certaines lames destinées aux soldats et aux samouraïs, ordinaires étaient produites en masse, celles de Kannemori étaient façonnées à l'intention de samouraïs qui chérissaient les belles armes. Cela pouvait prendre des semaines, voire des mois, pour fabriquer une lame, et toute une série d'artisans différents devait intervenir pour mener la tâche à son terme. C'était un artisan spécialisé qui fabriquait la *tsuba*, la garde, et un autre qui faisait la *tsuka*, la poignée, un assemblage complexe de bois, de peau de raie, de décorations du pommeau, de soie, de cuir, de rubans de coton et de cordelettes. Un autre encore créait le *saya*, le fourreau aux mesures de chaque sabre.

Au cœur de tous ces efforts, il y avait la lame même, œuvre de l'armurier, un objet lourd de signification mystique, religieuse et pratique. Le sabre était l'un des grands symboles du shinto et le sens religieux de la lame était affirmé par le rituel qu'accomplissait l'armurier avant de travailler à sa fabrication.

Sous les yeux du jeune Kaze, Kannemori, assis sur un tatami et juste vêtu de son *fundoshi*, avait déversé un baquet d'eau sur sa personne, en un acte rituel de purification. Aidé de ses *sakite*, ses assistants, il avait endossé des habits de cérémonie, dont un petit chapeau de laque noire noué sous le menton avec un cordon. Il avait alors prié devant l'autel du dieu de la forge aménagé sur une étagère, dans un coin de son atelier.

Ayant ainsi mis son esprit dans la disposition qui convenait, Kannemori avait commencé son ouvrage en chauffant des morceaux de fer sur une spatule métallique. Le fer était chauffé et martelé à de nombreuses reprises, jusqu'à ce qu'il fusionnât en un seul morceau ; les aides de Kannemori manipulaient les lourds marteaux de forge, tandis que le maître maniait le fer avec des pinces. Une fois que le métal avait la consistance requise, commençait le processus de pliage et de repliage du métal brûlant. On veillait à ce qu'il n'y ait pas d'air ou d'impuretés entre les différentes couches de fer, ce qui aurait fragilisé le – résultat final. Encore et encore, le métal était chauffé, plié, martelé, de façon à former des couches successives d'acier en fusion. Ç'avait été fastidieux pour le jeune Kaze d'assister à ce processus répétitif mais il avait trouvé la force de le supporter grâce à la présence de son *sensei* qui semblait posséder une patience inépuisable.

Le sabre dans son entier ne pouvait pas s'élaborer en un jour, mais Kannemori avait montré à Kaze le bloc de cuivre rainuré qui lui servait à corriger la courbe de la lame, ainsi que les limes spéciales qu'il utilisait pour l'affiner. Il lui avait aussi fait voir l'argile dont on recouvrait la lame avant la trempe. Kaze l'avait trouvée semblable à n'importe quelle autre argile, mais Kannemori en avait frotté une pincée entre ses doigts et en avait même mis un peu sur la langue pour la goûter, décrétant qu'elle était exceptionnelle, parfaitement adaptée à cette tâche exigeante qu'est la fabrication d'un sabre.

Kaze était resté émerveillé devant le degré de subtilité du toucher, de la vue, de la sensibilité et même du goût qu'un armurier doit développer, afin de pouvoir juger correctement de la qualité des matériaux nécessaires à son art.

Vingt ans plus tard, Kaze ne fut pas convié à regarder travailler Kannemori. Il sut rester en retrait et ne pas s'approcher de la forge où œuvrait l'armurier. Un maître peut décider de révéler à un jeune garçon des secrets qu'il préférerait dissimuler aux yeux d'un homme mûr. Kaze se trouva une branche d'arbre commode et s'assit dessus en position du lotus. Il songeait aux secrets des maîtres et à la

dernière longue conversation qu'il avait eue avec le *sensei*.

Kaze était alors avec son *sensei* depuis plusieurs années, et il travaillait dur à se former, tout à sa tâche d'apprendre. Un jour, son *sensei* lui parla ainsi :

— As-tu entendu dire qu'un maître garde un secret, un secret important qu'il ne transmet pas à ses élèves ?

— Oui, *Sensei*, je l'ai ouï dire.

— Penses-tu que ce soit vrai ?

Kaze réfléchit un instant :

— Je suppose que oui, sinon, comment un maître pourrait-il rester supérieur à son disciple ?

Le *sensei* soupira :

— Quelle est selon toi la joie suprême, pour un vrai maître ?

Kaze hocha la tête d'un air dubitatif :

— Je ne sais pas, *Sensei*.

— La joie suprême pour un vrai maître, c'est d'avoir un élève qui le surpasse. Donc, un véritable maître ne cachera pas un secret important à un disciple. Quel serait l'effet d'une telle attitude, crois-tu ? Si, à chaque génération de disciples, le maître gardait un secret capital qui n'était pas transmis ?

— Eh bien, avec le temps, je suppose, l'école du maniement du sabre s'affaiblirait de plus en plus, puisque chaque génération de disciples en saurait de moins en moins sur l'essence véritable de l'art du sabre.

— Exactement. Bon, maintenant je crois qu'il est temps pour moi de te confier l'ultime secret de l'art du sabre et, en vérité, de l'art de la vie.

— Et quel est-il, *Sensei* ? interrogea Kaze avec enthousiasme.

— Le secret, c'est qu'il n'y a pas de secret !

Kaze eut l'air de ne pas comprendre.

— L'ultime secret, reprit le *sensei*, c'est qu'une fois qu'on a appris toutes les techniques, il reste autre chose qui peut faire la différence. Cette chose que le disciple a en lui et qui lui permettra d'exceller et de dépasser son maître.

— Et quelle est-elle, *Sensei* ?

Le maître sourit – une des rares fois où Kaze l'avait vu sourire :

— Voilà le secret qui n'en est pas un : je ne sais pas ce que c'est ! C'est une qualité en toi qui peut te permettre de me surpasser d'une manière ou d'une autre, à un niveau ou à un autre. Il y a maintenant plusieurs années que tu es avec moi et, malgré ta stupidité et ta lenteur, tu as appris les techniques de

mon école du sabre. De fait, tu en es actuellement à un point où tu es proche de l'état de novice.

Kaze nageait en pleine confusion : il savait pourtant qu'il avait fait des progrès au sabre.

— Pourquoi me comparez-vous à un novice ? demanda-t-il, un peu vexé.

— Parce que celui qui est presque un novice est proche de la perfection dans le maniement du sabre.

— Qu'entendez-vous par là, *Sensei* ?

— Quand tu n'avais aucune connaissance du sabre et que tu l'as pris en main, tu ne le tenais peut-être même pas comme il fallait. Mais si quelqu'un t'avait attaqué, tu aurais d'instinct paré ses coups et tenté de te défendre. Tu l'aurais fait sans rien connaître à la technique et sans avoir été initié aux secrets du combat. Et en cela, tu aurais manié le sabre à la manière zen.

« Le zen enseigne qu'il ne doit pas y avoir de distance entre la pensée et l'action. Une telle distance n'est pas souhaitable, même si elle est aussi ténue que l'épaisseur d'un cheveu. C'est pareil pour le silex et l'acier : lorsque le silex frappe l'acier, il n'y a aucune hésitation avant que l'étincelle jaillisse. Et cela vaut aussi pour le maniement du sabre : quand on est un parfait novice, on se sert de l'arme instinctivement, sans pensée ni hésitation sur la manière de le faire.

« Quand on entame l'apprentissage de la technique du sabre, on commence l'entraînement. On est d'abord très maladroit, on a du mal à enchaîner les combinaisons de mouvements de façon à pouvoir à la fois se défendre et attaquer l'adversaire. Mais à mesure qu'on développe de l'adresse, on acquiert une confiance croissante dans ses moyens, on n'a plus besoin de réfléchir à chacun de ses mouvements et l'on est donc capable de les exécuter tour à tour, en douceur et comme il faut.

« Et puis on atteint un point où l'on n'a plus du tout besoin de penser à la technique. On est simplement habité par un sens du zen tel que l'on est d'instinct en alerte à chaque instant, dans cet état d'esprit qu'on appelle *zanshin*. Quand on est attaqué, on pare le coup pour se défendre, puis on attaque l'adversaire sans avoir à s'interroger sur la technique à utiliser et sans hésiter entre chaque mouvement.

« Autrement dit, quand on est parvenu à la maîtrise du sabre, on le manie d'une façon très proche de celle du novice absolu qui se fonde sur l'instinct et non sur la pensée consciente d'un geste à accomplir avec le sabre, suivi d'un autre. C'est pourquoi, lorsque je te dis que tu es proche d'un novice dans le maniement du sabre, c'est en fait un grand compliment. Cela signifie que tu as bouclé la boucle : de garçon très inexpérimenté, tu es devenu un homme dont la maîtrise du sabre peut rivaliser avec la mienne.

— Mais, *Sensei*, comment puis-je franchir cette dernière étape ? Mobiliser ce quelque chose en moi pour parfaire mes compétences ?

— Peut-être ne pourras-tu pas franchir cette dernière étape. La plupart des gens arrivent au terme de leur existence sans avoir compris ce qui est en eux — ce noyau, cette essence qui fait qu'ils sont eux-mêmes. Certains parviennent à cette connaissance sur le tard, quand leurs années d'étude et de méditation produisent leurs fruits. Toi, la première fois que je t'ai vu, tu avais quelque chose qui m'a

laissé entrevoir que tu possèdes un noyau doué de grandes possibilités.

— Pourtant, *Sensei*, vous passez votre temps à me critiquer !

— Oui, c'est vrai. Et ces critiques sont toujours justes. Mais ça ne signifie pas pour autant que cette noble qualité n'est plus en toi. Cela veut simplement dire que je n'attends rien de moins de toi que la perfection. Et quand tu ne parviens pas à la perfection, je te critique.

« Laisse-moi t'expliquer l'ultime secret de l'école *Yagyu*. Quand un élève a maîtrisé tous les autres secrets, on lui confie l'ultime en lui demandant de méditer sur son sens. Le disciple doit méditer sur la signification de : *La lune est dans l'eau*. Tu en comprends le sens ?

— La lune est si haute dans le ciel qu'on ne peut en saisir qu'une image dans l'eau, ici sur terre ?

Le *sensei* fit non de la tête et soupira :

— Finalement, je me suis peut-être trompé sur tes progrès. Ta réponse n'est ni zen ni exacte.

Kaze réfléchit à toute allure et répondit :

— Cela signifie que c'est la nature de l'eau de refléter l'image de la lune, tout comme c'est la nature de la lune d'être reflétée. Toute étendue d'eau, du grand océan à la modeste mare boueuse, est naturellement dotée de cette capacité de réflexion. Et pourtant, l'eau n'a pas de désir conscient de refléter la lune, c'est juste une qualité qui lui est inhérente.

De la même façon, la lune n'a pas le désir de se réfléchir dans d'innombrables étendues d'eau, c'est simplement, là aussi, une caractéristique intrinsèque de sa nature. Il en va ainsi des hommes aussi : certains sont destinés à être reflétés, tandis que d'autres sont destinés à refléter.

Le *sensei* approuva du chef :

— Tu m'étonneras toujours, et c'est pour cela que tu es mon élève favori. Un maître est toujours content d'être agréablement surpris par un disciple. Oui, c'est la bonne réponse et si tu étais élève de l'école *Yagyu*, tu te verrais décerner un joli diplôme attestant de tes compétences et de l'achèvement de ta formation. Mais comme tu es mon élève, tu ne recevras pas de beau papier, ta vie sera le legs de l'apprentissage que tu as suivi auprès de moi. Il est temps de me quitter et de rentrer chez tes parents.

— Mais, *Sensei* ! protesta Kaze. J'ai encore tellement à apprendre de vous ! Voyons, ma formation ne peut pas être finie, non ?

— *Baka* ! Abruti ! Je ne sais pas pourquoi je me suis encombré de toi pendant toutes ces années ! *Urusai* !

Kaze tiqua mais il était bien décidé à défendre sa position. Il n'avait pas envie de quitter le *sensei*.

Ce dernier reprit alors d'un ton plus doux :

— Je n'ai vraiment plus rien à t'enseigner, le moment est venu d'apprendre par toi-même. Ta vie avec moi n'a été qu'un rêve momentané, comme toute existence n'est qu'un éphémère passage. Il est

temps que tu quittes cette vie semblable à un rêve pour reprendre le fil de ton existence personnelle et de ton karma. Il te faut descendre de notre retraite montagnarde pour retourner dans le monde des hommes et des femmes. Tu es jeune encore et le temps est venu pour toi de découvrir quel genre d'homme tu vas devenir.

Kaze, le cœur brisé, réfléchissait à des milliers de stratagèmes qui auraient pu lui permettre de rester. Mais le *sensei* tenait bon et Kaze comprit qu'il devait suivre ses ordres. Il devait aller retrouver sa famille et le sort qu'on lui avait préparé.

Le lendemain, Kaze s'apprêtait à partir ; le *sensei*, debout, les yeux mouillés, s'efforçait de maîtriser ses émotions, son visage buriné auréolé de sa crinière blanche. Le dos aussi droit qu'une lance de belle qualité, il refusait de laisser s'affaisser ses larges épaules, malgré la charge de sentiments qu'elles portaient. L'intensité de ces émotions réprimées submergea Kaze, lui faisant sentir – malgré l'absence de manifestation extérieure – la force du lien qu'il avait avec ce vieillard qui l'avait éduqué pendant tant d'années. Lui faisant aussi mesurer sa dette envers lui. Kaze adressa un dernier salut cérémoniel à son maître bien-aimé.

— File ! lâcha le vieillard d'une voix étranglée. Et porte toujours ton regard devant toi ! Ne regarde ni de côté ni derrière. Va simplement de l'avant, comme je te l'ai appris.

Kaze tourna les talons et fit exactement cela.

*

Le martèlement de la forge cessa. Kaze sauta de sa branche avec une gracieuse agilité et gagna l'atelier de l'armurier. La forge était une construction de bois ouverte de trois côtés. Kannemori était en train de parler à l'un de ses assistants. Bien qu'il eût vieilli depuis la dernière fois, c'était toujours une espèce de petit taureau fait homme, avec un cou et des épaules aux muscles saillants, le crâne chauve et le sourire facile, sauf quand il travaillait sur un sabre et qu'il devenait l'image même de la concentration et du sérieux.

Kannemori leva les yeux en voyant approcher un rônin de taille moyenne, mais aux bras et aux épaules très musclés et à la démarche de manieur de sabre. À chaque pas, en effet, le samourai conservait son centre d'équilibre de façon à pouvoir prendre immédiatement une posture défensive ou offensive, en cas d'attaque soudaine. Il ne se rasait pas le crâne et ses cheveux longs étaient noués en chignon derrière la tête. C'était un bel homme, au début de la trentaine, estima Kannemori. Quelque chose dans la mâchoire carrée et dans le regard vif des yeux brun foncé lui rappelait un souvenir ancien.

Et le forgeron se le rappela : le jeune élève du *sensei* ! Celui qui était venu à Kamakura vingt ans auparavant. Le jeune homme prometteur dont le *sensei* disait, quand son élève ne pouvait pas l'entendre, qu'il était son disciple le plus riche de promesses. Kannemori ordonna à l'un de ses aides d'enlever la lame sur laquelle il venait de travailler, il la finirait le lendemain. Kannemori s'inclina brièvement devant l'autel et sortit à la rencontre de l'homme, épongeant la transpiration de son visage avec une étoffe blanche.

— C'est bien toi ? L'élève du *sensei* ? fit-il avec un grand sourire.

Le rônin parut surpris :

— Oui, c'est moi, Kannemori *Sensei*. Sauf qu'on m'appelle maintenant Matsuyama Kaze, et plus par mon ancien nom.

Kannemori réfléchit et comprit instantanément la raison de ce changement :

— Les Tokugawa sont à ta recherche ?

— Oui. Et surtout le seigneur Okubo.

— Le seigneur Okubo, répéta Kannemori, pensif. Ce n'est pas un ennemi facile !

— C'est pourtant celui que j'ai.

— Et en quoi puis-je t'aider, Vent de la montagne couverte de pins ? Tu as besoin de l'hospitalité ou d'autre chose ?

— J'ai besoin d'un sabre.

Kannemori jeta un œil sur celui qui était dans le fourreau que portait Kaze. C'était une belle arme, à défaut d'être superbe, avec une *tsuba* ornée d'un motif de fleurs de cerisier qui tombent. L'œil expert de l'armurier se rendait compte que le fourreau n'avait pas été fait pour ce sabre-là, c'était de toute évidence une mesure temporaire.

— Qu'est-il arrivé à ton sabre ?

— Il s'est brisé au cours d'un duel avec le propriétaire de celui que je porte actuellement.

— Brisé ?

— Oui, Kannemori *Sensei*. J'ignore pourquoi. C'était pourtant une belle lame Kiyohara qui m'avait servi fidèlement depuis le jour où elle m'avait été donnée par mon ancien seigneur.

Kannemori se frotta le menton.

— Brisé...

Il laissa sa voix mourir tout en réfléchissant au sens d'un tel événement. Il arrivait que des sabres cassent mais c'était toujours des armes de qualité inférieure, des *katana* forgés par des armuriers indignes de ce nom et destinés à équiper le commun des fantassins. Une belle lame telle que celle d'un Kiyohara ne pouvait pas se briser à moins d'une bonne raison.

— Avec qui te battais-tu quand ton sabre s'est brisé ?

— Un chef de bandits qui voulait assassiner un marchand que j'ai rencontré sur le Tokaido. Et que j'ai réussi à tuer malgré mon sabre cassé.

— Et maintenant, tu portes son sabre ?

— Oui, l'arme d'un mort. J'aimerais le remplacer par une de vos lames, si vous voulez bien m'en vendre une.

— J’aurai toujours une arme pour le disciple du *sensei*, toujours.

Gardant le dos *droit*, Kaze salua solennellement le maître artisan en s’inclinant très bas :

— Merci, Kannemori *Sensei*.

Kannemori lui rendit son salut mais sans s’incliner tout à fait aussi bas.

— Viens, allons chez moi, je veux prendre un bain. Ensuite nous boirons du saké ensemble.

CHAPITRE XIV

*Un bourdonnement malfaisant
et l'habitude de me tourmenter.
Meurs, mouche nuisible !*

Sur le chemin de la maison de l'armurier, située à distance respectable du lieu sacré de la forge, Kannemori écouta Kaze lui conter l'histoire de sa quête pour retrouver la fille de son ancien seigneur et de sa dame. Kannemori ne s'étonna pas que Kaze eût déjà passé près de trois ans à chercher : à ses yeux, il allait de soi qu'un élève de *sensei* déploie tous les efforts possibles et imaginables pour accomplir une promesse.

Quand ils approchèrent de la maison, Kannemori fut accueilli par son épouse, qui prit immédiatement l'invité sous son aile. Elle mena Kaze dans un salon pour lui servir une collation et du thé pendant que l'armurier prenait un bain, car ses aides avaient déjà allumé le feu et préparé l'*ofuro* dans la maison de bains. C'était curieux, mais Kannemori préférait toujours un bain chaud à un bain froid, même après une journée de canicule passée à trimer avec application devant un grand brasier. L'eau chaude semblait le rafraîchir bien davantage que n'aurait pu le faire une onde fraîche.

Ses aides lui frottèrent le dos, comme chaque jour ouvré. Kannemori n'avait pas eu la grâce d'engendrer des fils mais il avait trouvé dans ses trois filles – les trois qui aient survécu au-delà de l'enfance – toutes les joies que peut attendre un père. Il y avait belle lurette qu'elles étaient mariées, toutes avec des armuriers de Kamakura, et qu'elles vivaient dans d'autres maisonnées, mais les visites de ses petits-enfants comptaient maintenant pour lui parmi les meilleurs moments de son existence, que seule surpassait la création d'une lame exceptionnelle. Il savait bien sûr quel *katana* il allait donner au disciple du *sensei*.

Les assistants de Kannemori le rincèrent avant qu'il entrât dans la baignoire. Quand le maître aurait fini son bain, ce serait le tour de ses aides, puis des femmes de la maison, son épouse en premier. L'eau brûlante délassait les muscles douloureux de Kannemori. Il devrait bientôt se choisir un successeur parmi ses aides, songea-t-il, l'adopter comme fils et le préparer dans son art. Le fils adoptif prendrait le nom de Kannemori pour continuer une lignée ininterrompue depuis cinq générations. Kannemori soupira : il se faisait vieux. Ainsi va la roue de la vie, où les jeunes remplacent les vieux. Il s'étira dans l'eau chaude qui effaçait ses douleurs. Sa succession n'était peut-être pas encore pour tout de suite. Cela dit, la demande d'armes s'était considérablement ralentie depuis Sekigahara et l'avènement de la paix ; c'était peut-être le bon moment pour se retirer.

Kannemori sortit de son bain et s'essuya avec une petite serviette humide. La serviette n'était pas destinée à absorber l'eau chaude, qui s'évaporait après qu'on eut enlevé l'excès d'humidité. Un de ses assistants l'aida à enfiler un kimono un peu plus cérémonieux que d'habitude, en raison de la présence de son invité.

S'étant fait apporter la clé, Kannemori se rendit à la remise en plâtre où l'on gardait les objets précieux, derrière la maison. Il ouvrit la porte, entra seul et alla droit au coffre en bois *d'hinoki*, au fond de la pièce encombrée. Il souleva le couvercle, prit un objet enveloppé dans un tissu pourpre et

partit rejoindre son hôte, laissant à son aide le soin de verrouiller la porte.

Il trouva le disciple du *sensei* dans le salon de réception, en train de déguster du riz *gomoku*. Son épouse lui adressa un petit sourire et se pencha aussitôt pour prendre la bouilloire de fer remplie de saké qui attendait, mise à chauffer dans un récipient d'eau chaude. Kannemori posa par terre l'objet qu'il portait et s'assit en face du samouraï. Il remarqua avec plaisir que son invité avait le bon goût d'ignorer le paquet, bien qu'il se doutât de son contenu et qu'il dût être curieux de le découvrir.

Le samouraï, en tant qu'invité, fut servi le premier : quelques gouttes de saké versées dans une petite soucoupe de porcelaine. Il insista alors pour prendre la bouilloire des mains de l'épouse de Kannemori et servir lui-même l'armurier. Les deux hommes trinquèrent :

— À la mémoire du *sensei* et à des temps meilleurs ! déclara Kannemori.

Voyant que ces messieurs avaient l'intention de parler sérieusement, l'épouse les laissa pour aller préparer à dîner.

Kannemori tendit le bras et versa une nouvelle rasade de saké au samouraï, qui prit à son tour la bouilloire et servit l'armurier.

— *Oishi !* Excellent ! conclut Kannemori en claquant la langue après avoir vidé sa soucoupe.

— Oui, en effet, confirma Kaze.

— Tu t'assieds toujours dans les arbres ? demanda de but en blanc Kannemori.

— J'étais un tout jeune homme à l'époque, répondit Kaze, un brin gêné, car il était inconvenant pour un adulte de se permettre des jeux d'enfants.

— Cependant... ajouta Kannemori pour l'amener à poursuivre.

— Cependant, je le fais toujours, Kannemori *Sensei*.

L'armurier éclata de rire et déclara :

— Si je t'ai posé la question, ce n'est pas pour t'embarrasser mais à cause d'une idée qui nous était venue, – au *sensei* et à moi, quand tu étais gamin.

— À quel propos, Kannemori *Sensei* ?

— Es-tu jamais allé au temple Kenchoji ?

— Non, Kannemori *Sensei*.

— Kenchoji possède le premier jardin zen du Japon et près du lac se trouvait *Yogo no Matsu*, le « pin-ombre », un arbre particulièrement beau. Un jour que les prêtres du temple étaient réunis dans une pièce donnant sur le jardin, ils virent une branche de ce bel arbre qui penchait vers le sol. Le seigneur abbé Doryu se mit alors à converser avec un personnage assis sur la branche mais que lui seul pouvait voir. L'abbé décrivit un homme en robes de cour de grand prix, à qui il demanda d'où il venait. L'intéressé répondit : « De Tsurugaoka, la colline des grues. »

— Là où se trouve le sanctuaire d'Hachiman ? demanda Kaze.

— Exactement. Cet arbre s'appelle aujourd'hui *Reisho*, le « pin froid », et les moines jurent que l'étranger perché sur la branche n'était autre que le dieu Hachiman, le dieu de la guerre en personne. Quand tu étais gamin, nous avons parlé, le *sensei* et moi, du goût que tu avais à t'asseoir sur les branches, et nous nous sommes demandé si cela avait un rapport avec tes dons précoces au sabre. Je pensais pour ma part que c'était peut-être un signe qu'Hachiman t'avait élu.

— Et le *sensei* ?

— Il m'a dit que j'avais passé trop de temps dans le vacarme de la forge et que ça m'avait dérangé l'esprit ! s'esclaffa Kannemori. N'empêche, reprit-il d'un ton songeur, il arrive qu'un idiot dérangé voit des choses qu'un sage ne peut pas percevoir.

Les deux hommes se versèrent mutuellement à boire.

— Je suppose que Tokugawa ne va pas tarder à se proclamer shogun, déclara Kaze, désireux d'abandonner un sujet qui le mettait mal à l'aise.

Il avait supprimé le suffixe honorifique « *san* » ou « *sama* » qu'on accolait normalement au nom de Tokugawa.

Kannemori parut étonné.

— Mais tu n'es pas au courant ? Il y a des mois que Tokugawa-sama s'est proclamé shogun.

Kaze en resta sidéré.

— J'étais dans la montagne et je n'ai pas appris la nouvelle. Je savais que Tokugawa y pensait quand il a prétendu descendre de Minamoto, mais je suis malgré tout surpris qu'il ait osé le faire.

— Il a reçu les décrets impériaux au début de cette année, précisa Kannemori.

C'était un cérémonial presque décevant que de recevoir une nomination impériale, y compris celle qui vous élevait à un rang aussi élevé que celui de shogun, dictateur militaire suprême du Japon. Les décrets officiels portant la nomination d'Ieyasu avaient dû être envoyés de Kyoto, sans doute écrits de la main même de l'empereur, chaque décret étant placé dans un coffret individuel. Ieyasu avait reçu la délégation impériale assis sur une estrade dans son salon de réception. Le coffret avait été remis à un aide, qui l'avait emporté hors de la pièce, il avait été ouvert et le décret, qui ne faisait souvent guère qu'une ou deux lignes, avait été lu. Il avait ensuite été remplacé par un sac d'or et le coffret rendu à la délégation. C'est à ce moment-là qu'Ieyasu avait été informé de l'honneur qui lui avait été accordé. Outre son titre de shogun, Ieyasu avait sans doute reçu des décrets lui attribuant de nombreux autres honneurs de la cour, tels que Ministre de la Droite, l'élevant au rang de commandant militaire de la place de Kyoto. Plus on donnait de titres, et plus l'or coulait à flots dans les coffres impériaux.

— Après être devenu shogun, Tokugawa-sama est allé fêter sa nomination à Kyoto et il vient de rentrer à Edo pour surveiller l'avancement de la construction de son nouveau château et superviser la reconstruction de la ville, après le grand incendie de l'an dernier. Edo est redevenu très animé.

— Et plein de charlatans, de tricheurs et d'ennemis ! ajouta Kaze. Des hommes du genre des Tokugawa. Il y a eu jadis un shogun qui n'a gouverné que treize jours. Le règne de Tokugawa ne sera pas aussi bref, mais il pourrait bien ne pas jouir d'une longue dynastie. J'ai vraiment besoin d'un nouveau sabre !

— Je vais te donner ma meilleure lame. J'aimerais néanmoins que tu reconsidères tes sentiments envers les Tokugawa. Un sabre n'est pas qu'un simple outil de mort, il doit être aussi un instrument de justice. Tu connais l'histoire de la lame d'Okazaki Masamune et de celle de son élève, Muramasa ?

— Non, Kannemori *Sensei*, je ne la connais pas.

— Comme tu le sais, Okazaki Masamune-san était un maître armurier qui vivait à Kamakura il y a plusieurs siècles. De fait, sa forge se trouvait dans la vallée voisine. Masamune-san est à mes yeux un des meilleurs armuriers de tous les temps. Encore aujourd'hui, on apprécie ses lames plus que toute autre, car elles sont le reflet de son art consommé. Ce que l'on ne sait guère, en revanche, c'est que son élève, Muramasa, était peut-être encore meilleur que lui, si l'on examine ses lames d'un point de vue purement technique.

« Un jour, un seigneur, qui avait une lame signée Masamune-san et une autre fabriquée par son disciple Muramasa, a décidé de les mettre à l'épreuve. Normalement, on éprouve une lame en s'en servant pour exécuter un condamné ou pour débiter le corps d'un prisonnier déjà mort. Ce seigneur-là, en revanche, décida d'essayer un nouveau moyen.

« Il emporta les deux lames au bord d'une rivière impétueuse et jeta le sabre de Muramasa, l'élève, dans le flot rapide. Comme c'était le mois sans dieux, il y avait beaucoup de feuilles mortes dans l'eau et quand les feuilles frôlèrent le fil de la lame de Muramasa, le tranchant en était si vif qu'elles furent toutes coupées en deux au simple contact du sabre. Curieux de voir si la lame de Masamune-san était aussi tranchante, le seigneur sortit de l'eau le sabre du disciple et le remplaça par celui du maître.

— Et était-il aussi acéré ? demanda Kaze.

— Le seigneur ne le sut jamais, répondit Kannemori. Il plongea le sabre de Masamune-san dans l'eau, et quelle ne fut pas sa stupéfaction en constatant que les feuilles évitaient l'arme et se tenaient à distance du fil de la lame ! Vois-tu, le sabre du disciple était une arme merveilleuse, au tranchant aussi vif qu'il est possible, mais ce n'était jamais qu'une arme. Alors que le sabre de Masamune-san était bien davantage, il était une expression de l'esprit de Masamune-san, de l'intention de faire ce qui est juste et bon, et pas seulement de tuer. Les feuilles mêmes voulaient éviter le tranchant de ce sabre !

Kannemori tendit le bras et poussa le paquet pourpre de façon à le placer entre Kaze et lui. Lentement, il le déballa pour dévoiler les deux sabres d'un samouraï : un *katana* et un *wakizashi*, le long et le court, dans des fourreaux de laque noire sans ornement. La *tsuba* était rehaussée d'un motif d'eau tourbillonnante qui formait une vague dont l'écume était frangée d'argent. Une *tsuba* qui convenait bien à un rônin, puisque le mot « rônin » signifie « homme-vague ».

— Voilà les armes que j'ai choisies à ton intention, déclara Kannemori. Ce sont les plus beaux sabres que j'aie fabriqués. Je n'ai jamais pu en refaire d'aussi excellents, malgré de nombreuses tentatives. Il y a longtemps que je les garde en attendant que se présente l'homme qui convient. Et tu es celui-là. Si tu les plonges dans une rivière, cependant, tu constateras, hélas, que les feuilles ne les évitent pas, mais qu'elles sont coupées en deux en touchant le fil des lames. Avec ce sabre, j'ai reproduit la prouesse technique de Muramasa, mais il me manque l'esprit de Masamune-san. J'ai l'espoir que tu seras capable d'insuffler un peu du tien à ces armes. C'est un esprit fort, je le sais, sinon le *sensei* n'aurait pas eu autant d'affection pour toi, conclut Kannemori, qui s'inclina et poussa le paquet vers Kaze.

Kaze s'inclina à son tour, puis il prit le *wakizashi* qu'il posa devant Kannemori.

— Je regrette, Kannemori *Sensei*, mais je ne puis emporter que le *katana*. Quand j'ai consenti à la tâche de retrouver la fille de ma dame, elle m'a pris mon *wakizashi*, le gardien de l'honneur d'un samouraï, et m'a dit que mon honneur lui appartenait jusqu'à ce que j'aie accompli ma mission.

Kannemori accepta le sabre court.

— Je comprends. Je vais le garder et tu pourras venir le rechercher quand tu auras racheté ton honneur. En attendant, il me rappellera celui qui possède mon chef-d'œuvre.

— Je vous remercie, Kannemori *Sensei*.

— As-tu envie de voir ce que donne le *katana* ? demanda Kannemori.

— Je suis sûr qu'il est excellent.

— Balivernes ! Je t'en prie, ne sois pas timide. Essaie-le pour voir comment il tient en main, pour sentir comment il s'équilibre.

Kaze et l'armurier sortirent. Devant la maison, Kaze dégaina la lame, remarquant avec satisfaction que le fourreau comprenait un étui contenant un couteau, le *ko-gatana*.

Kaze essaya plusieurs façons de tenir la poignée et différentes positions, et trouva le sabre merveilleusement léger et vivant. La lame parfaitement polie accrochait le soleil de la fin d'après-midi, projetant des éclats de feu sur les murs de bois gris de la maison. Soudain, Kaze aperçut une grosse mouche qui volait en bourdonnant et, d'un rapide mouvement de poignet, il la coupa.

Kannemori poussa un cri de surprise et se pencha pour ramasser l'insecte : il avait été tranché en deux, tout net.

— Eh bien, ce petit tour a baptisé ton sabre. Il n'avait pas de nom jusqu'à présent, mais je crois qu'il va s'appeler Coupe-mouche ! Le prince Yamatotakeru avait un sabre dénommé *Kusanagi no Tsurugi*, le Sabre-coupeur-d'herbe, parce qu'un jour où des rebelles avaient mis le feu à un champ, il s'en était servi pour faucher l'herbe et s'enfuir. C'est tout à fait approprié que tu aies un nom de ce genre pour ton sabre, après ta petite démonstration.

« Dis-moi, poursuivit Kannemori avec un grand sourire : est-ce le résultat de l'adresse ou de la pratique ?

— De la pratique, uniquement, reconnut Kaze.

— N'empêche, quelle incroyable façon d'éprouver cette lame ! déclara Kannemori en considérant les deux morceaux de mouche.

CHAPITRE XV

*Heureux guerrier !
Si favorisé par les dieux de la guerre
que les mers se retirent.*

Kaze marchait en s'éclairant avec une lanterne de papier que lui avait donnée Kannemori. Accrochée au bout d'un bâton, elle illuminait le sentier de sa pâle lumière jaune qui filtrait à travers les parois du lampion carré. Kaze passa devant Gokurakuji, le temple du Paradis, et sut qu'il arrivait à la pointe d'Inamuragasaki, ainsi nommée car certains lui avaient trouvée une ressemblance avec les tas de paille de riz que l'on voit partout au Japon au moment de la récolte.

Après s'être régalé d'un délicieux dîner chez l'armurier, il était reparti avec sa nouvelle arme. Juste avant son départ, il avait discrètement remis à l'épouse de Kannemori les pièces d'or d'Hishigawa, ne voulant pas offenser le maître armurier en le mêlant à une opération commerciale.

Kaze avait pris la direction de la mer au lieu de rentrer chez Hishigawa.

À la pointe d'Inamuragasaki, il gagna le bord de la falaise et s'arrêta. Il resta un moment à contempler l'eau noire et houleuse en bas, au pied de l'escarpement, s'imprégnant de l'ambiance du lieu, appréciant son histoire et son importance.

Regardant en direction de la baie de Sagami, il dégaina le sabre à fleurs de cerisier qui était resté dans sa large ceinture au côté de sa nouvelle arme, Coupe-mouche. Il tint alors le sabre d'Ishibashi dans ses deux mains pendant quelques minutes et, submergé par la force du lieu et de son passé, il récita une partie de la geste de Nitta Yoshisada.

Nitta escaladait la falaise, le pâle clair de lune jetant de noires ombres sur les rochers et les fissures qui servaient d'appuis précaires pour ses mains et ses pieds. Parvenu au sommet, il regarda en bas et découvrit le camp ennemi. Au nord, le kiridoshi, le col qui menait à Kamakura, était raide et sinistre. Une sombre forteresse montait la garde devant cette porte d'entrée de la ville et il pouvait voir, à la lueur des feux de camp voisins, que les guerriers se comptaient par dizaines de milliers et qu'ils attendaient que son armée commît la folie de les attaquer.

À ses pieds, l'onde salée léchait la base des falaises. Un obstacle avait été érigé sur l'étroite bande de sable qui servait de tampon entre la terre et la mer, et d'innombrables vaisseaux de guerre remplis d'archers attendaient eux aussi dans les eaux profondes, non loin de la falaise. Lancer un assaut sur la plage pour tenter de briser les défenses de Kamakura et de s'emparer de la ville eût été une entreprise aussi suicidaire que d'attaquer par le nord, en passant par le col.

Nitta se leva et comprit que son avenir était entre ses mains. Le nord était impénétrable. Au sud, il y avait la mer avec l'obstacle et les bateaux de guerre. Et pendant ce temps-là, sur le rivage, l'armée de Nitta attendait – silencieuse et rusée. Attendait l'ordre de Nitta, attendait qu'il donnât le signal d'attaquer. Attendait, encore et toujours, sa chance de remporter la victoire.

Nitta dégaina son sabre d'or et le tint dans ses mains. Fixant son regard au-delà des vaisseaux

postés là, il ferma les yeux et pria le dieu de la mer avec une totale sincérité. Puis, avec la force d'un héros, il jeta son sabre d'or dans la mer en suppliant qu'on entendît ses prières.

Le sabre vola au-delà des bateaux de guerre et fut avalé goulûment par les vagues noires de la baie, comme si le dieu de la mer acceptait cette sincère offrande du suppliant. Et, ô merveille ! les eaux se retirèrent, entraînant les vaisseaux de plus en plus loin de la pointe, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de portée de flèche. L'armée de Nitta vit s'ouvrir devant elle sur le sable une spacieuse route d'une largeur de sept ri, qui conduisait droit au cœur de Kamakura. Tout en criant ses remerciements au dieu de la mer, Nitta dévala la falaise, enfourcha son cheval et mena ses troupes sur la route de sable et jusque dans la cité, remportant la victoire !

Quand le vent marin eut emporté les derniers échos du mot « victoire », Kaze leva haut les bras et lança le sabre à fleurs de cerisier loin dans les airs. À la pâle lumière de la lune, il le vit tournoyer paresseusement sur le fond de ciel étoilé et tomber vers la mer. L'arme frappa l'eau, le choc dessina un cercle d'argent éphémère, puis le sabre d'Ishibashi disparut.

— Merci de m'avoir laissé me servir de ton sabre, Ishibashi-san ! dit Kaze à l'esprit du défunt. Et merci d'avoir permis au sabre de me défendre contre les assassins qui m'attaquaient.

Kaze pria pour que l'esprit d'Ishibashi trouvât la paix et le repos, afin qu'il fut prêt à se réincarner et à commencer son existence suivante. Il pria aussi le dieu de la mer, comme avait fait Nitta, scrutant les flots à l'affût d'un signe que sa prière serait entendue, telle celle de Nitta. Il avait prié pour la grâce de pouvoir retrouver la jeune fille qu'il cherchait. Il eut beau rester quelques minutes dressé au bord de la falaise, ni la mer, ni la terre, ni les étoiles ne semblèrent présenter de changement indiquant que les dieux avaient entendu son souhait et allaient l'exaucer. Le seul bruit qui troublait le silence était celui des vagues éternelles déferlant contre les rochers.

Avec un soupir, il se remit en route. Et mû par une soudaine envie, il se dirigea vers le pont de la Yukiagawa. Kaze était un adepte du zen, la religion du guerrier, il n'était donc pas un bouddhiste Nichiren, mais s'il est possible que le sacrifice d'un sabre entraîne une intervention divine, songea-t-il, il y a un lieu plus propice que d'autres à la manifestation de la faveur des dieux : la Yukiagawa, la rivière de la rencontre.

Nichiren avait failli être exécuté à cet endroit-là, plus de trois cents ans auparavant. Le prêtre, qui était âgé à ce moment-là, avait converti de nombreux disciples à son style de bouddhisme, non sans s'attirer la colère des autorités, qui l'avaient condamné à mort.

Nichiren s'agenouilla, le cou tendu pour qu'on lui coupât la tête, et le bourreau leva son sabre très haut, s'appêtant à l'abattre d'un coup aussi soudain et fatal que le vol du faucon qui fond sur une souris. Le sabre avait atteint son point culminant quand la force divine se manifesta : un éclair tomba du ciel et frappa la lame qui se brisa en trois, jetant le bourreau au sol, terrassé et sans connaissance.

Les autorités locales prirent peur, stupéfiées par cette démonstration de faveur divine à l'égard de Nichiren. Le sabre cassé était le signe évident qu'il eût été injuste de s'en servir pour exécuter le saint. On dépêcha un messenger auprès du régent pour lui conter l'événement et demander ses instructions. Mais à Yukiagawa, l'émissaire des autorités se trouva face à un autre qui arrivait de la direction opposée, envoyé par le régent qui avait vu une apparition divine dans un rêve, la nuit

précédente, l'avertissant qu'il ne fallait pas exécuter le saint Nichiren. La rencontre des deux messagers eut lieu à la rivière et, quand ils eurent échangé leurs messages, chacun d'eux fut fortement impressionné par ce qui s'était passé.

Décidément, il ne pouvait y avoir de meilleur endroit que cette rivière pour rencontrer une personne susceptible de lui donner un renseignement sur la fillette, songea Kaze. Voire pour rencontrer la petite même...

Mais quand Kaze parvint au bord de la rivière et contempla les eaux noires qui roulaient vers la mer, il se dit que c'était peut-être son karma qu'une intervention du ciel ne vînt pas lui faciliter la tâche.

Il longea la rivière jusqu'au pont où les deux messagers s'étaient rencontrés. La lanterne n'éclairait le chemin qu'à quelques pas devant lui. Sa vie était pareille à la lueur de ce lampion : il n'arrivait pas à voir plus loin qu'à un ou deux pas de distance et, pourtant, sa foi dans l'avenir continuait de le faire avancer, car il était persuadé de parvenir à ses fins s'il lui était donné de rester en vie. Il entendait le clapotis de la rivière, un bruit cassant et froid dans l'air de la nuit. Le ciel nocturne au-dessus de sa tête étirait son dais noir percé de minuscules scintillements, et la lune ronde était suspendue derrière son épaule.

Lorsque Kaze approcha du pont, les bruits d'eau s'estompèrent et l'obscurité parut s'épaissir autour de lui ; on aurait dit qu'un noir brouillard venait l'envelopper et assombrir les cieux. Les étoiles perdirent leur éclat et la lune se voila, comme si elle était derrière un nuage. Il ralentit le pas et finit par s'arrêter. Et il entendit un son venant du pont, un son qu'il avait à la fois attendu et redouté : des pleurs de femme.

La même chose lui était déjà arrivée, un jour qu'il marchait dans la brume sur un sentier de montagne. Il prit une profonde inspiration, mais l'air était vicié et sans vie. Il continua d'avancer lentement.

Là, au milieu du pont, il découvrit la femme, vêtue d'un kimono blanc, couleur de la mort et du deuil. Sa longue chevelure noire pendait librement sur le kimono, rappelant un trait de calligraphie tracé au pinceau sur un papier d'une blancheur de neige. Kaze fixait la silhouette mais ne parvenait pas à obtenir une image nette des contours de l'apparition. Alors, regardant avec son âme, Kaze récita un morceau du *Soutra du cœur* : « Je n'ai aucun doute et donc aucune peur. Pas de doute et donc pas de peur. Pas de doute, pas de peur. »

Continuant à se répéter la phrase à la manière d'un mantra, il s'approcha et s'arrêta à une courte distance de la silhouette.

Il se mit à genoux et se prosterna, puis il releva les yeux. Elle avait la tête baissée sous l'effet de la tristesse, elle se couvrait le visage de ses mains mais on pouvait voir des larmes tomber entre ses doigts, telle une pluie incessante. Les pleurs ruisselaient sur le kimono et laissaient sur l'étoffe des taches mouillées qui s'élargissaient.

— Je suis là, ma dame, souffla-t-il d'une voix presque inaudible.

Il savait que la silhouette fantomatique qui se tenait devant lui l'entendrait, même s'il parlait très

bas. Au son de sa voix, celle-ci se redressa en effet et enleva ses mains de sa figure. Kaze avait eu beau s'armer de courage à la perspective de ce qu'il allait voir, un frisson glacé s'empara pourtant de son corps, le secouant avec une force implacable qui l'ébranla jusqu'au tréfonds de l'âme.

La silhouette était sans visage ! Elle n'avait ni yeux ni bouche ni nez, mais elle pouvait malgré tout pleurer désespérément.

Kaze se prosterna une nouvelle fois et dit :

— Je suppose que vous voulez savoir comment progresse ma quête de votre fille ?

Les sanglots se calmèrent.

Kaze fouilla dans sa manche et en tira le morceau de tissu portant les trois fleurs de prunier – les armoiries de la dame.

— Voilà ce qui m'a amené à Kamakura, madame. Cela m'a d'abord entraîné sur le Tokaido et maintenant, ici. Je dois découvrir un secret : ceux qui auraient des renseignements au sujet de votre fille ne veulent pas me les donner, à moins que je ne leur rende un service en échange, en découvrant ce qui est arrivé à l'un des membres de leur famille. Quand je le saurai, ils m'en diront plus long sur l'endroit où se trouve votre fille. Je sais par votre visite qu'elle est toujours en vie : je suppose que vous ne viendriez pas me voir si elle était avec vous dans un autre monde, entre la vie et la renaissance.

La silhouette esquissa un geste ample de son bras fantomatique qu'elle déplaçait lentement, d'une manière évoquant un morceau de bois qui flotte sur l'océan. Kaze y vit la confirmation que l'enfant était toujours vivante.

— Je n'ai pas oublié ma promesse et je ferai de mon mieux pour la tenir, déclara-t-il en se prosternant une fois encore.

Il était en train de s'incliner quand, soudain, il redevint conscient du bruit de la rivière dont l'onde rapide s'écoulait sous le pont de planches et de bambous. Il sut avant même de relever les yeux que le fantôme de sa dame était reparti.

Kaze se releva mais sentit ses jambes se dérober sous lui. Il avança en titubant légèrement et agrippa la rambarde du pont jusqu'à ce que la force revînt dans ses membres. Regardant autour de lui, il avisa la lanterne posée par terre. La bougie continuait de brûler d'une flamme vacillante ; il tendit la main pour saisir le bâton et remarqua que sa main tremblait un peu. Il inspira profondément et ferma les yeux un instant pour se concentrer. Quand il les rouvrit, sa main tendue ne tremblait plus. Il prit la lanterne et regagna la demeure d'Hishigawa.

Le lendemain matin, Kaze entreprit de visiter la propriété. Le petit-fils de Grand-mère aînée était un samouraï et c'était une affaire sérieuse quand un marchand tuait un guerrier. Un samouraï, lui, pouvait tuer un paysan pour un oui ou pour un non, mais si un marchand exécutait un samouraï ou chargeait un tiers de le faire, il encourait une sévère sanction si le méfait était découvert.

Kaze cherchait donc de la terre fraîchement retournée et d'autres signes d'une tombe récente dans l'enceinte du domaine. Avec ses yeux de chasseur expérimenté, il était sûr de pouvoir repérer les

traces du crime, si Hishigawa avait fait tuer le petit-fils et l'avait fait enterrer dans la propriété.

Ses recherches l'amènèrent à découvrir un endroit intéressant, bien qu'il n'y eût apparemment pas de tombe, et là, il découvrit un curieux spectacle. Il faisait le tour du lac qui entourait le palais de Jade quand il vit des jeunes filles assises sur la véranda du palais, du côté opposé à la maison. Comme le palais était aussi grand que la maison, il était naturel que Yuchan eût auprès d'elle des suivantes et des servantes. Cependant, avec leurs luxueux kimonos, ces jeunes filles étaient bien plus richement vêtues que ne l'eût été une servante.

Elles cessèrent de parler pendant que Kaze passait sur la rive. Jetant un œil vers elles, il remarqua qu'elles ne baissaient pas les yeux avec modestie comme il sied aux demoiselles en présence d'un étranger. De fait, elles dévisageaient Kaze d'un œil hardi, voire intéressé. Kaze s'arrêta et les fixa à son tour impoliment mais, loin d'éviter son regard, elles le soutinrent.

Kaze sourit, puis leur tira la langue et elles éclatèrent de rire. Il tourna les talons et continua d'explorer le domaine, tout en s'interrogeant aussi sur le sens de cette rencontre avec les demoiselles du palais de Jade, ces jolies jeunes filles hardies et richement vêtues.

Quant à l'endroit qui l'intriguait, il souhaitait l'examiner dans l'obscurité, aussi décida-t-il d'essayer de parler avec les différents gardes postés autour de la maison pour voir s'il pouvait rassembler davantage de renseignements. Mais ces hommes le considérèrent avec suspicion et aucun ne voulut lier conversation avec lui, au-delà des quelques mots que requiert la politesse. Au lieu d'être frustré par leur réponse taciturne, Kaze fut impressionné par le niveau de discipline qu'Enomoto avait réussi à leur inculquer.

Enomoto semblait être un authentique maître du sabre, tout comme ses hommes paraissaient valeureux. Encore un détail qui n'était pas à sa place, comme les jeunes filles du palais de Jade – aussi dérangeant qu'une fleur mal placée dans un bouquet *ikebana*. Kaze décida d'aller voir Enomoto.

Il le trouva en train de nettoyer son sabre.

Enomoto tenait d'une main son *katana* et de l'autre une baguette de bambou dont l'extrémité était munie d'une petite boule d'étoffe qu'il avait trempée dans de la poudre. Patiemment, Enomoto tapotait la boule sur toute la longueur de la lame du *katana* pour absorber l'ancienne huile. Kaze comprit les paroles de Kannemori à propos des lames d'Okazaki Masamune. Pour Kaze, les sabres étaient des objets de beauté et de spiritualité, et une lame reflétait celui qui l'avait fabriquée et celui qui la possédait. Celle qu'Enomoto avait en main était une machine à tuer d'une froide efficacité.

Enomoto leva les yeux à l'approche de Kaze et le salua d'un signe de tête avant de ramener son attention sur le *katana*. Kaze s'assit en silence et attendit poliment qu'Enomoto eût terminé. Quand ce dernier eut essuyé la poudre avec un morceau de papier, il prit un tissu doux et huila légèrement la lame.

— Ici à Kamakura, nous sommes si près de la mer qu'on est obligés d'huiler sa lame régulièrement pour qu'elle ne rouille pas. J'ai remarqué que vous aviez un nouveau sabre, enchaîna-t-il sans lever les yeux. Il semble beau.

— Je ne sais pas, je l'espère. Je sais qu'il est bien fait mais je ne l'ai pas encore essayé. Ou plutôt si, mais juste sur une mouche.

— Une mouche ? s'étonna Enomoto qui, ayant fini de graisser sa lame, la rengaina en douceur.

Kaze minimisa la chose d'un geste de la main.

— Oh, une bêtise sans importance.

Poliment, Enomoto abandonna le sujet.

— J'ai parlé à quelques-uns de vos hommes, déclara Kaze, et j'ai été impressionné par leurs qualités.

— Oui, ils sont bien. Vous vous êtes aussi baladé dans la propriété ?

Kaze sourit.

— J'aime marcher, surtout après tant de jours passés sur la route. J'ai juste fait un tour du domaine.

Enomoto, toujours poli, laissa tomber le sujet.

— J'ai été surpris que des hommes d'un tel niveau n'aient pas réussi à protéger Hishigawa.

— J'ai cru comprendre qu'il y avait huit bandits contre trois de mes hommes, répliqua Enomoto.

— Oui, mais ces trois-là n'ont réussi à tuer qu'un seul des bandits avant de se faire massacrer.

— Eh bien, c'est que, finalement, ils ne sont peut-être pas très bons, répondit Enomoto. C'est une idée à laquelle je pense ces derniers temps.

— Peut-être, répéta Kaze.

L'air songeur, il considéra Enomoto, qui le fixa à son tour sans émotion. Enomoto était plus fermé que la première fois où Kaze avait parlé avec lui et il se demanda pourquoi.

— Hishigawa a parlé d'un vol du même genre.

— Oui, au début de cette année.

— Ils ont tué ses gardes mais sans s'attaquer à lui ?

— Oui, ils se sont rendu compte qu'il n'était pas dangereux. Il sait à peine tenir un sabre, malgré ses ancêtres samouraïs.

— Transportait-il beaucoup d'or, cette première fois ?

— Oui, beaucoup. Il accompagne le transport quand il déplace une somme particulièrement importante, car il ne se fie à personne. Vous avez dit que vous aviez une idée qui lui permettrait d'éviter ce souci. En avez-vous déjà parlé à Hishigawa-san ?

— Non, j'attends. Et je ne le ferai pas si ce n'est pas nécessaire.

Enomoto se tut.

— Hishigawa a mentionné qu'on avait essayé d'attenter à ses jours...

Kaze laissa sa phrase en suspens mais Enomoto ne fit rien pour la saisir au vol, déclarant simplement :

— Je suppose que c'est une période dangereuse pour tout le monde. Vous, par exemple, vous semblez voyager beaucoup à la recherche de cette enfant. C'est une étrange histoire. Pourquoi la cherchez-vous ?

— Appelez ça un caprice.

— Un homme déploie rarement de grands efforts pour un simple caprice.

Kaze sourit.

— Eh bien, je suis peut-être stupide.

Il revint à la charge, au sujet de Mototane.

— Hishigawa a-t-il jamais été attaqué ici même ? demanda-t-il sans se donner le mal de prendre un ton détaché, sachant qu'Enomoto ne serait pas dupe.

— Non. Nous avons des quantités de gardes. Il faudrait avoir une grande troupe ou être un imbécile pour attaquer Hishigawa-san ici.

Kaze se demanda si le petit-fils disparu de Grand-mère aînée avait été cet imbécile.

CHAPITRE XVI

*Peau soyeuse,
yeux bruns brillants, douceur de mère,
mais cœur maléfique.*

Ando vérifiait les comptes de la maisonnée. Étant femme, elle ne pouvait pas porter le titre d'intendant ou de comptable, mais c'était bien elle qui dirigeait les affaires autant que la maison, à l'exception du commandement des gardes.

Sa vie durant, Ando s'était dévouée au service de la famille Hishigawa et de celui qui, dans sa pensée indulgente, restait toujours pour elle « le Jeune Maître ». Elle avait huit ans et lui quatre quand elle avait commencé à servir Hishigawa. Elle pouvait à peine soulever le garçon rondet qu'elle s'attachait sur le dos avec un morceau d'étoffe, à la manière des grand-mères japonaises. La mère d'Hishigawa trouvait charmant que la jeune servante fût si dévouée à son fils et elle la laissait chouchouter le petit garçon.

Le Jeune Maître avait été un malin en temps de guerre, s'adonnant au commerce des armes et d'autres marchandises durant les années qui avaient précédé la bataille décisive de Sekigahara. Après, le négoce avait cessé d'être aussi lucratif, mais Hishigawa avait admirablement adapté son affaire en fonction des circonstances et de la disponibilité des produits, de sorte que ses différentes entreprises continuaient de lui rapporter beaucoup d'or.

Hishigawa avait fait preuve pendant toute sa carrière d'une volonté et d'une ténacité qui lui permettaient toujours de décrocher ce qu'il voulait. Peut-être était-ce ce trait qui expliquait sa réussite, même si cette fameuse volonté était plutôt gênante, s'agissant de Yuchan. Cela dit, ce n'était pas à Ando, servante dévouée, de contester les caprices de son maître : son rôle était de l'aider à les satisfaire.

Ando avait elle aussi atteint certains de ses propres objectifs. Puissante et crainte, elle détenait davantage d'autorité que n'importe quelle femme de sa connaissance. Elle avait surmonté de nombreux obstacles pour atteindre de tels sommets, dont son époux.

Les Hishigawa, en bons maîtres, avaient décidé d'arranger un mariage entre la jeune servante de leur fils et le fils des Ando, qui faisaient partie de leur domesticité. Mais la nouvelle épouse trouvait le mariage pénible et ennuyeux. Le corps de son époux ne lui procurait pas de plaisir et elle était horripilée par les nombreuses contraintes qui s'imposaient à une femme mariée, elle qui était entièrement dévouée au Jeune Maître.

Son époux n'aurait jamais la volonté et l'ambition de s'élever dans la hiérarchie des domestiques de la famille Hishigawa, aussi décida-t-elle d'intervenir. Elle commença de le tarabuster, le pressant de consacrer plus de temps au service des Hishigawa et de manifester davantage d'initiative. Au début, il obtempéra mais, comme Ando le harcelait de plus belle, il se mit à manifester son agacement en ignorant ses exigences et en répliquant. Enfin, sur le conseil d'un collègue masculin, il finit par frapper Ando au cours d'une dispute particulièrement violente.

Dès que son mari eut porté la main sur elle, Ando cessa de lui adresser la parole. Elle ne souffla mot pendant le reste de la soirée mais, cette nuit-là, elle parut réagir favorablement à ses avances sexuelles. Son époux se félicita, pensant avoir apprivoisé la mégère grâce à sa fermeté.

Le lendemain matin, elle alla dans les bois chercher un champignon particulier. Elle connaissait les plantes et les champignons dont on se sert en cuisine et savait lesquels étaient comestibles. Elle était en quête d'un champignon qu'il faut normalement éviter et elle en trouva un.

Ce soir-là, son époux mangea un *oden*, un ragoût de légumes préparé par Ando, et se plaignit d'un goût amer. À minuit, le mari était accroupi au-dessus d'une fosse d'aisances avec une forte diarrhée, tout en vomissant dans un baquet en bois.

L'époux passa le reste de la nuit et le lendemain dans cet état pitoyable, et Ando veilla à ce que tout le monde fût au courant. Il se sentait si mal qu'il lâchait des gémissements, disant qu'il voulait mourir. Mais Ando savait qu'il n'en mourrait pas : ces champignons-là ne sont pas mortels, ils ne font que rendre malade et affaiblir – ce qui était précisément le but d'Ando. Eût-elle voulu tuer qu'elle aurait cueilli un *neko-irazu*, dont le nom signifie littéralement « chat pas nécessaire », car c'est un raticide foudroyant. Mais son intention avait été d'affaiblir physiquement son époux.

Cet après-midi-là, quand son mari épuisé gisait endormi sur son futon, Ando s'installa près de lui avec une cuvette d'eau, un linge et une feuille de papier épais. Elle trempa le papier dans l'eau pour le ramollir. Quand elle le jugea prêt, elle le posa sur le linge.

Puis elle retourna le tout et l'appliqua sur la figure de son mari.

Le papier trempé se plaqua contre le visage. Il empêchait le malade de respirer, et le linge permettait à Ando d'appuyer fort sans laisser de marques.

Privé d'air, l'époux se réveilla aussitôt et voulut enlever de son visage cette chose qui l'étouffait. Il agrippa les poignets d'Ando, essayant d'écarter ses mains, mais l'indisposition consécutive à l'ingestion des champignons l'avait tellement affaibli qu'il n'en eut pas la force.

Ando sentit la faiblesse de son mari. Elle était contente de le voir se débattre, désespéré, elle avait plaisir à sentir que la prise de l'homme sur son poignet se relâchait à mesure que la vie le désertait. Elle songea à enlever le tissu, pas pour sauver son mari mais simplement pour s'amuser avec le mourant. Elle avait envie de lui rendre juste assez de vitalité pour l'empêcher de tomber dans le précipice de la mort. Après quoi, elle recommencerait, pour sentir de nouveau la vie de cet homme s'enfuir sous la pression de ses mains. Mais elle n'eut pas le temps de mettre ce plan à exécution : son époux lui lâcha les poignets et ses mains retombèrent mollement sur le futon.

Ando, déçue, enleva le linge et observa attentivement son mari pour voir s'il reprendrait conscience, mais l'esprit avait quitté le corps. L'homme gisait, inerte et sans vie.

Ando essuya le visage de son époux avec un coin du linge, puis, après avoir rangé le tissu, le papier et la cuvette d'eau, elle se mit à pleurer de la manière qu'elle pensait convenir à une jeune femme à peine veuve.

Ensuite, il lui fut facile de jouer de la sympathie des Hishigawa à son égard pour retrouver son

ancienne position de protectrice du Jeune Maître. Elle sut satisfaire le moindre caprice du jeune homme et l'encouragea à grandir dans l'idée qu'il était une sorte de prince marchand plutôt qu'un vil commerçant. Elle eût volontiers partagé sa couche si on le lui avait demandé, elle lui aurait offert son corps pour lui faire plaisir, bien qu'elle ne trouvât elle-même aucune jouissance dans l'acte sexuel. Les soirs d'hiver, il lui arrivait souvent de se glisser dans le lit du Jeune Maître pour réchauffer son futon avant qu'il se couche. Mais le garçon devenu homme n'exprima pas le désir de recourir à sa servante dans ce domaine-là, bien que la jeune fille n'eût que quelques années de plus que lui.

Puisqu'elle ne pouvait pas sacrifier son corps à son maître, elle se chargea de procurer à Hishigawa une série de concubines accommodantes. Le jeune homme, qui tenait avant tout à développer ses affaires après la mort de ses parents, semblait satisfait de cet arrangement, et il laissa passer plusieurs occasions de mariage. Jusqu'au jour où il rencontra Yuchan.

Hishigawa rentra d'un voyage d'affaires obsédé par cette femme. Il était tout enfiévré par l'idée de la posséder et souhaitait désespérément être aimé d'elle, avec la même passion et le même besoin qu'il éprouvait pour elle.

Ando se proposa comme intermédiaire pour arranger une union, tout en espérant dans son for intérieur qu'elle obtiendrait que la jeune fille vînt en qualité de nouvelle concubine. Mais elle était prête au besoin à aller jusqu'au mariage, s'il fallait en passer par là pour qu'Hishigawa eût la jeune fille.

La première fois qu'Ando vit Yuchan, elle dut reconnaître que celle-ci était plutôt jolie. Elle avait une certaine grâce, qui lui venait d'avoir appris l'art du bouquet, la danse et autres gâteries que les riches samouraïs peuvent offrir à leurs enfants. Mais comment une créature pareille pouvait-elle susciter tant de convoitise et de désir chez un homme supérieur tel que le Jeune Maître ? Ando ne le comprenait pas et elle soupçonnait la jeune fille d'être une sorcière.

À la surprise d'Ando, le père de Yuchan réagit froidement à l'idée d'unir sa fille à Hishigawa. Ando eut beau parler de la fortune et de la réussite d'Hishigawa, le vieil idiot ne cessa de discourir sur le bonheur de sa petite et rejeta l'offre, en dépit de l'argent qu'on lui proposait – une somme qui aurait acheté une douzaine de jeunes filles plus ravissantes que Yuchan. Et bien que le père eût évoqué les désirs de Yuchan en la matière, Ando était persuadée que son refus tenait au fait que les Noguchi étaient des samouraïs, alors qu'Hishigawa était un marchand.

Ando trouva l'homme déraisonnable, parfaitement capable de refuser le Jeune Maître pour faire plaisir à sa fille, aussi décida-t-elle d'agir radicalement.

Ando avait donc kidnappé Yuchan avec l'aide d'une demi-douzaine d'hommes d'Enomoto mais, dans son impatience, elle avait dû tuer le père et un serviteur pendant le rapt, si bien que les Noguchi avaient obtenu l'autorisation officielle de mener une vengeance contre le Jeune Maître. La plupart des Noguchi avaient heureusement été décimés dans les grandes batailles opposant les Tokugawa aux forces loyales à l'héritier d'Hideyoshi, de sorte qu'il n'y avait guère de danger qu'ils parviennent à éliminer le *yojimbo* du maître pour accomplir leur vengeance.

La jeune fille, dotée d'un fort caractère, avait été amenée à la villa et installée dans le palais de Jade, initialement construit dans un but différent. On avait alors déniché un prêtre douteux pour

marier le Jeune Maître à la sorcière. Ando était persuadée qu'avant longtemps la jeune fille se plierait aux attentes du maître et d'Ando elle-même. Elle s'aperçut en fait que, de même qu'elle avait aimé étouffer son mari, elle prenait un certain plaisir à former cette jeune fille au fort tempérament afin qu'elle devienne une bonne épouse pour le Jeune Maître.

Levant les yeux, elle vit approcher le rônin. Certes, elle lui était reconnaissante d'avoir sauvé la vie et l'or du Jeune Maître, mais elle éprouvait aussi une méfiance instinctive envers lui. Enomoto semblait éprouver un grand respect pour lui, pourtant quelque chose chez cet homme la mettait mal à l'aise. Peut-être était-ce parce qu'elle n'arrivait pas à le comprendre. Enomoto, lui, elle le comprenait ; on pouvait l'acheter avec de l'argent, on pouvait donc s'assurer de sa loyauté envers le Jeune Maître en lui en donnant suffisamment. Les samouraïs – tous des rônins – dont le maître avait loué les services pour l'escorter étaient du même tonneau. Mais ce rônin-là était différent, et c'était à cause de cette différence qu'Ando voyait en lui une menace. S'il devenait trop dangereux, il faudrait peut-être songer à repartir aux champignons... Ando avait déjà eu l'occasion de tuer pour servir le Jeune Maître et ce ne serait pas une grande affaire que de recommencer.

— Bonjour, Ando, dit le rônin.

Elle était habituée à ce que les rônins du domaine accolent le suffixe « *san* » à son nom, mais celui-ci n'était pas encore assez familier du lieu pour mesurer l'ampleur du pouvoir de la gouvernante, et elle laissa passer l'affront.

— Bonjour, Matsuyama, répondit-elle, omettant délibérément le « *san* » elle aussi.

Si le rônin le remarqua, il ne le montra pas et enchaîna :

— Je suis impressionné par l'amour que votre maître porte à son épouse. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu une femme gâtée et traitée en reine comme l'est Yuchan.

— Mon maître est un homme capable de grandes émotions et de sentiments profonds. S'il donne son cœur, il déploiera le maximum d'efforts pour rendre son aimée heureuse, c'est naturel. Et je trouve cela admirable.

— Moi aussi, convint Kaze. Mais c'est assez rare. Comment a-t-il rencontré Yuchan ?

— Ç'a été un mariage d'amour. Ils ont su qu'ils étaient des âmes jumelles dès l'instant où ils se sont vus. J'ai eu l'honneur de servir d'intermédiaire pour arranger le mariage. Aussi, mon maître est un beau parti et Yuchan avait naturellement grande envie de cette alliance, comme sa famille.

Le rônin considéra Ando d'un œil songeur. Cela faisait une belle histoire, pensa-t-il, même si elle était fausse.

— Une chose est certaine en tout cas : il la traite en dame de la noblesse, déclara Kaze.

— Oh oui ! Elle a même des menus spéciaux. Nous commandons souvent des mets raffinés dans les meilleurs restaurants de Kamakura. Nous cuisinons aussi pour elle ici, je supervise personnellement la confection de ses repas. Mon maître ne veut pour son épouse que ce qu'il y a de mieux.

— Puisque Hishigawa-san est si amoureux, il doit être particulièrement préoccupé de se savoir en

danger.

— En danger ? répéta Ando avec une inquiétude réelle.

— Oui. Vous avez entendu parler de l'attaque du Tokaido, et il semble qu'il ait été menacé ici même, chez lui...

Kaze laissa sa phrase en suspens, espérant inciter Ando à lui en dire plus long sur le sujet – il aurait pu en retirer des renseignements sur le sort de Mototane.

— Ce sont des affaires d'hommes, répondit Ando avec une moue. Maintenant, samouraï, si vous voulez bien m'excuser, je dois revenir aux comptes de la maisonnée.

Kaze, qu'on ne chassait pas si facilement, resta planté à regarder Ando, la tête studieusement penchée sur ses livres de comptes. Kaze sourit et lâcha un petit rire qui fit sursauter Ando. Elle ne releva pas la tête mais elle rougit – de colère plus que d'embarras, estima Kaze. Il se demanda si elle était capable de tuer. Une femme aurait du mal à tuer un samouraï comme Mototane, mais serait néanmoins capable de manier la dague ou la lance aussi bien qu'un homme. Sans compter que les femmes disposent parfois d'autres armes, plus fatales.

CHAPITRE XVII

*Les loups traversent la grand-route.
Canards, lapins et poulets dodus.
Qui alerte celui qui est sans défense ?*

— Melons ! Beaux melons juteux et sucrés ! criait le paysan.

Le vieux serviteur squelettique choisit un melon. Il le renifla pour juger de sa maturité et le soupesa pour en estimer le poids. Satisfait de sa qualité, il entreprit alors de marchander allègrement avec le vendeur dans l'intention d'en acheter deux. Le serviteur avait déjà dans les bras plusieurs paquets qu'il s'était procurés sur le marché de Kamakura.

À peine les deux hommes eurent-ils échangé quelques propos qu'ils se mirent à discuter ardemment le prix. Dans le feu du marchandage, ils ne remarquèrent ni l'un ni l'autre les quatre rônins qui faisaient le tour de la place du marché. Kaze leur trouva des allures de loups mais, en réalité, ils avaient plutôt l'air de chiens perdus. C'étaient des habitués des mauvais coups et ils convergèrent vers les deux hommes parce que ces derniers semblaient faibles et vulnérables.

— C'est encore trop pour une marchandise aussi médiocre ! lança le serviteur.

— Mais ce sont des melons de qualité supérieure ! Les meilleurs de Kamakura. Juteux, sucrés et mûrs à souhait. Tenez, demandez à n'importe qui ! La qualité de mes melons est bien connue !

Le paysan prenait un certain plaisir à ce marchandage animé. « Les femmes modernes n'ont plus le temps de discuter les prix, de nos jours, songeait-il. Ce domestique, lui, il sait marchander ! Il a dû être formé par un maître. »

— Moi, ils me paraissent trop mûrs. Vous n'aurez plus qu'à les jeter demain si je ne vous débarrasse pas tout de suite de deux, à la moitié du prix que vous demandez !

— Trop mûrs ? Voyons, monsieur, ces melons...

La voix du paysan mourut : il venait de remarquer qu'ils étaient entourés par quatre rônins. Il se passa la langue sur les lèvres, craintif, et s'inclina poliment.

— Bonjour, samouraï-sama ! salua-t-il avec une cordialité forcée. Vous faut-il quelques melons sucrés aujourd'hui ?

Le chef de la bande sourit :

— Naturellement. Je suis content que tu nous les donnes.

— Mais, samouraï-sama, s'empressa-t-il de protester, je n'ai pas...

Le chef écarta violemment le paysan, puis il posa la main sur son sabre et, avec un cliquetis qui n'augurait rien de bon, il le débloqua.

— Tu reprends ton offre de nous donner tes melons ? cria-t-il avec colère.

Le paysan se redressa et regarda les quatre visages durs qui le fixaient. Il se repassa la langue sur les lèvres. La peur lui nouait le ventre et remontait vers la gorge pour l'étrangler.

— Veuillez excuser ma stupidité, lâcha-t-il très vite. C'est entièrement ma faute, je ne me suis pas exprimé clairement. Servez-vous, je vous en prie ! *Dozo* ! Je vous en prie !

Le sourire revint sur la bouche du samouraï qui fit signe au reste de la meute de se servir. La moitié des melons disparut. Impuissant, le paysan regardait le peu de melons qui restaient sur son étal, alors qu'il avait besoin de l'argent de la vente pour nourrir ses neuf enfants. Enfin, mieux valait des enfants affamés qu'une marmaille orpheline de père !

— J'espère que vous allez vous régaler ! lança-t-il avec une amabilité de commande, mais souhaitant dans son for intérieur que ses melons leur donnent des crampes d'estomac.

— Et toi, qu'est-ce que tu as à nous offrir ? demanda le chef de la meute au serviteur.

— Pardon, samouraï-sama ?

— Tu es sourd ? J'ai dit : « Qu'est-ce que tu as à nous offrir ? » Ce paysan s'est montré généreux avec ses melons. Tu peux sûrement faire pareil avec tes emplettes, non ?

— Je regrette, mais ce n'est pas possible, samouraï-sama. Je m'appelle Sadakatsu, domestique de la branche cadette de la famille Noguchi. Ma maîtresse sera dans tous ses états si je ne rapporte pas les commissions qu'elle m'a envoyé quérir !

Le chef regarda ses compagnons et ricana :

— La branche cadette de la famille Noguchi ! Il n'est même pas domestique de la branche principale de la famille ! s'esclaffa-t-il avant de reporter son attention sur le serviteur. Je ne me suis peut-être pas fait assez bien comprendre.

Il poussa rudement le vieillard, le projetant dans les bras d'un de ses acolytes qui le renvoya loin de lui et le fit choir dans la poussière, tandis que ses paquets se répandaient autour de lui.

— Bon, est-ce clair maintenant, reprit le chef de la meute, ou bien faut-il t'administrer quelques bons coups de pied pour t'expliquer un peu mieux la situation ?

— Je regrette, samouraï-sama, mais ma maîtresse n'approuverait pas que je donne la nourriture qu'elle m'a envoyé chercher, répondit le vieil homme en levant les yeux, sans défense mais sans peur.

— Ce bonhomme ne veut décidément rien entendre ! s'exclama le chef. Je pense que nous allons devoir lui flanquer une bonne correction pour lui éclaircir les idées. Comme ça, il saura se montrer généreux quand l'occasion lui en sera offerte.

— Des melons, dit une voix.

Surpris, le chef de la bande de rônins découvrit un autre samouraï qui se tenait près de lui. L'homme avait une trentaine d'années, des épaules et des bras très musclés. C'était un rônin aussi, à en juger par son allure.

Le nouveau venu tendit la main et prit un melon au chef de la bande.

— Hé ! protesta ce dernier.

Le nouveau rônin l'ignora. Il dégaina son sabre d'un seul mouvement. Les quatre autres rônins reculèrent, surpris.

Kaze tint son sabre côté tranchant tourné vers le bas, puis il lança doucement le melon sur le dos de la lame où il le garda en équilibre. Il leva ensuite légèrement la pointe du sabre et le melon roula jusqu'à la *tsuba*. Puis il abaissa un peu le sabre et fit rouler le melon dans l'autre sens. Enfin, il ramena le sabre à l'horizontale, immobilisa le melon sur le dos de son *katana* et déclara :

— Attrape ta moitié !

— Quoi ? s'exclama le chef de la meute, fasciné par la démonstration de maîtrise que venait de donner le nouveau venu.

D'un coup de poignet rapide, le nouveau envoya le melon en l'air et, en un seul mouvement enchaîné, il le trancha en deux moitiés avant qu'il ne retombe. Il attrapa une moitié du melon, l'autre alla choir dans la poussière parce que le chef des rônins était trop ébahi pour réagir.

— Tu as laissé ta moitié tomber par terre, dit Kaze. C'est dommage. Dommage de gaspiller de bons fruits.

Il demanda aux trois autres :

— Vous avez déjà payé vos melons ?

— Euh, ben, le paysan, euh, il nous les a donnés, lâcha lentement l'un d'eux, les yeux encore rivés sur la moitié qui était par terre.

— Il n'a pourtant pas l'air riche ! s'étonna Kaze. On ne peut pas le laisser faire une bêtise à cause de sa générosité. Je sais que vous allez rendre ce que vous ne pouvez pas payer.

Les quatre hommes échangèrent des regards. Kaze trancha l'air d'un coup de sabre, faisant bondir les rônins, qui s'empressèrent de remettre les melons volés sur la pile, devant le paysan. Kaze sourit et les quatre samouraïs partirent à reculons, groupés. Puis ils tournèrent les talons et quittèrent à la hâte la place du marché, regardant par-dessus l'épaule pour s'assurer que l'homme au sabre véloce ne les suivait pas.

— Merci, samouraï-sama ! s'écria le paysan.

Montrant le demi-melon qu'il venait de couper, Kaze demanda :

— Combien pour ce melon ?

— Rien, samouraï-sama ! Cette fois, c'est vraiment un cadeau. Je tiens à vous l'offrir !

D'un signe de tête, Kaze le remercia, puis il tendit la main à Sadakatsu pour l'aider à se relever. Quand le vieil homme fut sur ses pieds, il s'inclina profondément :

— Merci, samouraï-san. C'était très aimable de votre part. Vous m'avez épargné une correction.

— Dites à Grand-mère aînée que le ravitaillement peut être une aventure. Avez-vous besoin d'aide pour ramasser vos paquets ?

L'idée d'un samouraï aidant un domestique était si nouvelle et si étrange que Sadakatsu parvint à peine à bredouiller un refus.

— Bon, très bien, fit Kaze.

Il rengaina son sabre, sortit le couteau *ko-gatana* et coupa une tranche de melon qu'il dégusta avec plaisir.

— *Oishi !* Il est très goûteux ! dit-il au paysan.

— Voyez ! s'exclama celui-ci à l'intention de Sadakatsu. Je vous l'avais bien dit qu'ils étaient délicieux, mes melons !

Kaze laissa les deux hommes reprendre leur marchandage. Il était content de n'avoir pas eu à se battre contre les quatre rônins pour une vétille telle que des melons volés.

Il fut un temps où Kaze se serait volontiers battu pour des melons ou quasiment n'importe quoi. De fait, il semblait que le fait de se battre pour le seul plaisir du combat avait tendance à se développer. Mais Kaze se rappelait ce que son *sensei* lui avait appris à ce sujet.

Le *sensei* venait de terminer une leçon sur la stratégie militaire et Kaze s'était écrié, plein d'enthousiasme juvénile :

— Vivement que j'aie me battre ! Mon père m'a déjà emmené dans des campagnes militaires mais on m'a laissé monter la garde au camp avec d'autres garçons, pendant que les hommes partaient batailler. Quand j'aurai fini ma formation, je serai assez grand pour me battre, moi aussi. Et je connaîtrai la gloire et la beauté de la guerre !

Le *sensei* l'avait fixé d'un regard soutenu et avait doucement répondu :

— Écoute-moi bien ! Il n'y a ni gloire ni beauté dans la guerre. De la beauté, il y en a certes dans les armes de guerre, dans les armures et les casques de couleurs vives que nous revêtons. De la beauté, il y en a dans les colonnes d'hommes qui partent en guerre, bannières au vent, dans le martèlement des centaines ou des milliers de pieds sur la route. Il y en a même quand la première vague d'attaquants charge l'ennemi et que les sabres et les lances étincellent au soleil.

« Mais une fois que la tuerie commence, il n'y a plus de beauté. Seulement la mort et la destruction. Les meilleurs sabres sont ceux qui restent dans le fourreau et les meilleures armées sont celles qui n'ont pas besoin de livrer bataille. Hideyoshi l'a démontré à maintes reprises quand il a su conquérir et vaincre l'ennemi avec ses paroles ou par la simple menace de son armée, sans qu'aucun sang ne fût versé.

« Quant à la gloire, la seule gloire de la guerre est dans l'accomplissement de ton devoir de samouraï. Et cette même gloire se peut récolter en faisant ton travail avec application, par exemple en

inspectant un château.

— Mais, *Sensei*, s'était écrié Kaze, s'il n'y a ni gloire ni beauté dans la guerre, pourquoi nous battons-nous ?

Le *sensei* avait soupiré :

— Un jour, je passais sur un pont, près de Nara, quand j'ai regardé la rivière en bas et j'ai vu une femme. Elle avait une énorme pile de linge à laver, elle frottait chaque vêtement dans l'eau et le battait sur un rocher. Elle en avait déjà tellement lavé qu'elle avait du mal à présent, parce que ses doigts saignaient et qu'elle devait faire très attention de ne pas tacher les habits. Je l'ai regardée, étonné de voir du sang, et je lui ai demandé : « *Obasan*, madame, pourquoi lavez-vous du linge alors que vous avez les doigts qui saignent ? » Elle s'est arrêtée un instant, elle m'a regardé en silence, et je me suis senti bête et honteux.

La pensée du *sensei* se sentant bête et honteux dépassait l'imagination de Kaze, qui resta un moment sans voix. Il ne comprenait pas l'histoire du *sensei*, ni pourquoi elle avait suscité chez son maître des sentiments qui semblaient étrangers à son caractère. Kaze finit par prendre son courage à deux mains et avoua :

— *Sensei*, je sais que je suis stupide, mais cette histoire, je ne la comprends pas.

Le *sensei* reprit d'un ton égal :

— Il n'est jamais stupide de questionner quand on ne comprend pas. Cette femme faisait la lessive parce qu'elle y était obligée. Peut-être était-elle la servante d'un maître cruel ? Peut-être avait-elle une belle-mère abusive ? Peut-être était-ce son gagne-pain pour nourrir ses enfants ? Quoi qu'il en soit, si elle lavait des vêtements jusqu'à ce que ses doigts saignent, c'était par obligation. Et c'est pour la même raison que nous apprenons l'art de la guerre et que nous nous battons, nous les samouraïs. Il m'arrive de penser que tous les samouraïs sont des hommes qui ont dû être particulièrement méchants dans leur vie antérieure, pour avoir dû se réincarner en guerriers. Mais malgré notre superbe et nos tentatives d'enjoliver les choses de la guerre en discourant sur la beauté et la noblesse, le fait est que notre affaire, c'est la mort. Il n'y a pas de mal à cela, car tout être doit mourir, y compris les samouraïs. Mais il ne faut pas confondre la nécessité d'un acte et la joie qu'il peut procurer. Quand le plus humble potier crée une tasse, il accomplit bien davantage que nous, même si nous tuons cent hommes. Car l'affaire du potier, c'est l'art de la création. La nôtre, c'est l'art de la destruction.

Ce n'était ni la création ni la destruction qui occupaient Kaze à l'heure présente : il était censé découvrir ce qui était arrivé à Noguchi Mototane, un homme qu'il ne connaissait pas plus de vue que par ses traits de caractère.

Grand-mère aînée était convaincue que Mototane était mort, puisqu'il ne se trouvait pas à Kamakura et qu'Hishigawa n'était pas mort. Cependant, c'était un homme, donc susceptible de s'être laissé détourner du devoir par la boisson ou les femmes. Mais Grand-mère aînée, si vaillante fût-elle, pouvait-elle être assez objective pour voir les faiblesses de son petit-fils ?

L'absence de Mototane pouvait aussi s'expliquer par un banal incident : peut-être était-il

immobilisé dans une maison de thé en bord de route, attendant qu'un os fracturé se ressoude ? Et s'il était mort, cela n'avait peut-être rien à voir avec Hishigawa : il avait pu être victime des brigands, bandits et autres voleurs qui peuplaient maintenant le Japon.

Enomoto avait nié qu'Hishigawa eût été attaqué dans son domaine. Mentait-il ? Si Enomoto avait tué Mototane sur ordre d'Hishigawa, le crime était grave : un marchand ordonnant la mort d'un samouraï. Toutefois, Enomoto pouvait aussi prétendre qu'il avait simplement tué Mototane en duel ; les autorités n'accorderaient pas d'importance particulière à l'événement et se contenteraient de l'enregistrer. Si Kaze voulait vérifier cette éventualité, il lui faudrait demander à Grand-mère aînée de se renseigner auprès des autorités de Kamakura, car il valait mieux qu'il se tienne à l'écart des officiels Tokugawa.

Kaze avait toujours ce fameux endroit à visiter dans la propriété, mais restait aussi l'hypothèse qu'Hishigawa eût pu faire tuer et enterrer Mototane à l'extérieur du domaine. Les collines de Kamakura regorgent de lieux isolés et de grottes, et il aurait été assez facile de dissimuler un cadavre. Mais comment le retrouver ? s'interrogeait Kaze. Il y avait près de trois ans qu'il parcourait le Japon à la recherche de la fille de sa dame, lui fallait-il maintenant aussi hanter les collines de Kamakura, en quête de la sépulture cachée d'un inconnu ?

CHAPITRE XVIII

*La voilà ! Et disparue tout aussi vite.
Tu te fonds dans un jour nuageux,
ombre évanescence !*

Kaze parcourait les rues de Kamakura, fouillant méthodiquement chaque quartier pour voir s'il s'y trouvait une fillette de neuf ans dont la situation correspondait à l'histoire de l'enfant de sa dame.

Il marchait dans une rue large quand une douzaine d'hommes sortirent d'une auberge, vêtus de noires armures et, pour une bonne part d'entre eux, portant des bannières où l'on voyait sur fond noir un losange blanc entouré de huit feuilles de bambou incurvées. Le motif évoquait bien davantage une araignée que ce qu'il était censé dépeindre : un puits carré au milieu d'une bamboueraie. C'était les hommes d'Okubo.

Kaze s'arrêta pour regarder la marchandise à un étalage de légumes, rentrant les épaules et tentant de se donner l'allure d'un samouraï que sa femme mène par le bout du nez et qui fait les courses du dîner – tâche qui incombe normalement à l'épouse. De petites aubergines pourpres, de gros radis blancs *daikon* et des légumes à feuilles vertes de toutes sortes étaient disposés dans des plateaux de bois. Kaze prit deux ou trois légumes pour les examiner, tout en guettant d'un œil vigilant les soldats qui sortaient de l'auberge. Il s'efforçait de se fondre dans le paysage pour ne pas attirer l'attention sur lui.

Le marchand sortit de sa boutique, fit une courbette obséquieuse et demanda :

— Que puis-je vous donner, samouraï-sama ?

Du geste, Kaze désigna quelques petites aubergines. Pendant qu'il fouillait dans sa manche pour en sortir une pièce de cuivre, le boutiquier tressa de la paille de riz d'une main experte de façon à former une sorte de panier rudimentaire. Les marchands connaissaient des nœuds spéciaux pour réaliser des paniers permettant de porter des légumes, des fruits et des produits de toutes sortes ; certains pouvaient contenir un œuf, deux, trois ou quatre.

Pendant que Kaze payait ses emplettes, d'autres soldats sortirent de l'auberge, y compris des officiers. Kaze les aperçut et se rendit compte qu'il ne pouvait plus espérer masquer son identité. Il tourna les talons et partit dans la direction opposée en balançant ses aubergines d'une main négligente.

— Hé, vous ! appela un des officiers.

Kaze ne se retourna pas, il continua de marcher sans presser le pas mais sans le ralentir non plus.

— Amenez-le ! ordonna l'officier à ses hommes.

L'officier cria alors le vrai nom de Kaze : on l'avait reconnu !

Kaze se mit à courir, une main posée sur la garde de son sabre pour le maintenir. Il entendait le

bruit d'hommes en armure qui le poursuivaient, les plaques de métal fixées au cuir s'entrechoquaient.

Les rues étaient étroites mais droites, car elles se trouvaient dans la partie de la ville dont le plan formait un quadrillage. Cela facilitait la tâche des poursuivants de Kaze, qui avait au contraire plus de mal à leur échapper. Il prit une rue secondaire, puis une ruelle. Il courut derrière une échoppe et passa devant un cabinet d'aisances occupé par un homme. Ledit cabinet n'était clos que par une demi-porte de roseaux tressés dans un cadre de bambou, mais l'homme ignora Kaze, et Kaze fit de même. Ce serait si commode, songea Kaze, de pouvoir devenir aussi invisible que l'étiquette japonaise impose de l'être quand les circonstances sont embarrassantes.

Au sortir de la ruelle, il regarda par-dessus son épaule : il avait pris de vitesse ses poursuivants, certes, mais il ne les avait pas semés. Il partit en courant dans une autre petite rue et il l'avait déjà à moitié parcourue quand il s'aperçut que c'était une impasse qui s'arrêtait devant le portail d'une grande tonnellerie.

Survolant l'endroit d'un rapide coup d'œil, Kaze comprit qu'il n'aurait pas le temps de sortir du cul-de-sac sans se faire prendre par les hommes d'Okubo.

La tonnellerie était vaste et animée. Un grand panneau de bois près du portail montrait un tonneau peint – une enseigne facile à comprendre par tous les clients, les lettrés comme les analphabètes. Dans la cour, juste après le portail, plusieurs hommes s'affairaient à terminer de grosses barriques destinées à la confection et à la conservation du saké. Au fond de la cour, des tonneaux de toutes les tailles et de toutes les formes attendaient d'être expédiés ou vendus.

Kaze courut vers un grand gaillard au physique imposant dont la physionomie semblait indiquer une position d'autorité. Il regarda Kaze en haussant un sourcil, étonné de voir un rônin débouler dans la tonnellerie, des aubergines à la main.

Kaze ne proféra qu'un mot :

— Toyotomi.

C'était un risque calculé. Il y avait moins de trois ans que Tokugawa Ieyasu gouvernait le Japon ; avant cela, il avait administré la région du Kanto pendant une douzaine d'années. Le Kanto, la riche région des environs d'Edo, lui avait été donné par Toyotomi Hideyoshi – un cadeau qui était à la fois une récompense et un stratagème. Le fief héréditaire d'Ieyasu était en effet Mikawa, la province des trois rivières, et, en lui offrant le Kanto, une région plus riche, le rusé Hideyoshi faisait d'une pierre deux coups : il récompensait son allié le plus important et il le déplaçait vers une nouvelle base, affaiblissant ainsi momentanément Ieyasu, qui devrait prendre le temps d'asseoir son pouvoir dans son nouveau domaine.

Les hommes d'Ieyasu avaient beau avoir gouverné le Kanto pendant une douzaine d'années, ils se considéraient toujours comme des *Mikawa-bushi*, des guerriers de Mikawa. Ils n'avaient pas de liens profonds avec le Kanto, et Kaze pariait sur le fait que le Kanto le leur rendait bien. Toyotomi Hideyoshi, en revanche, occupait une place spéciale dans le cœur des paysans, pour avoir lui-même été un homme de la terre. Sorti de rien, il n'était pas arrivé au pouvoir grâce à sa famille, mais à cause de son intelligence et de son habileté.

Entendant le nom de « Toyotomi », le responsable de la tonnellerie comprit instantanément.

Quelques instants plus tard, les hommes d'Okubo arrivaient à grand bruit aux portes de la tonnellerie, essoufflés par l'effort de courir vêtus d'une armure. Sabre au clair, l'officier qui commandait le détachement entra dans la cour et la survola du regard. Les artisans semblaient occupés à leur tâche. L'officier se retourna pour s'assurer que la rue ne débouchait sur aucune autre issue. Par conséquent, celui qu'il cherchait, l'ennemi du seigneur Okubo, devait se trouver dans cette cour. Des rêves de récompense lui traversèrent l'esprit, oblitérant la pensée que l'homme avait une fameuse réputation de fine lame et qu'il pouvait être dangereux s'il était pris au piège.

— Qui commande ici ? cria l'officier.

Un homme au physique imposant vint à lui et s'inclina.

— Où est-il ? demanda l'officier.

— Qui ça, samouraï-sama ? interrogea l'artisan.

Du dos de la main, l'officier souffleta l'insolent.

— Le rônin ! Où est passé le rônin ?

Se tenant la joue, le robuste gaillard désigna du menton le fond de la cour.

— Il est allé là-bas, samouraï-sama. J'ai cru qu'il voulait acheter un tonneau.

L'officier ricana et fit signe à ses hommes de se déployer et de fouiller les lieux. Ils dégainèrent leurs sabres et formèrent une ligne en travers de la cour. Ils avançaient avec précaution, celui qu'ils poursuivaient risquant de surgir de derrière une pile de tonneaux ou de tenter une attaque désespérée et suicidaire, afin d'échapper à la capture. Ils connaissaient tous l'histoire de leur seigneur que ce samouraï avait estropié avec un sabre d'entraînement en bois.

Un des soldats s'arrêta soudain près d'une grosse barrique retournée, au pied de laquelle se trouvait une petite aubergine pourpre. Il fit signe à ses camarades et à l'officier, portant son doigt à ses lèvres pour exiger le silence.

Les soldats se rassemblèrent sans bruit autour du tonneau, sabres au clair. L'officier s'approcha et le soldat lui montra l'aubergine. L'officier fit oui de la tête : il avait compris.

Il attendit que tout le détachement eût encerclé la barrique. Il pouvait lire sur les visages un mélange d'attente, d'angoisse et de crainte. Il leva un pied qu'il posa sur le côté du tonneau puis, d'un mouvement soudain, il donna un coup qui fit basculer la lourde barrique, tandis qu'il reculait d'un bond pour se mettre à l'abri.

Le tonneau se renversa dans un grand fracas, obligeant les soldats qui l'avaient cerné à sauter en arrière. Et là, par terre, sous la barrique, ils découvrirent le panier en paille de riz et le reste des aubergines.

À quelques rues de là, deux hommes marchaient du pas chaloupé des porteurs de palanquin. Cette curieuse démarche leur était imposée par l'épaisse perche de bambou qui reposait sur leurs épaules

et au centre de laquelle était suspendue une grosse barrique fermée. Les hommes tournèrent dans une ruelle et déposèrent le tonneau. Après avoir vérifié qu'on ne les observait pas, ils tapèrent sur le couvercle qui se souleva alors, et Kaze pointa le nez dehors.

— Merci, dit Kaze au grand gaillard qui dirigeait la tonnellerie. Pas de problèmes ?

— Non. Une fois qu'ils ont eu la certitude que vous étiez caché dans la cour, ils nous ont complètement ignorés.

— Voulez-vous savoir pourquoi ils me poursuivaient ?

— Non. Je veux juste livrer ma barrique.

Kaze sourit et sortit du tonneau.

Élabore tes plans secrets.

Tisse ta toile néfaste,

araignée silencieuse.

Le *ninja* étudia soigneusement le plan de la demeure à l'aide d'une petite chandelle. Sûr d'avoir mémorisé la disposition des lieux, il éteignit la bougie pour laisser ses yeux s'habituer à l'obscurité.

L'apprentissage du *ninja* avait débuté quand il était enfant. L'étude du *ninjutsu*, l'art des *ninja*, commence tôt dans la vie, comme la plupart des professions au Japon. Les *ninja* existent depuis l'époque du prince régent Shotoku, ils exercent donc un métier qui remonte à près de mille ans. Pratiquant l'assassinat et l'espionnage, les *ninja* prenaient même part à des batailles rangées. Ils étaient organisés en clans, comme les samouraïs, sauf qu'à la différence des clans de guerriers les leurs étaient des sociétés secrètes. Quand les *ninja* n'étaient pas en mission, ils menaient une vie d'agriculteurs, autre similitude avec les samouraïs d'antan. Mais alors que les samouraïs avaient évolué avec le temps, devenant une caste de guerriers professionnels, les *ninja* avaient gardé leur camouflage de fermiers, cachant leurs mortels talents à la vue des autorités et de leurs concitoyens.

Si les villages d'Iga et de Koga étaient les centres de *ninjutsu* les plus réputés, il en existait d'autres aussi. Il était de notoriété publique que les Tokugawa se servaient de *ninja* de Koga pour leurs basses œuvres et pour l'espionnage. Le clan auquel appartenait le *ninja* dont il est question ici n'avait pas de clients aussi puissants que les Tokugawa mais, une fois qu'un homme avait accepté un salaire – toujours payé d'avance –, il se devait d'exécuter son contrat ou de mourir en tentant de le faire. Le présent contrat avait été négocié par le chef du clan des *ninja*, le *jonin*, et transmis à l'exécutant par son propre chef, le *chunin*. Le *ninja* exécutant n'était qu'un simple agent, un *genin*, mais celui-ci en était un bon.

Il était né dans la profession, comme son père avant lui et le père de son père. On ne choisissait pas le *ninjutsu*, car pas un membre de clan ne vous l'aurait enseigné. C'était un crime passible de mort que de révéler les secrets du clan à une personne extérieure.

Le *ninja* était caché dans un débarras qui servait normalement à ranger le linge – il avait été

spécialement choisi parce qu'il était adossé à un mur extérieur de la demeure. Les dernières planches du toit d'une maison, celles qui sont les plus proches du mur extérieur, ne sont pas clouées : elles sont maintenues par des pierres posées dessus.

Montant sur une étagère, le *ninja* tendit le bras et déplaça les planches. Il vérifia une dernière fois que son équipement était en place et ne ferait pas de bruit puis, usant des rayonnages comme d'une échelle, il grimpa et se glissa dans le grenier de la maison.

Un grenier de ferme aurait été bourré de quantité d'objets allant de vieux tatamis jusqu'à des provisions, mais la demeure d'Hishigawa était si spacieuse que l'espace au-dessus du plafond ne contenait rien d'autre que de la poussière. Marchant sur les *taruki*, les poutres transversales, le *ninja* parcourut presque toute la longueur de la maison, puis il se mit à se déplacer vers la gauche, de solive en solive. Le grenier était éclairé par une vague lumière que filtraient les interstices entre les lattes de bois qui couvraient les ouvertures ménagées dans le faîte du toit. Ces lattes formaient une claire-voie destinée à empêcher les oiseaux et autres animaux d'entrer dans le grenier, tout en laissant échapper la chaleur en été et la fumée de *l'hibachi* en hiver.

Arrivé au bon endroit, il s'immobilisa. Il prit le risque de battre le briquet pour rallumer sa petite chandelle et il put voir le dessus du plafond de la chambre qui l'intéressait.

Le plafond était soutenu par de minces bâtons qui allaient d'un mur à l'autre. Sur ces bâtons reposaient de fines lattes de bois. Chaque latte chevauchait la suivante et elles étaient fixées par de petites chevilles de bambou. À l'aide d'un couteau, il fit sauter les chevilles, puis il éteignit sa bougie et souleva la latte pour lorgner dans la chambre, au-dessous.

Le rônin dormait sur le dos, la nuque sur un appuie-tête en bois, paraissant plongé dans un lourd sommeil.

Le *ninja* remit la latte en place. Tous ses gestes étaient méthodiques, lents. Il n'y avait pas lieu de se presser puisque la victime dormait à poings fermés.

Marchant en crabe, il se plaça directement au-dessus de la tête du rônin. Il ralluma sa bougie, enleva les chevilles de bambou puis il moucha la chandelle et, sans bruit, souleva la latte pour regarder le visage de sa victime.

D'un petit sac qu'il portait autour du cou, le *ninja* sortit un rouleau de ficelle de soie, un chiffon et une fiole. Avec précaution, il fit descendre la ficelle, qu'il tenait avec le chiffon. Le fil arachnéen se déroula lentement et, quand il se trouva à quelques centimètres de la bouche de Kaze, le *ninja* l'immobilisa.

Le bouchon de la fiole était d'une forme spécialement conçue pour qu'on pût l'enlever avec les dents et il était muni d'un large bord, afin que le contenu de la bouteille ne risquât pas de toucher les lèvres du *ninja*, ce qui lui aurait été fatal. D'une main ferme, le *ninja* plaça le goulot de la fiole près du fil de soie et versa lentement le contenu du flacon sur le fil.

La substance ambrée imbiba le fil et se mit à couler en direction du plancher, se rapprochant peu à peu de l'extrémité du fil. Le liquide finirait par former une goutte qui se détacherait et qui tomberait sur les lèvres de Kaze. Elle serait suivie d'une deuxième, puis d'une troisième goutte, jusqu'au

moment où la victime, presque par réflexe, se léchait les lèvres. Et mourrait.

Le liquide ambré glissait vers le bas, une goutte déjà se formait au bout du fil. Tout d'un coup, Kaze bougea la tête et la tourna de côté, marmonnant dans son sommeil. Le *ninja* éloigna le fil de la tête du rônin et cessa de verser le liquide. Il ne voulait pas qu'une goutte tombe sur la joue de Kaze et le réveille sans l'avoir tué.

Soudain, Kaze bâilla et amorça le geste de se dresser sur son séant. Le *ninja* se hâta de remonter le fil en le faisant passer dans le chiffon plié, pour essuyer le poison. Puis il attendit de voir ce qu'allait faire le rônin.

Kaze s'étira et se gratta le ventre, il parut se poulécher les babines. Et, sortant son sabre de son lit, il se leva et gagna la porte d'un pas ensommeillé. Le *ninja* pensa que le rônin allait satisfaire un besoin naturel et remit la latte du plafond partiellement en place. Il savait être patient et attendrait que sa victime fût de nouveau plongée dans un profond sommeil.

Le *ninja* calma son âme et écouta son propre souffle. Il avait versé le poison d'une main ferme mais son cœur s'était emballé. On l'avait prévenu que cet homme serait difficile à tuer. Maintenant que sa tentative d'assassinat avait avorté, il lui fallait retrouver l'équilibre du cœur et du corps pour avoir l'esprit serein quand il recommencerait.

Tandis que le *ninja* méditait, il perçut un son dans le grenier. Ses yeux se rouvrirent et il scruta l'obscurité glauque où la seule lueur venait du clair de lune qui filtrait à travers la claire-voie de l'ouverture du faîte. Il entendit un autre son léger. Un homme moins entraîné que lui ne l'aurait pas détecté mais il comprit aussitôt ce que cela signifiait : il n'était plus seul !

Vite, il reboucha la fiole de poison et la remit dans son petit sac avec le chiffon et la ficelle de soie. Et, tâchant d'être aussi silencieux que celui dont il sentait la présence, il se dirigea vers l'ouverture du faîte.

Il allait de poutre en poutre en restant près du bord du toit car, en marchant au milieu du grenier, il aurait fait une cible parfaite, découpée à contre-jour par la lueur qui sourdait de la claire-voie.

Tout en avançant, le *ninja* aperçut fugacement une forme sombre qui se déplaçait elle aussi en prenant soin d'éviter la lueur venant du faîte. La silhouette semblait agile et assurée : était-ce le samouraï somnolent qu'il avait observé à peine quelques minutes plus tôt ? Une pensée le frappa soudain : si le samouraï était allé satisfaire un besoin naturel, pourquoi avait-il emporté son sabre ? C'était à cause de la force du samouraï que le *ninja* avait choisi le poison et la cordelette de soie, et il se demandait maintenant si celui qu'il traquait n'essayait pas de renverser les rôles.

Le *ninja* parvint au bout du grenier, gagna le centre, juste sous le faîte et se releva très vite. À présent, la vitesse importait plus que la discrétion : il fit sauter la claire-voie et grimpa prestement sur le toit de tuile. Il portait un sabre court à lame droite dans un fourreau attaché dans le dos, une arme de style chinois.

Il dégaina et se posta de côté derrière l'ouverture du faîte : lorsque son poursuivant arriverait, le *ninja* frapperait.

Le sabre levé au-dessus de la tête, prêt à assener un coup mortel, il concentrait tous ses sens sur le trou noir du toit. L'oreille tendue pour essayer de capter le moindre frottement, ses yeux scrutaient l'obscurité pour tenter de percevoir la plus légère variation du noir du trou, qui indiquerait l'arrivée de son poursuivant.

Le temps semblait s'écouler lentement mais le *ninja* savait d'expérience que le temps, souvent, fait des choses bizarres quand l'esprit est en état de vigilance extrême. Il lui arrive de se traîner comme une tortue, d'avancer à pas si minuscules qu'on est forcé de s'armer de patience en attendant qu'il se passe quelque chose. D'autres fois, le temps est tel l'éclair et frappe à une vitesse effrayante. Là en l'occurrence, il paraissait ralentir et le *ninja* attendait patiemment que son poursuivant arrive sur le toit pour y trouver sa mort.

Brusquement, avec le sixième sens de tous les hommes très entraînés au combat, le *ninja* comprit qu'il avait été dupé. Il se retourna et vit le rônin illuminé par le clair de lune, le sabre dégainé, qui avançait vers lui sur les tuiles du toit de la maison. Le rônin avait compris que l'ouverture du faîte était un piège mortel : il était sorti de l'autre côté du toit.

Le rônin était déjà trop près, le *ninja* ne pouvait pas baisser sa garde pour lancer un couteau. Il pivota et se précipita sur le samouraï, décidé à prendre l'initiative. Son sabre chinois heurta le *katana* et l'entrechoquement de l'acier déchira le silence de la nuit, tandis que des étincelles jaillissaient au contact des deux lames.

Les tuiles du toit étaient glissantes et la pente rendait les manœuvres difficiles. Kaze se prépara mentalement et regarda le *ninja* avec attention.

Celui-ci attaqua mais Kaze réussit à parer tous les coups. Voyant que son attaque restait sans effet, le *ninja* recula de quelques pas. Kaze, lui, avança, maintenant la pression. Il ne voulait pas lui laisser le temps de lancer un couteau ou autre chose – un art pour lequel les *ninja* sont renommés.

— Hé ! Vous autres ! Qu'est-ce que vous fabriquez là-haut ?

Le bruit avait fini par attirer sur le lieu de la bataille le garde inefficace jusque-là. Il levait la tête vers les deux silhouettes perchées sur le toit.

— Allez chercher du renfort ! lui cria Kaze. Il y a un assassin ici.

Le *ninja* en profita pour lancer une autre attaque, pensant que le rônin aurait un peu baissé la garde. Il se trompait : Kaze para les coups sans céder un pouce de terrain. Matsuyama tenait à garder son adversaire vivant. Il était curieux de découvrir qui pouvait désirer sa mort suffisamment pour payer un *ninja*. Était-ce la même personne qui avait recruté les autres assassins ? Ce n'était pas Okubo, car si ce dernier avait su où logeait Kaze, il aurait tout bonnement encerclé la maison avec ses hommes, quitte à l'incendier au besoin.

Comprenant qu'il serait bientôt cerné, le *ninja* regardait autour de lui pour trouver le meilleur moyen de s'enfuir. Kaze interpréta aussitôt son attitude et se lança à l'attaque. Il avançait quand son pied se posa sur une tuile descellée et glissa.

Le *ninja* poussa un cri de triomphe et se jeta sur lui pour profiter de l'incident, mais Kaze, au lieu

d'essayer de se redresser, se laissa tomber en avant, portant un coup de sabre pendant sa chute, de sorte que la lame s'enfonça profondément dans la jambe droite du *ninja* et lui sectionna les tendons du genou. Kaze roula jusqu'au bord du toit et, avec une agilité de félin, se retourna et atterrit sur ses pieds. Entraîné par son élan, il fit une roulade et rebondit avant de se remettre sur ses pieds.

Le sabre toujours à la main, il regarda le *ninja*. Celui-ci se tenait debout sur une jambe ; l'autre pendait, inutile, et saignait abondamment. Il ne tarderait manifestement pas à être cerné et capturé, car les gardes d'Hishigawa arrivaient en courant.

Sans un mot, le *ninja* tourna la pointe de son sabre vers son menton. Plaçant les deux mains sur la poignée, il s'enfonça l'arme dans la gorge. Il resta un bref instant dressé, telle une étrange statue, debout sur une jambe, le sabre dans la gorge. Puis il s'effondra et se mit à rouler sur le toit.

Kaze se précipita vers lui et arracha l'étoffe qui lui couvrait la figure. Le visage du *ninja* lui était inconnu, comme il l'avait suspecté. Le mourant le regarda sans haine ni animosité. Kaze ne se donna pas la peine de lui demander qui l'avait embauché, car un homme qui se suicide quand il est sur le point d'être capturé n'a pas la faiblesse d'esprit de faire des aveux au moment de mourir.

— Je vous sculpterai une Kannon, lui dit Kaze.

La surprise se peignit un instant sur les traits du *ninja*, puis l'éclat de la vie déserta son regard : il était mort.

CHAPITRE XX

*Blanc legs pour témoigner
d'une courte vie de chaos et de larmes.
Dans la tombe glacée gisent les os.*

Les quatre silhouettes regroupées tenaient conseil avec une mortelle gravité.

— Que venait faire le *ninja*, croyez-vous ? demanda Hishigawa.

— Une tentative d'assassinat, répondit Enomoto.

— Oui, confirma Kaze d'un ton neutre. Il semble que vous vous soyez fait des ennemis farouches, Hishigawa-san .

Ando, la quatrième silhouette, aspira bruyamment par la bouche en entendant affirmer que le *ninja* était venu pour assassiner Hishigawa.

— Comment savez-vous que le *ninja* était venu assassiner Hishigawa-san ? interrogea Enomoto.

— Qui d'autre ? Hishigawa-san lui-même a dit qu'on avait essayé d'attenter à ses jours. C'est pourquoi il m'a proposé la tâche de *yojimbo*, ajouta Kaze en se tournant vers Hishigawa. Pouvez-vous me parler de ces autres tentatives et des personnes qui pourraient vous en vouloir ?

— Un homme comme moi est susceptible de se faire de nombreux ennemis, répondit évasivement Hishigawa.

— Il m'est difficile de vous aider si je ne connais pas les faits, souligna Kaze, logique.

— Euh, il y a...

— Hishigawa-san, coupa Enomoto, avant de discuter des problèmes du passé, j'aimerais poser quelques questions à Matsuyama-san sur ce *ninja*.

— *Dozo*, je vous en prie, fit Kaze, dissimulant sa déception qu'Hishigawa ait été interrompu.

— Comment vous êtes-vous aperçu de la présence du *ninja*, Matsuyama-san ?

— J'étais sorti admirer la lune qui est dans une phase particulièrement belle, en ce moment. Presque pleine, avec un fin quartier qui lui manque encore. Et c'est en levant les yeux que j'ai vu la silhouette sur le toit.

— Pourquoi ne pas avoir alerté le garde ?

— Il était loin de l'endroit où je me trouvais. Il y avait un arbre commode près de la maison, j'ai décidé d'y grimper pour aller vérifier moi-même ce qui se passait.

— Savez-vous pourquoi *le ninja* a enlevé les deux claires-voies du faîte ?

Kaze sourit :

— J’imagine qu’il a dû se tromper et ne pas retirer la bonne. Il s’est rendu compte qu’il était trop loin de la chambre d’Hishigawa-san, alors il est allé à l’autre bout de la villa et il a enlevé la seconde.

— Vous croyez vraiment qu’il voulait assassiner Hishigawa-san ? interrompit Ando.

Kaze haussa les épaules.

— Il n’y a personne d’autre ici qui vaille la peine qu’on dépense son argent pour payer un *ninja*. Vous n’êtes pas d’accord là-dessus, Enomoto-san ?

— Je suppose que si.

— Très bien, conclut Kaze, qui enchaîna : Eh bien, Hishigawa-san, vous étiez sur le point de me raconter les détails des autres tentatives d’assassinat sur votre personne.

— Avant mon départ pour Kyoto, nous avons remarqué un homme qui surveillait la propriété, répondit Hishigawa. Les gardes d’Enomoto-san n’ont jamais pu s’en approcher assez pour l’interroger, mais il s’intéressait visiblement à mes faits et gestes. Un jour que je me rendais à Kamakura avec un seul garde, il a attaqué et a tué *mon yojimbo*. J’ai réussi à m’enfuir pendant ce temps-là, mais cela m’a contraint à avoir toujours deux ou trois gardes avec moi.

— Pourquoi croyez-vous qu’il voulait vous tuer ?

— C’est une affaire personnelle.

Hishigawa semblait disposé à se montrer obstiné. Si son agresseur était Noguchi Mototane, Hishigawa n’allait pas reconnaître l’existence de la vengeance. La cible d’une vengeance a le droit de se défendre mais, pour une raison ou pour une autre, Hishigawa ne voulait pas en parler à Kaze.

— Avez-vous réussi à le tuer, cet assassin ?

— Je ne l’ai pas tué. Enomoto-san et mes hommes non plus, précisa Hishigawa.

— Vous avez évoqué de nombreuses agressions contre votre personne...

— Bon, vous en avez vu une, quand Ishibashi a essayé de me tuer.

— Quoi d’autre ?

— Trois tentatives d’assassinat sur ma personne en quelques semaines, ça ne suffit pas ? s’indigna Hishigawa. D’abord, un guerrier tue mon *yojimbo*, ensuite des bandits massacrent mon escorte et leur chef tente de me supprimer, et maintenant un *ninja* essaie de s’introduire chez moi pour m’assassiner !

— Je dirais plutôt que trois tentatives en un laps de temps aussi court n’ont manifestement pas suffi, Hishigawa-san, puisque vous en êtes chaque fois sorti indemne !

L’excitation de la maisonnée était retombée. Enomoto avait doublé les gardes qui patrouillaient autour de la maison. C’était là une entrave mineure, mais pas un obstacle, au projet de Kaze : il sortit de la demeure en catimini pour aller examiner l’endroit qu’il avait repéré dans le domaine.

Il s'était donné la peine de s'équiper d'une bêche en bois prise dans la cabane à outils du jardinier et il lui fut facile de retrouver le coin à la pâle lumière de la lune. Il resta un moment accroupi, scrutant de son œil de chasseur le sol faiblement éclairé. La terre avait été remuée, c'était visible, mais l'ennui, c'est que ça ne semblait pas si récent. Il se releva et planta la bêche dans le sol.

La terre s'était tassée mais restait relativement facile à creuser. Et des os d'un blanc luisant émergèrent peu à peu au clair de lune.

CHAPITRE XXI

*Honneur. Confiance. Devoir.
Autant de bulles fragiles
qui ne sont que trop faciles à crever.*

Enomoto se planta devant le mannequin de paille qui lui servait à s'entraîner et concentra son attention sur sa lame. En sa qualité de samouraï, Enomoto avait le droit de commettre un « meurtre d'entraînement », ou ce qu'on appelait « tuer pour éprouver un sabre ». Il pouvait exécuter un *heimin*, un homme du commun, pour le simple plaisir d'essayer sa lame sur un corps vivant. Pratiquement, cependant, le samouraï qui profitait trop souvent de ce droit ne tardait pas à se faire une mauvaise réputation : supprimer trop de paysans pouvait nuire à la production de riz.

Pour éviter le problème, de nombreux samouraïs essayaient leurs sabres sur les cadavres de criminels. D'autres ne tiraient avantage de leur prérogative que lorsqu'un affront quelconque – réel ou imaginaire – leur fournissait un prétexte pour tuer un *heimin*, surtout hors de leur préfecture d'origine. D'autres encore, tel Enomoto, s'exerçaient sur des mannequins.

Enomoto leva le sabre au-dessus de sa tête puis le ramena dans la position « qui vise l'œil ». La lame polie s'étirait devant lui, un ruban d'acier légèrement incurvé, long de moins de trois *shaku*, qui représentait tout ce en quoi Enomoto croyait encore. Son sabre était l'unique constante dans un monde en perpétuel changement.

Comme la plupart des garçons des familles de samouraïs, Enomoto avait reçu son premier sabre à l'âge de cinq ans. Il avait porté le *mamori-gatana*, le sabre enchanté, jusqu'à son *gempuku*, la cérémonie marquant son accession à l'état d'homme, au cours de laquelle on lui avait remis son premier vrai sabre et sa première armure, et on lui avait fait sa première coiffure d'adulte.

Enomoto, jeune homme, se consacra entièrement à son art. Il se rendit compte très tôt qu'il était exceptionnellement doué pour le *katana*. Alors que ses camarades avaient l'air gauches et maladroits quand ils pratiquaient leurs coups, il lui était naturel et facile de se servir d'un *katana*. Enomoto redoubla donc d'efforts pour en maîtriser le maniement. Il trouva un *sensei* qui voulait bien le former et il s'exerçait pendant des heures pour mettre cet enseignement en pratique. Le sabre devint bientôt une extension de son corps et, finalement, de son esprit.

Imbu des principes du *bushido*, le code du guerrier, Enomoto brûlait d'envie d'utiliser ses talents dans une grande guerre. Hideyoshi, le Taiko, exauça son souhait.

Quand Hideyoshi eut soumis tous les *daimyo*, les seigneurs du Japon, il s'embarqua aussitôt dans une aventure étrangère. Il décida de conquérir la Corée et se vanta ensuite de pouvoir pousser jusqu'en Chine. Mais les Coréens et les Chinois ne l'entendaient pas de cette oreille...

Hideyoshi mobilisa près de cent cinquante mille hommes pour cette expédition et l'invasion de la péninsule coréenne rencontra initialement un grand succès. Au début, l'année coréenne ne faisait pas le poids devant les farouches samouraïs japonais, aguerris par des centaines d'années de guerres

intestines. De Pusan, à la pointe sud de la Corée, les soldats japonais marchèrent vers le nord, s'emparant de Séoul, Pyongyang et même Wonsan, sur la côte est.

Enomoto, alors adolescent, participa avec enthousiasme à la campagne de Corée. Le seigneur d'Enomoto était un grand partisan d'Hideyoshi et il avait engagé le plus clair de ses troupes dans cet effort. Mais Enomoto apprit que, même dans la victoire, la guerre n'est pas le spectacle de splendeur martiale et de roulements de tambour qu'exaltent les conteurs. Il découvrit la douleur, la souffrance, le sang, les membres sectionnés, les ventres ouverts.

Cependant, avec l'accélération du temps qu'entraîne la guerre, Enomoto put rapidement s'élever dans la hiérarchie et commander un petit escadron. Il participa allègrement à la collecte des nez coupés sur les corps des ennemis massacrés, qu'on envoyait à Hideyoshi pour lui prouver la réussite de la campagne.

Mais le vent ne tarda pas à tourner. L'amiral coréen Yi Sun-sin créa une flotte de redoutables « bateaux-tortues », des vaisseaux de guerre équipés d'un pont couvert, renforcés avec de l'osier, du bois et même des plaques d'acier. L'armée coréenne reçut l'aide de soldats chinois, de sorte que les Japonais se retrouvèrent dans une impasse.

Quand il apprit qu'Hideyoshi avait signé un armistice après une année de rudes combats, Enomoto n'y crut pas. Et quand, trois ans plus tard, Hideyoshi relança la guerre de Corée, ce fut un Enomoto désillusionné qui partit se battre, envoyé par son seigneur. Cette fois, de nombreux *daimyo* veillèrent à ne pas fournir beaucoup de soldats pour la Corée. Tokugawa Ieyasu réussit particulièrement bien à garder ses hommes au Japon, un fait qui devait lui assurer un puissant avantage à Sekigahara, quelques années plus tard.

Lors de la deuxième campagne de Corée, Enomoto ne nourrissait déjà plus de rêves puérils sur la nature de la guerre, et les illusions qu'il avait pu avoir sur l'honneur s'évanouirent également. Enomoto vit des officiers piller et s'enrichir à la manière de vulgaires pirates. On ajoutait des nez de femmes et d'enfants coréens à ceux des guerriers, pour faire croire que les batailles étaient plus grandes et plus décisives que ce n'était le cas en réalité. Les combats s'enlisèrent et aboutirent presque dès le début dans une impasse. Ce fut un soulagement pour Enomoto quand Hideyoshi mourut et que l'expédition coréenne s'acheva.

Dans l'esprit d'Enomoto, Sekigahara élimina les derniers vestiges de l'idée d'honneur dans la guerre, lorsque des *daimyo* de noble extraction trahirent la cause de Toyotomi et rejoignirent le camp d'Ieyasu pour de l'argent. Le seigneur d'Enomoto fut vaincu et dépouillé de son territoire, de sorte qu'Enomoto et les autres survivants de Sekigahara devinrent des rônins. Content de s'en tirer avec la vie sauve, Enomoto conclut que le nouvel ordre des choses tournait autour de l'argent plutôt qu'autour d'antiques notions telles que l'honneur, et il entra sans remords au service de la maisonnée d'Hishigawa quand l'occasion s'en présenta.

Enomoto était en train de réfléchir au problème que représentait le nouveau rônin, Matsuyama Kaze. Il ne l'avait encore jamais vu manier le sabre mais il était convaincu, rien qu'à son maintien et à sa façon de bouger, que c'était un maître en la matière. Matsuyama avait beau prétendre que c'était par accident qu'il avait estropié le *ninja*, Enomoto était persuadé que le rônin avait agi exactement

comme il en avait l'intention, blessant le *ninja* sans le tuer. Sauf que le suicide du *ninja* l'avait empêché d'obtenir des renseignements.

« Mais que vaut vraiment ce rônin, un sabre à la main ? Est-il meilleur que moi ? », s'interrogeait Enomoto. Les duels avaient acquis une popularité croissante, pour démontrer la supériorité d'un bretteur sur un autre. La question pouvait donc être vite tranchée en défiant le rônin en duel. Enomoto n'était toutefois pas sûr que sa propre réputation en serait nécessairement grandie. Tuer un rônin inconnu, ce n'était pas pareil que de battre un célèbre maître du sabre ou le chef d'une école de cet art ; de tels exploits pouvaient vous valoir un bon poste chez un *daimyo* important, ce qui voulait dire de l'argent. Mais comme Enomoto était satisfait de ce qu'il gagnait chez Hishigawa, il n'avait pas besoin de prendre de risques avec ce rônin.

Concentrant sa puissance sur sa lame, Enomoto imaginait la figure du rônin sur le mannequin de paille. Et, criant *haup !*, il balaya l'air de sa lame, décrivant un arc rapide pour venir frapper le cou du mannequin, lui tranchant net la tête.

— Superbe !

Enomoto se retourna et vit le rônin. Il était troublé de constater que l'homme avait pu arriver jusqu'à lui si silencieusement. En admettant qu'Enomoto n'ait pu l'entendre, il se serait attendu à sentir sa présence dans son dos.

« Est-ce parce que mon instinct s'est relâché que le rônin a pu arriver sans que je m'en rende compte ou serait-ce qu'il a le pouvoir d'annihiler cet instinct ? », se demandait Enomoto. Les deux éventualités étaient aussi dérangeantes l'une que l'autre. Sans répondre à l'exclamation de Kaze, Enomoto se remit en position de combat. Il s'attendait que le rônin ajoutât un commentaire mais ce dernier se taisait – une attitude qu'Enomoto trouva encore plus agaçante que s'il avait parlé. Alors, affichant un sourire, Enomoto relâcha sa garde et se tourna face au rônin.

— Voulez-vous l'essayer ? proposa-t-il en désignant le mannequin de paille.

— Non, merci, répondit poliment Kaze.

— Vous ne vous entraînez pas ? persifla Enomoto. Ou bien êtes-vous au-delà de cela ?

— Nous savons tous les deux que personne ne peut aller au-delà.

Enomoto éclata de rire :

— Vous êtes un homme étrange ! Cela vous intéresserait de vous mesurer à moi ?

— Votre sabre m'a l'air d'un jouet dangereux. Je crois qu'il vaut mieux ne pas s'amuser avec. Trop de risques d'accident.

— Alors, pourquoi ne pas prendre des *bokken*, des sabres de bois ?

— Un *bokken* aussi peut tuer et estropier, répondit Kaze en souriant. J'ai encore besoin de mon corps fatigué et de ma pauvre tête.

— Mais n'êtes-vous pas curieux de voir si votre adresse égale la mienne ?

— J'ai tout de suite vu, à notre première rencontre, que vous aviez une superbe maîtrise du sabre. Votre brillante démonstration sur le mannequin de paille n'a fait que confirmer mon impression initiale, expliqua Kaze en s'inclinant. Vous êtes un bretteur exceptionnel, Enomoto-san.

Surpris, Enomoto s'inclina à son tour, par réflexe, et quand il se redressa, le rônin fit volte-face et sortit. Enomoto tourna le tranchant de son sabre vers le haut et le rengaina. Il n'avait plus du tout envie de s'entraîner.

*

Ando surveillait les derniers détails de la préparation du plateau. Elle disposa avec art une jeune feuille d'érable à côté d'un cube de tofu soyeux. Manipulant la feuille avec des baguettes, elle la tourna adroitement de façon à la faire reposer contre le tofu sous un certain angle, pour former une garniture délicate et esthétique.

— C'est très beau, déclara une voix derrière elle.

Elle sursauta légèrement. Elle se retourna et vit cet enquiquineur de rônin. Cette façon qu'il avait de se mouvoir sans bruit l'agaçait. Elle ramena son attention sur le plateau.

— Le maître tient à ce que tout soit hautement raffiné quand il s'agit de son épouse, répondit Ando.

Elle continua de s'occuper de son plateau avec une attention exagérée, espérant que le rônin s'en irait. Il n'en fit rien.

— Le soin qu'Hishigawa-san prend de son épouse est admirable. Craint-il qu'elle se trouve exposée au même péril que lui ?

Ando tendit l'oreille en entendant parler de danger à propos du Jeune Maître et elle cessa de s'affairer.

— Il a évoqué plusieurs tentatives d'assassinat, reprit Kaze. Dans l'une d'elles au moins, il était visé à cause de son épouse. Les autres avaient-elles aussi un rapport avec Yuchan ?

— Nous vivons dans un âge de violence, répondit Ando d'un ton vague, qui peut dire la cause des folies qui se commettent ? Je vous prie de m'excuser, samouraï, il faut que j'apporte ce plateau à l'épouse de mon maître.

Ando esquissa une courbette de pure forme et sortit avec le plateau.

Kaze resta planté à la regarder. Toutes les maisonnées ont leurs secrets. Quels étaient donc ceux de cette maison pour que ses habitants soient muets à ce point ?

CHAPITRE XXII

*Trop fier pour cuire du riz.
Aspirez à des actes de grande portée.
Dignité de la jeunesse.*

Kaze arriva au temple, où il trouva Nagatoki. Le petit-fils de Grand-mère aînée, seul, s'occupait du camp. Il surveillait une marmite pleine de riz qui était sur le feu, attendant le bon moment pour mettre le lourd couvercle de bois, afin de laisser cuire le riz dans la vapeur. Il paraissait gêné que Kaze l'eût surpris en train de vaquer à des tâches domestiques qui, croyait-il, diminuaient sa stature de guerrier aux yeux de son aîné. Kaze prit le couvercle des mains du jeune homme et le posa sur la casserole.

— Tu laisses l'eau bouillir trop fort, elle s'évapore, releva Kaze d'un ton détaché. Quand on est en campagne, il est d'une importance critique de savoir nourrir ses hommes. Les guerriers ne peuvent se battre l'estomac vide.

D'entendre la cuisson du riz élevée au rang des arts martiaux parut soulager la gêne de Nagatoki.

Kaze était venu informer Grand-mère aînée qu'il n'avait pas progressé dans sa quête de renseignements sur Mototane. Il songea au proverbe japonais « *Chiri tsumotte yama to naru* », « Un amoncellement de poussière finit par former une montagne », et décida de parler à Nagatoki au sujet de Mototane.

— J'aimerais parler de Mototane avec toi.

— Vous l'avez retrouvé ? demanda le jeune homme, une note d'excitation dans la voix.

— Non, et je ne risque pas d'y arriver, à moins d'en savoir un peu plus long sur lui et sur son caractère. Que peux-tu me dire de lui ?

— C'est mon cousin.

— Oui.

— Euh, un cousin plus âgé que moi.

Nगतoki aspira l'air avec force, produisant un sifflement qui indiquait que la question de Kaze le rendait nerveux.

— Détends-toi. Ce n'est pas un interrogatoire. Je veux juste en savoir davantage sur lui au cas où ça me donnerait des indices.

— Bon, il est très fort au sabre. Pas aussi bon que vous, samouraï-san, mais excellent. Je l'admirais pour son adresse.

— Il n'avait pas de faiblesses ?

— Des faiblesses ?

— Les femmes. La boisson. Un péché mignon qui pourrait lui faire abandonner ses devoirs.

Nagatoki parut horrifié en entendant Kaze suggérer que son cousin et aîné, qu'il idolâtrait visiblement, aurait pu avoir un travers humain.

— Oh non, samourai-san ! Mototane ne pourrait jamais avoir de tels vices ! Grand-mère aînée ne l'aurait pas toléré !

Cela, Kaze le croyait volontiers. Il décida de ramener la conversation en terrain plus sûr et d'avancer plus lentement.

— Tu dis qu'il est bon au sabre ?

— Excellent ! Très fort et sans peur. Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui peuvent lui résister au *dojo*.

— Et que crois-tu qu'il lui soit arrivé, toi ? Pourquoi n'est-il pas ici ?

Nagatoki se mordit la lèvre et répondit en hésitant :

— Je n'arrive pas à imaginer de raison, sauf s'il est mort. Mais je n'aime pas penser...

Nagatoki baissa la tête et des larmes emplirent ses yeux. Il tisonna sauvagement le feu sous le riz avec une branchette. Le feu pétilla et une petite gerbe d'étincelles rouges jaillit, univers miniature plein d'éphémères soleils qui étincelèrent avant de retomber aussitôt en cendres noires.

Kaze prétendit ne pas avoir remarqué l'émotion de Nagatoki et enchaîna :

— La mort est une éventualité de chaque instant quand on suit la voie du guerrier. Mais si tu y réfléchis, la mort est l'aboutissement de toute vie. Si Mototane est mort, il reviendra sous une autre forme. D'après ta description, sa prochaine existence sera certainement une vie d'honneur, riche de possibilités. Un homme aussi honorable ne doit pas craindre la mort. Ce serait triste qu'une vie prometteuse se termine si tôt, mais le temps est relatif et une existence courte et honorable est préférable à une longue vie de malheur.

Nagatoki ne pipa mot mais parut trouver du réconfort dans les paroles de Kaze. Après quelques minutes de silence, il reprit :

— Merci de m'avoir laissé votre lit à la maison de thé. C'était, c'était... euh, la première fois.

Le garçon faisait allusion à leur première rencontre, quand Kaze avait offert sa couche à Nagatoki, car le rônin tentait de se soustraire aux ardeurs amoureuses d'une servante.

Kaze rit.

Nagatoki parut surpris et rougit. Mais il se rendit vite compte que Kaze ne se moquait pas et il se mit à rire lui aussi. Sa mélancolie à l'idée du sort fatal qu'avait peut-être subi Mototane fut dissipée par le secret partagé avec l'étrange rônin.

— Et quelle est la cause de tant d'hilarité ? s'enquit Grand-mère aînée qui entraît justement dans le temple abandonné.

Kaze regarda Nagatoki et répondit :

— Il était question d'importantes manœuvres militaires et des victoires qu'elles apportent.

Nagatoki pouffa.

Grand-mère aînée se renfrogna, elle n'aimait pas se sentir exclue.

— Avez-vous la moindre nouvelle de Mototane ? demanda-t-elle d'un ton bourru, tentant de reprendre les choses en main.

— Non, Grand-mère aînée, je crains que non.

Grand-mère aînée fit la moue, manifestement agacée. Sa contrariété n'eut pas d'effet sur Kaze : il avait fait tout son possible.

— Hishigawa vous a-t-il appris quelque chose ?

— Là, c'est un vrai problème. Il me sera très difficile de gagner la confiance d'Hishigawa. Il voudrait que je travaille pour lui, mais ça ne lui délie pas la langue pour autant. Je vais devoir trouver le moyen de le mettre en confiance. En attendant, si vous voulez, je peux essayer d'entrer en contact avec Yuchan. Le palais de Jade est gardé mais c'est loin d'être une forteresse, je crois que je pourrais aller la voir en catimini. Apparemment, elle vit dans la splendeur et le luxe, alors peut-être est-elle heureuse de sa situation actuelle ? Auquel cas, vous perdez votre temps, à tenter de libérer une personne qui n'a pas envie d'être secourue !

*

Perché dans un arbre, Kaze surveillait le palais de Jade. La lune était haute dans le ciel et sa pâle lumière facilitait l'observation de l'île. Kaze avait presque décidé que c'était le moment de se mettre à l'eau et de rejoindre l'îlot à la nage quand il vit quelqu'un sortir sur la véranda qui entourait le palais. C'était Enomoto.

Une maison gardée par une sentinelle somnolente, c'était simple, mais un lieu où se trouvait Enomoto, c'était une autre affaire. Enomoto n'était pas un imbécile, et il serait infiniment plus dangereux de se glisser sur l'îlot en sa présence.

Kaze ne comprenait pas cet homme. C'était de toute évidence un guerrier de qualité, plus ou moins de la même étoffe que lui-même. Pourtant, Enomoto était capable d'offrir son sabre et sa loyauté à un Hishigawa.

Kaze entendit un léger bruit sous lui. Une silhouette se déplaçait dans la propriété, elle se dirigeait vers le lac et le palais. Kaze lâcha un soupir exaspéré, convaincu qu'il s'agissait de Grand-mère aînée ou d'un de ses deux acolytes venu reconnaître le terrain. Le domaine n'était pas encore très étroitement gardé, mais cela changerait si l'on s'apercevait que des intrus y pénétraient.

L'exaspération de Kaze se transforma en intérêt : la silhouette qu'il suivait des yeux au clair de lune n'était pas celle d'un des membres du trio. Fascinant ! Il jeta un coup d'œil sur le palais et vit qu'Enomoto rentrait à l'intérieur.

L'homme était un peu en retard et savait que le Patron le réprimanderait. Ils auraient en principe dû se retrouver à l'heure du rat, or il était maintenant presque l'heure du bœuf. Il avait été engagé dans une partie de dés, où il gagnait gros, et s'était attardé pour une « dernière » à plusieurs reprises. Il avait fini par s'arracher au jeu en constatant que jamais il n'arriverait à temps pour son rendez-vous. Et maintenant il était inquiet et un peu effrayé à la perspective de ce que le Patron dirait ou ferait à cause de ce retard.

Il savait qu'il n'y aurait pas de patrouille de gardes à l'arrière de la propriété ce soir-là, il se hissa donc par-dessus le mur d'enceinte et avança furtivement, d'arbre en arbre, pour gagner le lieu du rendez-vous. Il l'avait déjà fait des quantités de fois, même s'il n'appréciait guère la traversée à la nage dans l'eau froide à la fin, et ses gestes s'enchaînaient comme dans un numéro bien rodé.

Il trouva refuge dans l'ombre obscure d'un grand pin qui se dressait au bord du lac et cacha son sabre dans un creux de l'arbre. Il enleva son kimono, frissonnant un brin, en pagne, à la fraîcheur de l'air nocturne, puis il rangea son vêtement près de son sabre. Il délaçait ses sandales de paille quand il entendit un bruit au-dessus de lui. Il leva les yeux juste au moment où un homme lui tombait dessus, l'aplatissant au sol et lui coupant le souffle.

Lorsque Kaze atterrit sur l'inconnu, il entendit un « Oh ! » satisfaisant, car il signifiait qu'il faudrait à l'homme un bon moment avant qu'il songeât à se sauver. Il attrapa le gaillard par le bras et le tira hors de l'ombre pour voir son visage au clair de lune. Et il eut une surprise.

— Eh bien, souffla Kaze, si tu as l'intention de jouer régulièrement les coussins quand je saute d'un arbre, tu ferais mieux de remplumer un peu ta carcasse !

L'homme qui le regardait était en effet le bandit sur lequel il avait sauté lors de son voyage sur le Tokaido...

Une demi-heure plus tard, Kaze était assis dans une pièce avec un Hishigawa ensommeillé et le bandit terrifié.

— Je n'ose pas parler, le Patron me trancherait la gorge, lâcha le brigand.

Kaze posa la main sur la garde de son sabre, adressant au bandit un sourire qui fit frissonner l'homme à demi nu :

— Si tu ne parles pas, c'est moi qui vais m'occuper de toi. Je te découperai en très fines lamelles, comme on fait avec un bloc de *katsuo-bushi*. Tu as sûrement vu ta mère débiter le thon séché pour donner du goût à la soupe, quand tu étais gamin. Si tu ne dis pas à Hishigawa-san ce que tu m'as raconté, je te découperai en tranches aussi fines et ça fera très mal !

Le bandit regarda craintivement Kaze, ne sachant pas si le samouraï mentait ou pas. Il décida de ne pas chercher à le vérifier.

— D'accord. Enomoto-san nous a embauchés pour voler l'or d'Hishigawa-san.

— Enomoto-san ? s'exclama Hishigawa, à présent parfaitement réveillé et les yeux arrondis par la surprise.

— Oui. Je faisais partie de la bande qui vous a volé l'autre fois. On aurait recommencé si le samouraï ne nous en avait pas empêchés. On nous avait dit de ne pas vous faire de mal mais de prendre l'or.

— Mais vous avez tué mon *yojimbo* !

— Oui. Ça faisait partie du plan, pour que vous ne soupçonniez pas Enomoto-san. Quand vous deviez déplacer des quantités d'or particulièrement importantes, Enomoto-san choisissait des hommes faibles pour vous escorter. Lui, il savait qu'ils mourraient, mais eux, ils n'étaient pas au courant. Comme ça, on aurait pu vous voler à plusieurs reprises sans que vous vous doutiez que c'était organisé de l'intérieur de votre maisonnée.

Hishigawa nageait en pleine confusion. Il regarda Kaze :

— Et maintenant, que faisons-nous ?

— Nous ligotons cette canaille et nous allons nous coucher. Nous parlerons à Enomoto-san demain matin.

Mais avant, nous veillerons à ce que les gardes apprennent qu'ils servaient *d'usagi*, de lapins, qu'Enomoto-san destinait au collet et à la mort, afin que lui et ses véritables sbires puissent continuer de voler votre or.

Enomoto était contrarié parce que son homme avait manqué leur rendez-vous, de sorte qu'il n'avait pas pu apprendre en détail comment le rônin avait fait échouer la tentative de vol sur le Tokaido. Il était encore plus agacé du fait que cet imbécile de marchand énamouré avait décidé d'une réunion à la première heure, ce matin-là.

Il entra dans la salle de réception et s'immobilisa aussitôt. L'ambiance était chargée de tension et les yeux de bretteur d'Enomoto saisirent la scène d'un seul regard.

Hishigawa trônait sur l'estrade, à la manière d'un noble. À son côté se tenait le rônin, qui observait Enomoto avec attention, son sabre placé à un angle tel qu'il pouvait dégainer très vite. La vieille sorcière d'Ando était de l'autre côté et le fixait haineusement de ses yeux de rat. Tandis que les gardes de la maisonnée, debout, lui jetaient des regards noirs. « Ils doivent savoir », songea Enomoto. Là, assis devant le rônin, se trouvait en effet celui avec qui il avait eu rendez-vous à l'heure du rat. Ligoté, à moitié nu, le bougre avait sans doute tout déballé, aussi proluxe qu'un *kusahibari*, l'insecte chanteur le plus prisé que le *mushiuri*, le vendeur d'insectes, proposait au client.

— Eh bien, c'est fini, déclara Enomoto avant que la moindre accusation eût été prononcée. Je suis content. Je commençais à me lasser de cette farce, un homme de ma trempe, travailler pour un ver de terre de votre espèce ! lança-t-il à Hishigawa.

Ce dernier eut l'air choqué, et Ando, la vieille harpie, émit une sorte de sifflement hargneux, tel un serpent en colère.

— Vous... vous... bredouillait Hishigawa.

— Ne vous fatiguez pas ! interrompit Enomoto. Je m'en vais. Mais ne vous avisez pas d'aller vous plaindre aux autorités pour l'argent que j'ai pris, sinon je serai obligé de leur révéler nos-petits secrets...

Il fit volte-face, puis s'arrêta. Il tourna la tête pour jeter un dernier regard à Matsuyama Kaze, qui le soutint sans ciller. Il n'y avait ni surprise ni inquiétude sur le visage de Kaze. Enomoto en oublia un instant de se maîtriser et il se rembrunit, tel un noir ciel de typhon. Il n'adressa pas une parole au rônin, mais ils sentirent l'un et l'autre la profondeur de la haine d'Enomoto pour cet empêcheur de tourner en rond. Là-dessus, Enomoto quitta la pièce, puis la maison, puis le domaine, passant devant le garde médusé.

— Bon, cela s'est bien passé, conclut Hishigawa, à part les insolences de ce bandit !

Kaze ne répondit rien.

— Je me demande si vous voudriez bien reconsidérer mon offre de travail.

— Je vais y réfléchir. J'ai de mon côté une idée à soumettre à votre réflexion.

— De quoi s'agit-il ?

— Je me demande pourquoi vous transportez de l'or entre Edo, Kamakura et Kyoto.

— Eh bien, répondit Hishigawa, affectant le ton patient qu'on prend avec un enfant un peu lent, les affaires que j'ai dans chacune de ces villes ont des besoins différents. Parfois, il faut de l'or dans une ville alors que dans une autre on en a trop. Je suis donc obligé de transférer l'or d'une ville à l'autre.

— Ce n'était pas le sens de ma question, répondit Kaze, ignorant le ton d'Hishigawa. Je me demandais pourquoi vous aviez besoin de déplacer l'or, physiquement, avec le risque qu'il soit dérobé.

— Mais comment faire autrement pour répondre aux besoins de mes affaires dans chaque ville ?

— Il y a d'autres affaires qui fonctionnent aussi dans deux villes à la fois, non, à Edo et Kyoto, ou à Kyoto et Kamakura ?

— Oui, naturellement.

— Et le même problème doit se poser de temps en temps à ces gens-là ?

— Oui, je suppose que oui.

— Eh bien, pourquoi ne pas jouer le rôle de courtier et trouver ces compagnies ? Auquel cas vous n'auriez plus jamais besoin de transférer de l'or.

— Que voulez-vous dire ?

— Supposez que vous ayez cent *ryo* d'or à Edo, que vous vouliez transférer à Kyoto.

— Oui, et alors ?

— Eh bien, vous trouvez une ou plusieurs compagnies qui ont cent *ryo* d'or à Kyoto et qui ont

besoin de cet or à Edo.

Hishigawa paraissait ne pas comprendre.

— Mais quel intérêt ? Ça voudrait dire deux fois plus d'or à transporter.

— Non, il n'y aurait pas d'or à transporter. Vous commencez par collecter les cent *ryo* d'or de Kyoto que des compagnies voudraient transférer à Edo, et vous les mettez dans votre propre affaire de Kyoto. Ensuite, vous prenez cent *ryo* d'or de chez vous à Edo que vous donnez à ceux qui voulaient un transfert d'or de Kyoto à Edo. Tout ce que vous avez à faire, c'est envoyer des instructions écrites de Kyoto à Edo, sans avoir à déplacer d'or.

— Magnifique ! Je peux même prendre une jolie commission pour rétribuer mes services parce que les compagnies de Kyoto n'auront pas à courir les risques d'un transport d'or ! s'exclama Hishigawa, très excité. Vous allez être un élément extraordinaire dans mes affaires !

Sans relever qu'il n'avait pas consenti à collaborer avec Hishigawa, Kaze hocha la tête et laissa le marchand à l'enthousiasme que lui inspiraient la puissance et la simplicité de l'idée. Il vida plusieurs verres de saké avec lui tandis qu'Hishigawa évoquait la façon dont il pourrait organiser le service de courtage. Enfin, quand le marchand fut un peu souûl, Kaze déclara :

— Enomoto a fait allusion à des secrets quand il est parti. Il faut que j'aie une idée de ce que cela recouvre, si je dois assurer votre protection.

Hishigawa fixa Kaze d'un œil rusé et dit :

— Je ne vous livrerai pas encore tous mes secrets, mais Enomoto faisait allusion au petit négoce dans lequel je me suis lancé, après Sekigahara : je fais commerce de jeunes filles, en plus de mes autres affaires.

Kaze s'en était douté en découvrant les demoiselles du palais de Jade. Elles étaient trop bien habillées et trop hardies pour n'être que les servantes de Yuchan. Un tel commerce n'était pas la plus noble des activités sociales, mais il ne semblait pas être particulièrement entouré de secret, d'après ce que Kaze avait pu voir.

— Qu'y a-t-il de secret là-dedans ? s'étonna-t-il.

Hishigawa sourit et expliqua :

— La défaite des forces loyales à Hideyoshi n'a pas seulement entraîné l'apparition d'un grand nombre de rônins, elle a aussi bouleversé quantité de familles. Certaines jeunes filles qui sont apparues sur le marché à ce moment-là n'étaient pas toujours vendues correctement, alors qu'elles étaient souvent de bonne famille. Il y avait donc de l'excellente marchandise mais pas de débouché convenable, et beaucoup de vendeurs avaient peur. Alors je m'y suis mis, j'ai fourni des bordels de Kyoto, d'Edo et d'ici, à Kamakura. Nous sommes obligés d'être discrets, parce que les familles des jeunes filles pourraient se mettre en tête de se venger.

« C'est à cette époque que j'ai bâti le palais de Jade, pour loger les jeunes filles dans un endroit sûr en attendant de les vendre. Il me sert encore à en garder, et pour Yuchan.

« L'offre de jeunes filles s'est tarie l'an dernier, si bien que j'ai maintenant des agents qui en cherchent pour travailler comme servantes. C'est beaucoup moins cher, et les parents semblent plus disposés à les vendre s'ils croient qu'elles ne finiront pas dans un bordel. D'ordinaire, on les amène ici, et elles servent effectivement de domestiques pendant un moment. Et puis, quand on en a assez, je laisse aux gardes le soin de les débourrer, fit Hishigawa, ponctuant son propos d'un geste nonchalant de la main. Certaines sont précoces mais la plupart sont encore vierges, parce que nous les achetons très jeunes. Pour ma part, j'ai Yuchan, bien entendu, et je ne participe pas au viol ni à la préparation des filles à leur vie de prostituées, mais les gardes se régalent, eux ! Vous verrez, ça vous plaira aussi !

Kaze resta impassible, mais il dut se retenir d'expliquer à Hishigawa ce qui était de nature à lui plaire ou à lui déplaire...

CHAPITRE XXIII

*Un esprit fort
dans un corps fragile.
Tu es belle !*

— Ça ne me plaît guère, protesta Grand-mère aînée. C'est moi qui devrais parler à Yuchan.

— C'est difficile, expliqua Kaze. Vous ne savez même pas si elle est malheureuse de la vie qu'elle mène. Elle est traitée comme une dame de la noblesse, elle a son propre palais. Il vaut mieux que vous attendiez cachée dans la propriété jusqu'à ce que je découvre si Yuchan a envie de partir. Quand je le saurai, nous déciderons de la suite.

Kaze était de nouveau perché dans l'arbre au bord du lac. L'eau miroitait telle une feuille d'argent au clair de lune, l'onde léchait doucement la berge avec un clapotis reposant et réconfortant. Kaze, détendu mais alerte, surveillait le palais de Jade. Grand-mère aînée, son petit-fils et le domestique étaient en sûreté, cachés dans un bouquet d'arbres du domaine, attendant que Kaze vînt leur rapporter sa conversation avec Yuchan.

Le garde posté sur le pont avait l'air vigilant mais semblait gagné par l'ennui, tantôt s'appuyant contre la rambarde, tantôt faisant les cent pas. Il n'avait pas d'horaire régulier pour sa ronde, ce qui compliquait l'accès à l'îlot et au palais, sans pourtant le rendre impossible puisqu'il était le seul à surveiller l'extérieur. Combien étaient-ils à l'intérieur ? Kaze n'en avait aucune idée.

Le garde s'assit sur les marches du pont, du côté de l'îlot, et défit une sandale pour se frotter le pied avec une évidente satisfaction. Kaze descendit prestement de son arbre et se dirigea vers l'extrémité du palais. Il enleva son kimono, le roula et se servit de sa large ceinture pour en faire un ballot bien net, auquel il attacha son sabre.

Avec son *fundoshi* pour tout vêtement, il se glissa dans l'eau glacée du lac. Très vite, il n'eut plus pied et se mit à nager en tenant son ballot au-dessus de sa tête. Il avait appris à nager vêtu d'une armure complète pendant sa formation militaire, et à la porter de la même façon en plus de son sabre. Le kimono lui était léger comme une plume comparé à une armure, et Kaze traversa le lac sans difficulté.

Arrivé sur l'autre rive, il se tapit dans l'ombre dense de la véranda qui courait autour du palais, s'assurant que le garde n'était pas en train d'effectuer une de ses imprévisibles rondes. Kaze enfila son kimono et remit son sabre dans sa ceinture.

Il gagna la véranda et marcha jusqu'à un coin. Des cloisons *shoji* donnaient sur l'arrière, ce qui signifiait presque à coup sûr qu'elles ouvraient aussi sur une chambre, qui pouvait être occupée. Il y avait une porte sur un côté du palais, mais Kaze serait vite repéré par le garde s'il tentait d'entrer par là.

Kaze attendit, patientant pendant que le garde renouait sa sandale de paille et effectuait une ronde. Dès que le garde eut tourné le coin du palais, Kaze ouvrit la porte et se glissa à l'intérieur.

Il était dans un hall avec d'un côté des *shoji* donnant sur des chambres et, de l'autre, ce qui ressemblait à une porte de débarras. Devant lui, une grille de bois interdisait de pénétrer au cœur du palais : elle était verrouillée.

Kaze décida d'imiter le *ninja*. Il pénétra dans le débarras, grimpa sur une étagère et déplaça une latte. La pierre qui la maintenait roula et tomba, mais Kaze tendit aussitôt le bras et la rattrapa au vol. Le bruit aurait réveillé les habitants du palais. Kaze la posa sur une étagère.

Puis, il referma la porte du débarras et se hissa dans le grenier.

Il attendit quelques minutes pour donner à ses yeux le temps de s'adapter à l'obscurité. À l'instar du toit de la maison, celui du palais était muni de claires-voies qui laissaient pénétrer la clarté lunaire. Kaze se dirigea vers le centre du palais en se déplaçant avec précaution, de poutre en poutre.

Là, il tâta les lattes du plafond pour chercher les chevilles de bambou qui les maintenaient en place. Puis il sortit son *ko-gatana* et les enleva.

Un rai de lumière jaune apparut. Sans bruit, Kaze tira sur la latte et regarda en bas.

Il émanait de la pièce une odeur fétide qui agressait les narines de Kaze. Un coin de la chambre était occupé par une grosse cage de métal ; sur une table, devant la cage, était posé un plateau chargé de mets somptueux, préparés par une main experte. Il y avait du riz *gomoku*, du bar frais, une soupe légère et un entremets en forme de chrysanthème.

Près de la table se trouvaient une magnifique robe de soie brodée de pivoines, un miroir à cadre d'argent et un peigne en écaille de tortue. Si l'on exceptait la cage, les rares objets que contenait la pièce étaient élégants, chers et de bon goût – une malle *tansu* et deux lanternes en laque noire.

Quel genre d'animal pouvait-il y avoir dans les appartements de Yuchan ? s'interrogeait Kaze. Il descendit du plafond avec précaution et atterrit légèrement sur le tatami.

Il se dirigea vers la cage pour voir ce qu'elle contenait. Il découvrit une assiette avec la carcasse de deux rats bouillis. Les rats étaient à demi rongés, la chair rose dénudée, telle une répugnante fleur jaillie d'un calice de peau grise. Une masse informe, de poils et de chiffons, était tapie dans un coin de la cage. Il fallut quelques instants à Kaze pour se rendre compte qu'il s'agissait d'un être humain recroquevillé dans la posture fœtale. Il fronça les sourcils : Yuchan était-elle un monstre pour garder en cage une misérable créature humaine en guise d'animal de compagnie ?

La créature encagée leva les yeux et le regarda. Homme ou femme ? Kaze n'en était pas très sûr car le visage était émacié, la peau tendue comme du parchemin. Les yeux terrorisés le fixaient de derrière un fouillis de cheveux emmêlés et crasseux.

— Pourquoi êtes-vous en cage ? demanda-t-il.

— Pour briser ma volonté, lui répondit la créature dans une sorte de croassement.

— Qui veut briser votre volonté ?

— Hishigawa. Et Ando. Ils sont de mèche.

— Mais pourquoi Yuchan ne les a-t-elle pas empêchés de commettre un acte aussi cruel ?

— Yuchan, c'est moi...

Kaze resta sans voix. Ce malheureux tas d'os et de chiffons était la beauté éthérée sur laquelle Hishigawa ne cessait de s'extasier ! Kaze comprit que l'obsession d'Hishigawa avait dégénéré en folie.

— Comment savez-vous mon nom ? s'enquit vivement la créature.

— Parce que je suis un ami. Votre grand-mère m'a envoyé voir si je pouvais vous sortir d'ici.

— Grand-mère aînée ?

— En personne.

Des larmes perlèrent aux yeux éteints de Yuchan.

— Je savais qu'elle me viendrait en aide ! Je n'ai pas cessé de prier le seigneur Bouddha d'avoir pitié de moi et d'envoyer Grand-mère aînée et le clan Noguchi au complet pour châtier ces monstres.

— Le clan n'est pas au complet, mais il y a ici pour vous aider Grand-mère aînée, Nagatoki, Sadakatsu et moi, Matsuyama Kaze. Mais je ne comprends pas : Hishigawa prétend qu'il vous aime. Pourquoi vous traiterai-il ainsi ?

— Parce que je ne l'aime pas. Il a pu m'enlever et me violer, mais il ne peut pas me contraindre à l'aimer ou même à dire que je l'aime. C'est Ando qui a eu l'idée de cette punition. Il y a des mois qu'elle me garde en cage. Chaque jour, ils apportent les mets les plus somptueux qu'ils puissent imaginer et les laissent là, juste hors de ma portée, et ils me donnent à manger des choses abominables, comme ces rats bouillis. Il suffit que je dise à Hishigawa que je l'aime et on me libérera, on me vêtira de la robe que vous voyez là, on me fera belle, on m'offrira ces nourritures élégantes. Mais je ne veux pas. Je mourrai plutôt que de lui dire que je l'aime !

Kaze vit briller une étincelle dans le regard éteint de Yuchan : elle était bien du même sang vaillant que Grand-mère aînée ! Et il la croyait : elle était capable de mourir plutôt que de se soumettre aux désirs d'Hishigawa. Elle n'était d'ailleurs pas loin de la mort, mais sa volonté n'avait pas été brisée.

Kaze inspecta la serrure de la cage. Elle n'était pas de celles qu'il aurait pu forcer.

— Qui a la clé ? s'enquit-il.

— Ando. Elle la porte toujours sur elle. Tous les soirs, Hishigawa et elle viennent discuter avec moi et essaient de me faire dire que j'aime ce répugnant marchand. Hishigawa n'a pas du tout l'air de se rendre compte de mon état et il se comporte comme si j'étais encore la jeune fille qu'il a rencontrée. Il est dérangé par un esprit mauvais, il est fou. Ando, elle, n'est pas dérangée ; c'est un monstre, une ogresse. Je la déteste davantage qu'Hishigawa. Elle sait ce qu'elle fait, elle, et je crois qu'elle y prend du plaisir.

Kaze réfléchit aux propos de Yuchan et constata qu'il était enclin à partager son avis : une personne qui jouit de toutes ses facultés mentales et qui fait le mal est plus coupable que celui qui est

dérangé par un esprit mauvais. Incapable de forcer la serrure, Kaze conclut :

— Bon, je vais devoir...

Il fut interrompu par l'ouverture de la porte coulissante : c'étaient Hishigawa et Ando. Hishigawa parut choqué à la vue de Kaze. Si Ando avait marqué un temps d'hésitation elle aussi, Kaze aurait pu bondir et les éliminer en deux coups de sabre. Mais Ando fut trop rapide et se mit à crier « Gardes ! Gardes ! » en apercevant Kaze.

On entendit des bruits de course. Ando et Hishigawa s'éclipsèrent.

— Je reviendrai ! promit Kaze à Yuchan.

Elle tendit la main et saisit son bras avec une poigne surprenante.

— Ne m'abandonnez pas !

— Il le faut pour le moment. Les gardes seront là dans un instant et leurs collègues arriveront de la villa juste après. Je ne vous abandonnerai pas, je vous le promets. Je reviendrai bientôt vous chercher.

Kaze desserra doucement les doigts de Yuchan, craignant de les briser s'il retirait son bras d'un geste brusque.

Il sortit et se retrouva dans un couloir sombre. Il choisit une direction au hasard et se mit à courir. Ce fut le mauvais choix.

Il arriva devant une porte, qu'il ouvrit : une sorte de réserve, pleine de marchandises empilées. Il était donc dans une impasse. Kaze se retourna : il entendit des bruits de course et vit bientôt cinq gardes qui se précipitaient vers lui. Il resta campé ferme et se prépara à user de son sabre pour sortir de la souricière dans laquelle il était pris.

Les gardes ralentirent en voyant l'intrus calmement planté à l'entrée de la réserve, le sabre dans la position « qui vise l'œil » et apparemment prêt à en découdre. Ils échangèrent des regards, ne sachant pas très bien comment attaquer le rônin puisqu'on ne pouvait accéder à la réserve qu'un par un. Finalement, le plus brave d'entre eux se précipita en poussant un grand cri.

Kaze arrêta la lame de l'attaquant et passa de la défensive à l'offensive en un seul mouvement : il déchira le flanc du garde, qui, emporté par son élan, alla s'effondrer, mourant, sur le plancher nu où il resta à gémir en se vidant de son sang. Kaze regarda les quatre autres d'un œil calme.

— Ôtez-vous de là ! ordonna alors Ando.

Les gardes n'étaient que trop contents d'obéir à un ordre qui retarderait le moment d'attaquer le samouraï. Ils se séparèrent et se plaquèrent contre les murs du couloir, deux de chaque côté.

Ando s'avança, poussant devant elle Yuchan qu'elle avait sortie de sa cage et qu'elle avait empoignée par les cheveux. Yuchan se débattait, mais elle était si faible qu'Ando n'avait pas de mal à la maîtriser. La gouvernante tenait une dague dans son autre main ; elle s'immobilisa et la posa sur la gorge de Yuchan.

— Rendez-vous ou je lui tranche la gorge ! lança-t-elle.

— Hishigawa sera furieux si vous tuez Yuchan, souligna Kaze.

— Je lui dirai que c'est vous qui l'avez tuée, rétorqua Ando. Il est déjà fou de jalousie : il pense que vous voulez lui voler Yuchan. Alors il croira que vous l'avez tuée par dépit, parce que vous ne pouviez pas l'avoir pour vous. De toute façon, cette insolente a déjà causé assez d'ennuis comme ça, ce sera tant mieux.

Kaze interrogea le regard de Yuchan et crut y lire une expression de défi l'encourageant à continuer de se battre, même si elle devait y perdre la vie. Mais Kaze ne put prendre le risque de causer la mort de cette pitoyable créature, il n'en avait pas le cœur, et il jeta son sabre par terre.

Les gardes bondirent sur lui et le tirèrent hors du placard sans ménagement. Ils eurent tôt fait de le ligoter avec une corde sous les yeux triomphants d'Ando, qui tenait toujours Yuchan, en larmes. Kaze nota cependant avec satisfaction que la jeune fille n'avait pas pleuré avant le dénouement de la crise. Pleurait-elle pour lui ou sur son propre sort ? Sans doute un peu pour les deux.

Une fois que Kaze fut solidement attaché, Ando s'approcha de lui et le gifla. Toucher le visage d'un samouraï était la pire des insultes, pourtant Kaze se borna à grimacer, sans donner d'autre signe qu'il avait senti le coup d'Ando.

— Battez-le ! ordonna-t-elle. Allez-y à fond mais ne le tuez pas. Je suis sûre qu'Hishigawa-san aura envie de s'occuper personnellement de l'homme qui – croit-il – a tenté de lui voler Yuchan.

Les gardes se jetèrent sur Kaze ligoté et se mirent à le rouer de coups de pied. Il aurait des ecchymoses mais pas de fractures parce qu'ils portaient des sandales de paille. Kaze se contenta de baisser la tête pour se protéger le visage, sans manifester d'autre réaction à la correction que lui infligeaient les quatre gardes.

L'un des hommes sortit et revint avec une lance. Il se servit du manche pour frapper Kaze au flanc, lui tirant un gémissement de douleur, et lui désigna le cadavre dans la réserve en disant :

— Ça, c'est pour Ichiro !

Il assena alors un grand coup sur la tête de Kaze, qui fut aveuglé pendant un moment. Kaze lutta néanmoins pour ne pas perdre connaissance, tout en se disant que c'était stupide en la circonstance puisqu'il n'avait guère de chances de pouvoir s'enfuir et tuer ses tortionnaires. Ses efforts finirent par se révéler futiles sous la grêle de coups de poing, de pied et de manche de lance qui s'abattit sur lui.

CHAPITRE XXIV

*La peine des adieux s'attarde
bien plus longuement
que la séparation des âmes.*

Kaze avait l'impression d'être saisi par un démon d'une taille démesurée. Un démon d'un rouge violent, avec des yeux exorbités et deux crocs jaunâtres qui lui sortaient de la bouche. Il tenait Kaze suspendu en l'air, très haut, d'une main si énorme que deux doigts y suffisaient. De l'autre main, il lui rabattait les deux bras dans le dos et tirait dessus pour essayer de les arracher des épaules, comme font les méchants garnements avec les ailes des libellules.

La douleur était insoutenable, aussi extrême que la brûlure du feu. Kaze regarda le visage du démon et y lut de la curiosité. La douleur qu'il ressentait dans les bras et les épaules empirait. Il ferma très fort les yeux et serra les dents pour s'aider à la supporter.

Finalement, la souffrance devenant intenable, Kaze rouvrit les yeux, prêt à lancer un cri de défi au démon : arrache-moi donc les bras, s'il le faut !

Mais Kaze ne vit pas de démon et s'aperçut qu'il était chez Hishigawa, dans une pièce de huit tatamis,

les bras ligotés derrière le dos. Il avait les poignets attachés par une corde accrochée à un piton fixé dans une poutre au plafond. Kaze avait été hissé à l'aide de cette corde et il pendait par les bras au-dessus des tatamis. C'était le poids de son propre corps qui causait la douleur.

Il eut beau tordre les poignets, les cordes étaient bien serrées. Il était pris au piège.

Kaze ferma les yeux et rassembla ses forces. Il souffrait comme si on lui arrachait les épaules mais il tenta d'ignorer la douleur. Il avait des bleus au visage et sur le corps ; toutefois il se rendait compte que la correction avait été du travail d'amateurs. Plutôt que de se laisser obnubiler par la souffrance, il tenta de projeter sa pensée ailleurs, à un autre moment. Il songea un bref instant à la vue de Kamakura, telle qu'il l'avait découverte en arrivant, quelques jours plus tôt. Le vert des feuillages, les bleus de la mer, du ciel et de certains toits, les petites touches de couleur que mettaient çà et là les fleurs et les oiseaux. Ce souvenir l'aida à calmer son esprit. Il avait toujours mal, certes, mais il était maintenant capable de considérer sa situation comme un simple désagrément.

Il se demanda si la dame avait pu transporter son esprit ailleurs quand elle avait été capturée, car elle avait enduré les mêmes tourments, voire pis.

Il pleuvait à torrents le jour où Kaze avait essayé de sauver sa dame. Tapi sous un gros buisson et enduit de boue en guise de camouflage, il surveillait le camp d'Okubo.

C'était un large enclos au sommet d'une colline, un rectangle délimité par des poteaux reliés par des cordes auxquelles étaient suspendus de grands pans d'étoffe noire. Les panneaux de tissu abritaient le camp du vent, des regards indiscrets et d'éventuels soldats armés d'un mousquet ou d'un

arc, et ils arboraient le blason des Okubo, qui rappelait une énorme araignée malfaisante.

Des paysans terrorisés avaient annoncé à Kaze que la dame avait été capturée. Okubo avait rusé, prétendant qu'il venait faire une visite de courtoisie avant de rejoindre le gros des troupes regroupées pour affronter les Tokugawa. La dame et sa fille avaient ouvert les portes du château et elles étaient sorties pour l'accueillir. Il s'était alors emparé d'elles et avait lancé une attaque, qu'il avait remportée, car ses hommes étaient plus nombreux. Le château avait été détruit et nul ne savait au juste où étaient la dame et sa fille.

Kaze avait passé la journée à observer le camp d'Okubo où semblait régner une intense agitation, avec de constantes arrivées de messagers. Si sa dame et son enfant vivaient encore, raisonna Kaze, elles étaient sans doute retenues prisonnières dans le camp. Une suspicion qui se confirma d'horrible manière en fin d'après-midi.

Le va-et-vient semblait s'être calmé aux abords de l'enclos et Kaze ne pouvait pas voir ce qui se passait à l'intérieur, mais il pouvait entendre. Un hurlement de femme monta du camp d'Okubo. Un cri arraché à la gorge par la douleur. Kaze n'était pas sûr qu'il s'agît de sa dame et il se persuada de rester tranquille et d'être patient. Le deuxième cri faillit le pousser à agir, mais il savait que ce serait un vrai suicide. Non qu'il eût peur de mourir, mais une telle attaque serait vaine, il en était conscient. D'autres cris fusèrent. Il attendit encore, chaque cri lui déchirant un peu plus le cœur en ce long après-midi de pluie.

Enfin, après des heures de plaintes douloureuses, Okubo quitta le camp escorté d'un solide gaillard. Ensuite, deux gardes sortirent eux aussi et firent le tour de leurs collègues postés à l'extérieur des murs de tissu. Ils leur distribuèrent des pichets de saké et Kaze constata qu'avec le départ d'Okubo les hommes se détendaient et voulaient fêter leur victoire.

Kaze ne vit pas le soleil se coucher à cause du mauvais temps mais l'arrivée soudaine de l'obscurité annonça la nuit. Il continua d'attendre.

Enfin, aux petites heures du jour, Kaze se mit en branle. À pas de loup, il gagna un côté de l'enclos où il n'y avait qu'un seul garde. Celui-ci se tenait debout, enveloppé dans une cape de paille, la lance à la main et la tête baissée sous le casque de métal conique pour s'abriter de la pluie. Il n'était pas soulé mais sa posture réduisait son champ de vision à quelques pas devant lui. Kaze en profita.

L'homme s'ennuyait à monter la garde, il s'efforçait de rester éveillé. Il y avait des heures qu'il avait renoncé à lutter contre le froid, se résignant à supporter patiemment la situation. Soudain, il entendit courir. Surpris, il leva les yeux au moment où un samouraï se jetait sur lui. Il ouvrit la bouche pour alerter le camp mais le *katana* lui trancha la gorge avant qu'un son eût pu en jaillir.

Kaze appuya le garde contre un poteau : il aurait l'air de dormir, si on le repérait. Ça donnerait un peu de temps à Kaze avant que les autres s'aperçoivent de sa mort.

Kaze coupa une corde qui attachait le bas d'un pan d'étoffe à un poteau et il se glissa sous le tissu. À l'intérieur du camp, il découvrit deux tentes et un autre espace clos. Ne sachant pas d'où venaient les cris de femme, il décida d'aller d'abord voir l'espace clos.

Telle une ombre sur le fond noir du tissu, Kaze gagna l'endroit. Il y avait là trois poteaux plantés

de façon à former un trépied auquel était accrochée la dame, suspendue par les bras liés dans le dos. Son kimono ouvert et trempé pendait sur son corps. Sa tête tombait en avant et la dame était d'une telle immobilité que Kaze la crut morte. La pluie cruelle avait fait tomber ses longs cheveux noirs devant son visage, tels ceux d'un fantôme.

Kaze s'approcha d'elle et murmura :

— Ma dame ?

Elle gémit et releva un peu la tête. Sa chevelure mouillée l'empêchait de voir mais elle souffla faiblement :

— Vous !

— Oui. Courage ! Dans une minute je vous aurai décrochée.

Kaze passa un bras autour d'elle et une odeur de poils brûlés lui agressa les narines. Il coupa la corde à laquelle elle était suspendue. Il la retint pour l'empêcher de tomber mais elle poussa un gémissement douloureux.

Kaze trancha alors les liens qu'elle avait aux poignets et l'étendit sur le sol.

— Pouvez-vous me couvrir ? demanda-t-elle. Je ne peux pas le faire moi-même, je dois avoir les bras déboîtés, je le crains. Pardonnez-moi.

Kaze arrangea le kimono de sa dame, et comprit d'où venait l'odeur qu'il avait sentie en la détachant : on lui avait brûlé les parties intimes – à la flamme ou au fer rouge.

— Ma fille... lâcha-t-elle.

— Savez-vous où elle est ? J'irai la chercher aussi.

— Je l'ignore. Ils l'ont emmenée hier. Okubo m'a dit qu'il allait la vendre mais il n'a pas voulu préciser où. C'était pour nous punir, mon mari et moi, d'avoir toujours cru que nous valions mieux que lui, a-t-il déclaré. Et c'est vrai, nous l'avons toujours pensé. Maintenant, je sais que nous avons raison. Mais sa vengeance... Je crois qu'il m'a fait ça parce qu'il y prenait plaisir, ajouta-t-elle. Il y a pris beaucoup de plaisir.

— Ma dame, il vaut mieux ne pas trop parler. Il faut encore que nous sortions d'ici, sans compter qu'ils se lanceront à nos trousses dès qu'ils s'apercevront que vous n'êtes plus là.

Kaze la prit dans ses bras et sortit précautionneusement de l'espace clos. Il était à mi-chemin de l'ouverture de l'enceinte extérieure quand un samouraï en armure et casqué émergea d'une tente.

Découvrant Kaze, il dégaina son sabre.

— Alerte ! Des inconnus dans la place ! cria-t-il en se précipitant sur Kaze.

Celui-ci prit quelques secondes pour déposer sa dame doucement par terre, et ces instants faillirent lui coûter la vie.

Kaze était encore penché quand le samouraï assena son premier coup. Il parvint à le parer, faute de mieux. Un homme en armure est difficile à tuer, il n'a que de rares points vulnérables ; même si l'armure n'arrête pas complètement les coups, elle les amortit de manière considérable et permet de s'en tirer avec une entaille au lieu d'une blessure fatale.

Usant de toute sa force, Kaze repoussa son agresseur. Il lui fallait très vite conclure ce duel, car il entendait qu'on s'agitait dans le camp. Des renforts allaient arriver d'un instant à l'autre. Son *katana* était fait pour frapper de taille et non d'estoc, mais Kaze connaissait le point vulnérable des hommes en armure : la question serait rapidement réglée. Il recula d'un pas et baissa la garde.

Saisissant sa chance, le samouraï en armure attaqua, fendant l'air de son sabre. Kaze, qui l'attendait de pied ferme, se contenta d'esquiver le coup et se jeta en avant, la pointe de son *katana* visant le cou de l'homme, juste sous le menton. Il y enfonça son sabre. Le samouraï lâcha le sien et saisit la lame qui était fichée dans son cou. Kaze lui trancha la gorge avec un mouvement latéral du poignet. L'homme s'effondra.

Kaze sectionna les cordons du casque du samouraï et s'en coiffa à l'instant précis où les soldats, tirés de leur stupeur alcoolique d'après la victoire, sortaient des tentes, l'arme à la main.

— J'en ai tué deux ! leur cria Kaze en montrant le corps du samouraï mort et sa dame qui poussait de faibles gémissements de douleur. Vite ! Ils sont entrés dans l'espace clos pour secourir la dame ! Dépêchez-vous ! Ils sont une douzaine ! Attrapez-les !

Prenant Kaze pour un officier, les soldats se hâtèrent d'obéir. Ils s'élançèrent, frénétiques ; ils se bousculaient, en proie à la confusion et à la stupéfaction. Dès qu'ils furent passés, Kaze reprit sa dame dans ses bras et fila vers l'ouverture de l'enclos par laquelle il s'était introduit dans la place.

CHAPITRE XXV

*Les choses que l'homme fait à l'homme !
Les larmes humaines empliraient la baie d'Edo
Si on les y recueillait.*

Sa dame n'était pas lourde, mais quand midi arriva, Kaze était fatigué de la porter. Il n'avait pris aucun repos depuis plusieurs jours, depuis l'instant où il avait appris la félonie d'Okubo. Il avait fui droit dans la montagne, sachant que s'il restait en plaine les soldats à cheval d'Okubo auraient vite fait de les rattraper. La montagne, en revanche, lui offrait un avantage, parce que les hommes d'Okubo seraient obligés d'avancer à pied et Kaze pourrait ainsi accroître sa légère avance pendant qu'ils essaieraient de retrouver sa trace.

La pluie ne s'était pas calmée et son humeur était au diapason du triste temps. Ses enfants étaient morts, son épouse aussi. Le sort de son seigneur était inconnu, la fille de sa dame avait été kidnappée et sans doute vendue. La dame, elle, avait été torturée et déshonorée ; elle gisait dans ses bras, poussant de loin en loin un gémissement, mais sans jamais se plaindre tandis que Kaze s'enfonçait dans la montagne.

Kaze, épuisé, se serait pourtant forcé à continuer s'il n'avait remarqué que sa dame semblait arrivée au bout de ses forces. Avisant un arbre tordu sous lequel s'abriter, il lui confectionna un nid humide à l'aide d'aiguilles de pin et de branchages.

Il s'assit auprès d'elle et lui demanda si elle voulait, qu'il lui trouvât à manger.

— Non. Pas pour moi, mais trouvez-vous quelque chose.

— Je n'ai pas faim, mentit Kaze. Nous allons nous reposer ici un petit moment. Nous allons traverser la montagne, je vous trouverai un endroit sûr et, ensuite, je prendrai contact avec mon seigneur. Recouvrez des forces pour que nous puissions prévoir la suite.

— Vous savez, j'ai toujours admiré votre courage. Je ne crois pas vous l'avoir jamais dit. Nous en parlions souvent, mon seigneur et moi. J'aimerais bien en avoir une petite dose à présent : je n'ai pas envie de mourir.

— Vous n'allez pas mourir.

Elle esquissa un mince sourire qui ressemblait plutôt à une grimace sur ses traits tirés.

— Vous avez toujours été un très mauvais menteur. Je sens mes forces et ma vie s'enfuir, mais je tiens cependant à vous, remerciez de m'avoir sauvée. Je n'aurais pas voulu trépasser attachée de la sorte. C'est une mort misérable... Une *inujini*, une mort de chien !

— Non, ne mourez pas, ma dame !

— Je n'ai guère le choix. Pourtant, il y a encore tant de choses merveilleuses que j'aimerais faire ! Mais la raison pour laquelle je veux rester en vie, c'est ma fille. J'ai besoin de votre aide. Je ne sais

comment, mais je veux que vous la retrouviez si elle est encore en vie. C'est ma dernière volonté et le dernier ordre que je vous donne, fit-elle, le regardant avec des yeux fiévreux, cernés par l'épreuve et la douleur.

Kaze inclina la tête en réponse à l'ordre de sa dame. Des larmes brûlantes coulaient sur ses joues et se mêlaient aux gouttes de pluie glacée qui lui fouettaient le visage. Malgré ses souffrances, elle tendit le bras et essuya les larmes de son samouraï avec sa manche de kimono. Le geste n'eut aucun effet, puisque la figure de Kaze se couvrit aussitôt de gouttes de pluie, mais il y trouva du réconfort. Elle avait la main si légère qu'il crut sentir la caresse de la brise sur sa joue – le genre de douce brise qu'il goûtait lorsqu'il grimpait au sommet d'un arbre et offrait son visage au vent.

Bizarre, songea Kaze : la mourante réconforte celui qui est bien vivant ! Il s'interrogea : ne vaudrait-il pas mieux suivre sa dame dans la mort, le moment venu, maintenant qu'il n'avait plus ni enfants ni épouse, que son clan était vaincu et en déroute, et que le sort de son seigneur était incertain ?

Comme si elle avait lu ses pensées, la dame tendit une main faible, qui tremblait sous l'effort de la tenir en l'air.

— Donnez-moi votre *wakizashi*.

Surpris, Kaze tira son sabre court de sa ceinture et le lui donna. Le poids de l'arme fit retomber la main fragile, qui agrippa cependant farouchement le fourreau. Kaze crut d'abord que la dame avait perdu courage et qu'elle voulait s'en servir pour se suicider mais elle lui dit :

— Ceci représente votre honneur et la liberté que vous avez de vous supprimer. Désormais, votre honneur m'appartient, jusqu'à ce que ma fille ait été retrouvée et mise en sûreté. Donnez-moi votre parole !

— Je vous le promets, ma dame. Mais ce n'est pas nécessaire, j'honorerai ma parole, comme j'ai toujours respecté mes engagements. Et vous vivrez pour revoir et tenir de nouveau dans vos bras votre fille.

La dame le regarda avec des yeux las :

— Si seulement !

Ensuite, elle se tut et ferma les yeux. Elle sombra vite dans un profond sommeil, épuisée. Kaze voulut lui enlever le *wakizashi* de la main pour qu'elle fût plus à son aise, mais elle continuait de s'accrocher au sabre court, même inconsciente.

Malgré sa fatigue, Kaze leva un bras au-dessus d'elle, tandis que, de l'autre main, il tendait le tissu de sa manche de kimono pour abriter de la pluie le visage de la dame. Il avait appris en méditation à écouter le souffle, ce souffle qui signifie la vie. Il se mit à épier la respiration irrégulière de sa dame, qui se fit de plus en plus courte et devint presque inaudible, pour cesser complètement.

Kaze resta immobile, regardant le visage ravagé par la souffrance se détendre un peu dans la délivrance de la mort. Il eut alors un geste qu'il ne se serait jamais autorisé du vivant de sa dame : il lui effleura la joue et laissa la pauvre figure reposer dans sa main. Un tel acte eût été impensable du

vivant de la dame, épouse de son seigneur, mais maintenant que l'esprit avait quitté le corps, lui toucher la joue, comme elle avait touché tout à l'heure la sienne, semblait le seul réconfort qu'il pût trouver après des jours de douleur et de chagrin.

Il la fixa longuement, la revoyant telle qu'aux temps heureux plutôt qu'avec ce visage aux yeux cernés et enfoncés dans les orbites, aux mâchoires crispées. Le visage qu'il s'efforçait d'évoquer était serein et bon, avec l'éclat de la bonne humeur dans le regard. Ce furent ces mêmes traits qu'il donna à Kannon, divinité de la miséricorde, quand il la sculpta.

*

Kaze entendit coulisser la porte. C'était Hishigawa, un sabre à la main. Le marchand laissa choir le fourreau au sol, dénudant la lame, et Kaze s'aperçut que c'était son propre sabre, Coupe-mouche. Hishigawa referma le *shoji* et se tourna vers Kaze, sourire aux lèvres :

— On se sert de cette pièce à l'occasion, quand une fille ne veut pas coopérer. Je vous ai dit que nous achetons des servantes pour la maison et, quand elles sont assez aguerries, on les prépare pour les vendre à un bordel. Il arrive qu'il y en ait une qui soit récalcitrante à l'idée de la nouvelle vie qui l'attend. Mais une heure ou deux ici, suspendue comme vous l'êtes, suffisent normalement à lui démontrer son erreur.

« Vous avez essayé de me voler Yuchan. Ça pourrait être amusant de continuer à vous torturer, mais je ne suis pas cruel. Je suis raisonnable. Je suis un homme d'affaires. Je sais juger de ce qu'il est avantageux de garder ou pas. Et je n'ai aucun avantage à vous maintenir en vie, alors j'ai décidé de couper court...

Hishigawa rit de son jeu de mots.

Il leva la lame et la considéra. Elle réfléchissait la lumière jaune de la lanterne et projetait un arc argenté sur les murs et au plafond quand il la déplaçait. Kaze avait beau souffrir, il songea qu'elle était belle, cette lame.

— Je me suis dit que j'allais m'en servir, puisque je l'ai payée, déclara Hishigawa. Certes, je n'ai pas votre adresse mais vous verrez que je serai capable de vous couper la tête, même si je dois m'y reprendre à deux ou trois fois. J'ai souvent ordonné la mort mais je n'ai encore jamais tué un homme moi-même, ce sera une expérience nouvelle pour moi.

Hishigawa sourit.

— Je sais que vous autres, samourais, vous aimez écrire un ultime poème avant que sonne votre dernière heure. Mais j'aime l'efficacité, comme je vous l'ai dit, expliqua-t-il en posant les deux mains sur la garde du sabre. Et j'estime qu'il serait plus efficace de vous exécuter sans vous laisser déclamer vos âneries poétiques. Je n'aime pas vraiment les samourais, figurez-vous, bien que je sois obligé d'avoir des rapports avec eux et avec leurs stupides épouses, car ce sont mes clients. Vous êtes des parasites qui vivez sur le dos des campagnes et qui bouleversez les affaires, chaque fois que vous lancez une de vos guerres imbéciles.

Hishigawa leva la lame dans la position « qui vise l'œil », évaluant le poids du sabre et son

équilibre.

— Je suppose que c'est vraiment une belle arme, releva-t-il sur le ton de la conversation. Je parviendrai peut-être à vous décapiter en un ou deux coups, sans avoir à m'y reprendre des quantités de fois.

Kaze fixait Hishigawa et, bien que son corps souffrît intensément, il eut une révélation : il n'avait pas peur. La mort avait toujours été une éventualité sur le champ de bataille, mais maintenant c'était un fait certain. Et malgré l'évidence de son trépas, Kaze était capable d'y faire face avec une indifférence consommée, certain que la vie et la mort sont la même chose et que l'existence n'est qu'une illusion.

Il avait reçu une formation de samouraï et avait été instruit dans la voie du zen. Il avait grandi dans l'idée que le vrai samouraï est toujours prêt à mourir au service de son maître ou de sa cause. L'expérience avait pourtant appris à Kaze que ce noble sentiment n'est pas toujours présent dans le cœur des hommes.

Au moindre danger de mort, certains s'affolent et se brisent, dominés par la peur. Kaze avait même vu à la bataille des samouraïs de haute naissance – des hommes qui n'avaient encore jamais connu la violence de la guerre et le fracas des armes – reculer pour éviter le contact avec l'ennemi, tremblants de frayeur. On racontait même que Tokugawa Ieyasu s'était enfui à cheval, quand il était un tout jeune homme sur le point de livrer sa première bataille. Une fois qu'il était parvenu en lieu sûr, un de ses principaux aides, Honda, avait constaté que les intestins d'Ieyasu s'étaient vidés quand la peur s'était emparée de lui.

Honda s'était contenté d'en rire plutôt que d'adresser des remontrances à son jeune seigneur. Kaze avait beau détester Ieyasu pour les méfaits que ce dernier et ses hommes avaient commis, il ne l'aurait pas traité de lâche, malgré l'anecdote de sa première bataille. On ne pouvait pas l'accuser d'être un pleutre, pas après les combats qu'il avait ensuite livrés et remportés. N'importe quel homme peut perdre son sang-froid, la première fois qu'il se trouve dans une situation de guerre.

Tout ce qu'on lui avait appris sa vie durant, sur la façon dont un samouraï doit faire face à la mort, trouvait ici son aboutissement, il s'en émerveillait presque : il regardait sa propre mort avec courage et indifférence. Il n'avait pas envie de mourir, certes, mais s'il le devait, eh bien, c'était le sort commun. Son heure était simplement arrivée.

Il pencha la tête de côté pour offrir une meilleure cible à Hishigawa. Celui-ci, au lieu de s'avancer pour lui porter un coup, hésita, déconcerté par le regard inébranlable du samouraï. Un regard dépourvu de peur, de supplication ou de panique – autant de sentiments qu'Hishigawa savait qu'il manifesterait, lui, si les rôles étaient inversés.

Les yeux du rônin fixaient les siens sans ciller, il avait le visage impassible, presque tranquille, grâce à un noyau de courage profondément ancré en lui, dont Hishigawa ne pouvait avoir la moindre notion.

Hishigawa leva le sabre et s'avança. Brusquement, il entendit derrière lui un bruit de papier qui se déchire et éprouva une cuisante douleur dans le dos. Projeté en avant, il ne réussit pas à abaisser le

sabre pour assener le coup fatal. Il sentit faiblir ses jambes et ses mains parurent s'engourdir sur la poignée du sabre. Le *katana* lui échappa et tomba sur les tatamis. Hishigawa s'affaissa sur les genoux.

Il tendit une main dans son dos et sentit la hampe d'une lance.

Les ténèbres enveloppèrent peu à peu Hishigawa à mesure que la vie s'écoulait par le trou qu'il avait dans le dos. Il poussa un cri de douleur mêlée de peur à la pensée que le coup était peut-être fatal. Il tenta d'élever la voix, dans une tentative désespérée d'appeler à l'aide. Mais le seul son qui sortit de sa bouche fut un lent sifflement prolongé qui le fit passer de vie à trépas.

Un coup de pied abattit le *shoji*, Kaze redressa la tête et découvrit le farouche visage de Grand-mère aînée. Elle avait des bras épais, parfaitement adaptés au maniement de la lance, songea-t-il. La rage et la soif de sang qu'elle affichait étaient aussi virulentes que chez n'importe quel guerrier.

Elle regarda le cadavre étendu à ses pieds et envoya valser d'un coup de pied un morceau du *shoji* qui masquait la figure de la victime. Apparut le visage d'Hishigawa, les yeux ouverts mais sans vie. Voyant que c'était Hishigawa, Grand-mère aînée s'immobilisa un instant puis, posant le pied sur le dos du marchand, elle attrapa la lance à deux mains et tira pour la dégager. Elle regarda alors Kaze et un sourire lugubre lui vint aux lèvres.

— C'est fait ! conclut-elle en désignant son bandeau, où était écrit le caractère signifiant « vengeance ». C'est fait, répéta-t-elle avec fougue. C'est fait ! La vengeance a été accomplie, notre famille est vengée. Notre honneur est restauré.

— Si vous voulez bien me détacher, suggéra Kaze d'un ton flegmatique. Je vous aiderai à voir si, outre votre honneur, votre petite-fille aussi peut être sauvée.

Grand-mère aînée se servit du sabre de Kaze pour le détacher. Elle trancha les cordes qui lui nouaient les poignets et Kaze sentit une douleur cuisante quand la circulation se rétablit dans ses membres. Il voulut prendre son sabre mais ses doigts n'arrivaient pas à se refermer sur la garde. Quand enfin il réussit à saisir son arme, il s'essaya à pratiquer quelques coups pour juger des dégâts subis par ses bras et ses épaules.

— Où sont votre petit-fils et votre serviteur ? demanda-t-il à la redoutable grand-mère.

— Ils sont partis à votre recherche, comme moi, pour voir ce qui s'était passé avec Yuchan. Nous en avons assez d'attendre dans le jardin. Et puis j'ai vu Hishigawa entrer dans cette pièce et j'ai décidé de me venger.

— Allez chercher Nagatoki et Sadakatsu avant qu'ils se créent des ennuis. Yuchan se trouve dans le palais, sur la petite île. Elle n'est pas en bon état, elle aura besoin d'aide. Loin de vivre dans le luxe comme je le croyais, elle a connu une existence épouvantable. Il y a là-bas des gardes mais je m'en occuperai. En fait, il vaudrait mieux que je commence par régler les choses ici, à la maison, avant d'aller sur l'îlot.

— Qu'allez-vous faire des gardes ?

— Les tuer. Tous. J'ai appris qu'il n'y avait ici que des gens mauvais. J'ai trouvé dans la cour une

tombe peu profonde qui me paraissait trop ancienne pour être celle de Mototane, mais j'étais curieux de savoir qui était enterré là. Et j'ai trouvé les ossements de deux jeunes personnes, sans doute des filles. Hishigawa les a peut-être torturées pour les convaincre de se prostituer et elles en sont mortes. Ou alors, elles se sont suicidées. Quoi qu'il en soit, les deux cadavres ont été enterrés dans le domaine pour dissimuler leur mort et on n'a sans doute pas payé de prêtre pour dire les prières nécessaires au repos des défunts. Une méchante affaire conduite par des gens méchants. Mieux vaut éliminer tous les rats qui peuplent ce repaire !

— Vous en êtes capable ? interrogea Grand-mère aînée en désignant les bras de Kaze, qu'il était encore en train d'échauffer et d'assouplir.

— Oui. Allez chercher les deux autres et retrouvez-moi au petit pont qui mène au palais.

Grand-mère aînée ne remit pas en cause l'élimination des gardes. Elle était tel un général qui attend de ses soldats qu'ils exécutent leur mission. Elle partit chercher les deux autres et Kaze consacra quelques instants encore à s'assurer qu'il pouvait tenir un sabre correctement. Puis il glissa le fourreau dans la ceinture de son kimono, sortit dans le hall et se dirigea vers la partie centrale de la demeure.

En tournant le coin d'un couloir, il aperçut deux gardes qui s'approchaient. La surprise se peignit sur leur visage quand ils le reconnurent et Kaze se précipita. Ils crièrent et dégainèrent à l'instant où Kaze arrivait sur eux. Le premier garde réussit à parer le coup du rônin tandis que le second attaquait. Kaze recula d'un pas et arrêta la lame. Passant immédiatement de la défense à l'offensive, il abaissa son sabre latéralement et ouvrit le ventre du garde étonné.

Sans une seconde d'hésitation, il remonta alors sa lame et accrocha le sternum du premier garde, qui reçut un coup mortel. Les deux corps n'avaient pas encore atteint le plancher que Kaze était déjà reparti.

Attiré par les cris, un autre garde ouvrit un *shoji* et pointa la tête dans le couloir. Ses yeux s'emplirent de l'image d'un samouraï qui se précipitait vers lui en brandissant un sabre. Il eut juste le temps de crier pour alerter ses compagnons avant que la lame ne s'enfonce dans son cou et ses épaules.

Kaze enjamba le cadavre qui bloquait l'entrée et se retrouva en présence de quatre gardes qui se ruaient en désordre sur leurs sabres et d'une servante apeurée qui avait laissé tomber un plateau de nourriture et pleurait dans un coin.

Kaze tua deux gardes avant qu'ils aient eu le temps de prendre leurs armes. Il lutta brièvement avec un troisième avant de lui assener un coup mortel et il pourfendit le quatrième par-derrière quand ce dernier tenta de s'enfuir.

La servante contemplait le carnage avec des yeux exorbités, la bouche béante mais sans qu'un son ne franchît ses lèvres. Kaze la rassura :

— Je ne vous ferai pas de mal. C'est tout ce qu'il y a comme gardes dans la maison ? demanda-t-il en désignant les cinq cadavres.

— Il... il... il y en a encore deux, répondit-elle en bégayant sous l'effet de la terreur.

Ceux que Kaze avait liquidés dans le couloir...

— Et Ando ?

— Je ne sais pas, samouraï-sama. Je ne sais pas où elle est. Ne me faites pas de mal, je vous en prie !

— Je n'en ai pas la moindre intention. Allez dans votre chambre et restez-y. Dites aux autres servantes d'en faire autant. Demain matin, les autorités seront ici, tout se passera bien.

La jeune fille fila comme on le lui conseillait, contournant les deux corps étalés devant la porte. Kaze partit vers l'arrière de la demeure et le pont.

CHAPITRE XXVI

*Le monde extérieur connaît l'hiver
et des choses déplaisantes.
La liberté apporte ses fardeaux.*

Kaze repéra un groupe dissimulé dans un bosquet, hors de la clarté de la lune qui baignait le jardin.

— Psst ! Nous sommes ici ! appela Grand-mère aînée dans un murmure autoritaire.

— Parfait. Restez-y.

Kaze gravit les marches du pont.

— Qui va là ? interrogea le garde posté de l'autre côté.

— La mort ! répondit Kaze.

— Hein ?

Écœuré, Kaze lança :

— Sors ton sabre et défends-toi ! Enomoto-san n'est pas parti depuis une journée que, déjà, tu relâches ta vigilance.

Si le garde manquait de jugement pour apprécier la situation, il le compensait par sa férocité : il dégaina son sabre et se précipita sur Kaze en hurlant, grimpant les marches deux à deux.

Kaze attendit que le garde arrive au centre du pont, où il fit face à sa furieuse attaque. La lune éclairait la silhouette des deux hommes ; tantôt ils attaquaient, tantôt ils contre-attaquaient, leurs sabres s'entremêlant en une danse mortelle rythmée par le tintement de l'acier. Kaze savait qu'il n'était pas au mieux de sa forme, la torture et l'effort déployé pour occire les autres gardes avaient laissé des traces. Il réussit cependant à faire reculer son adversaire et lui porta le coup fatal. L'homme oscilla et bascula en arrière.

— Venez ! lança Kaze au trio caché dans le feuillage.

Un étrange silence régnait dans le palais de Jade quand Kaze y pénétra. Après les combats, les cris et les gémissements des agonisants, le palais semblait offrir le répit d'un havre de tranquillité, même si Kaze savait quelles horreurs s'y perpétrèrent. La grille de bois interdisant l'entrée était ouverte. Il parcourut le couloir silencieux – un silence qui le sauva car il put entendre craquer une lame du plancher.

Kaze ne changea pas son allure. Soudain fusa un cri fou et une lance fut projetée en direction de Kaze qui tournait le coin.

D'une main, Kaze saisit la lance et la détourna. Son autre main armée de Coupe-mouche s'abattit et coupa la hampe en deux.

Kaze jeta la pointe de la lance par terre et regarda son agresseur. C'était Ando.

Elle battit en retraite. Kaze s'avança.

— Vous ne tueriez pas une femme ? fit-elle, tendant les mains devant elle.

— Non, mais je tuerais un monstre.

Le sabre de Kaze décrivit un arc rapide. La tête et une des mains d'Ando volèrent dans le hall – la surprise restait affichée sur le visage de la gouvernante. Kaze évita le corps décapité et se dirigea vers la chambre de Yuchan.

Rien ne paraissait avoir changé dans la pièce. La créature émaciée recroquevillée dans un coin de la cellule ne leva pas la tête.

— Yuchan, appela Kaze d'une voix douce.

Elle releva des yeux fiévreux, retrouvant un brin d'espoir au son de la voix de Kaze.

— Miséricordieux Bouddha ! s'exclama Nagatoki.

Kaze jeta un œil par-dessus son épaule et vit le jeune homme, Sadakatsu et Grand-mère aînée derrière lui, à l'entrée de la pièce. Ils avaient tous l'air choqué et Kaze crut remarquer des lamies dans les yeux de Sadakatsu.

Yuchan regarda le trio, puis Kaze.

— Je rêve ?

— Non, ce n'est pas un rêve. Vous êtes sauvée et vous allez rentrer à la maison.

Yuchan rampa jusqu'au côté de la cage le plus proche de la porte. Elle regarda au-dehors, enserrant les barreaux de ses doigts. Des doigts si maigres qu'ils ressemblaient à des brindilles sèches.

— Va chercher la clé de la cellule, ordonna Kaze à Nagatoki. Elle est sûrement sur le corps qui est dans le hall.

— Mais il n'a pas de tête, ce corps ! objecta le petit-fils.

— Oui, mais cette femme a probablement une clé. Cherche dans les poches du kimono.

Nagatoki sortit. Sadakatsu s'avança vers la cage et tomba à genoux. Des torrents de larmes inondaient son maigre visage.

— Sadakatsu ! s'écria Yuchan. Regarde, Sadakatsu, pour une fois ce n'est pas toi le plus maigre ! fit-elle en tendant ses mains où chaque os était visible. Même toi, Sadakatsu, tu n'es pas aussi maigre que ça !

En l'entendant plaisanter ainsi, Kaze comprit aussitôt deux choses. D'abord, Yuchan était bel et bien du même bois solide que Grand-mère aînée. Ensuite, Yuchan finirait par dépasser cette épreuve, même s'il lui faudrait longtemps pour s'en remettre. Elle ne serait peut-être plus jamais aussi jolie

qu'avant, mais elle serait toujours aussi forte.

Nagatoki revint avec la clé. Il la tenait à distance de sa personne, tel un objet répugnant. Kaze ouvrit la cage. Yuchan en sortit en rampant douloureusement, trop faible pour marcher.

— Lève-toi et marche ! ordonna Grand-mère aînée.

Yuchan tenta de se lever avec l'aide de Sadakatsu mais retomba sur le tatami, telle une fragile feuille d'automne.

— Je ne peux pas.

Kaze la prit dans ses bras. Elle était aussi légère qu'un petit enfant.

— Merci, murmura-t-elle.

Grand-mère aînée tendit sa lance à Sadakatsu.

— Bon, laissez-moi la porter, lança-t-elle à Kaze d'un ton bourru.

Kaze hésita un instant et Grand-mère aînée se retourna.

— Installez-la sur mon dos. J'avais l'habitude de la porter comme ça quand elle était bébé, j'en suis encore capable.

Kaze installa Yuchan à califourchon sur le dos de la vieille dame. La jeune fille parut réconfortée de se sentir près de son aïeule.

— Ça ira pour sortir d'ici, déclara Kaze, mais pas pour vous ramener chez vous. Nous devons tous quitter Kamakura immédiatement. Je ne sais pas ce que les autorités vont penser de tout ça et je n'ai guère envie de l'apprendre ! Il va falloir tirer quelques porteurs de leur lit pour transporter Yuchan en palanquin. Et il faudra de l'argent.

Grand-mère aînée se mordit la lèvre. Sa nature parcimonieuse batailla avec son côté pratique et, pour une fois, les considérations pragmatiques l'emportèrent.

— Bon, répondit-elle. C'est Sadakatsu qui a l'argent.

— Parfait, conclut Kaze. Partez devant et je vous rejoindrai, il me reste une dernière chose à faire ici.

Si Kaze n'avait pas l'intention de sculpter une Kannon pour les morts de la maison et du palais, il tenait cependant à accomplir encore une tâche.

Il sortit de la pièce qui contenait la cage et gagna l'arrière du palais, où il trouva six jeunes filles dans une vaste salle, toutes vêtues de somptueux kimonos. Elles le regardèrent craintivement, surprises de le voir arriver.

— Vous êtes libres ! leur annonça Kaze.

Plusieurs d'entre elles échangèrent des regards, semblant ne pas bien comprendre.

— Vous êtes libres, vous ai-je dit, répéta Kaze. Ceux qui vous retenaient prisonnières sont morts. Vous pouvez partir quand vous voudrez.

L'une d'elles se leva timidement, mais une autre, qui avait un regard dur, lui lança :

— Rassieds-toi !

L'intéressée s'exécuta.

Kaze, déconcerté, reprit :

— Vous ne comprenez donc pas ? Vous êtes libres de partir quand vous voudrez.

Regard-dur rétorqua :

— Et pour aller où ? Nos parents nous ont vendues comme prostituées, nous n'avons plus de foyer. Si nous partons, nous serons obligées d'errer et de chercher un quelconque travail de servante, et les hommes se serviront de toute façon de notre corps, comme maintenant, sauf que nous n'aurons pas les beaux habits et le luxe que nous procure notre vie actuelle. C'est bien d'un homme, ça, de nous annoncer que nous sommes libres de partir, mais sans nous dire où nous pouvons aller !

Kaze fixa Regard-dur jusqu'à ce qu'elle détournât les yeux – son regard était encore plus dur que celui de la jeune fille.

— Comme vous voudrez, répondit-il. La porte de la liberté est désormais ouverte. La liberté n'est jamais facile, pas plus pour les hommes que pour les femmes. Mais, au moins, vous avez une chance de devenir libres, si vous le souhaitez. Si vous n'en avez pas envie, alors, c'est votre karma.

Il tourna les talons et sortit.

Kaze et les quatre autres quittèrent le palais de Jade et la maison d'Hishigawa, et gagnèrent les faubourgs de Kamakura. Kaze trouva un endroit où logeaient des porteurs, à côté d'une auberge, et il réussit à tirer du lit deux porteurs de palanquin.

Ils prirent peur en voyant Yuchan mais Kaze leur expliqua qu'elle avait été malade et qu'elle avait besoin de rentrer chez elle immédiatement pour se rétablir. Après une brève discussion et un marchandage de quelques minutes avec Grand-mère aînée – qui l'emporta finalement en soulignant que Yuchan était légère comme une plume –, celle-ci se trouva installée dans le palanquin.

— Vous ne devriez pas avoir de problèmes, dit Kaze à Grand-mère aînée, les autorités me rechercheront mais je doute qu'elles s'intéressent à vous.

— Et vous, ça va aller ?

Kaze se frotta les épaules :

— Je suis comme vous, je suis un dur !

Grand-mère aînée émit un grognement en guise de réponse avant d'aller s'occuper de Yuchan.

Nagatoki vint trouver Kaze et lui demanda :

— Combien de gardes avez-vous tués dans la villa ?

— Trop ! Les meilleures lames sont celles qui restent dans le fourreau, mais je n'aime pas ne pas terminer une tâche. Je n'ai pas réussi à découvrir ce qui était arrivé à Mototane, mais j'ai décidé de nettoyer ce nid de vermine. Je crois que je ressemble davantage à une lame signée Muramasa qu'à une arme du maître Masamune : je suis acéré comme le fil du sabre mais j'ai encore besoin de me fortifier l'esprit.

— Je regrette que Mototane n'ait pas été là pour nous aider ! Il aurait aussi éliminé cette sale engeance !

— Peut-être.

— Dommage que vous ne l'ayez pas vu se battre, il était magnifique. J'ai toujours envié la façon dont il maniait Sakuran.

Sakuran est un mot qui décrit les fleurs de cerisier qui tombent en pluie, l'un des nombreux termes servant à dénommer les différents états de la *sakura*, si chère au cœur des Japonais.

— Sakuran ? interrogea Kaze.

— Son sabre s'appelait Sakuran, samourai-san.

Un froid horrible glaça Kaze.

— Comment était la *tsuba* de Sakuran ? demanda-t-il doucement.

— Elle était belle ! s'enthousiasma Nagatoki. Avec sa branche de cerisier autour du bord extérieur et, au milieu, le *sakuran* rehaussé d'argent.

— Est-ce que la branche était ornée d'or ?

— Euh, oui, mais comment le savez-vous ? Vous avez vu Sakuran ?

— Oui, répondit Kaze, je l'ai vu.

Dès le premier instant de sa rencontre avec Hishigawa, Kaze s'était douté qu'il avait affaire à un menteur. Le marchand avait en effet déclaré que le chef des bandits s'appelait « Ishibashi » et le nom même aurait dû mettre la puce à l'oreille de Kaze : il avait en effet traversé un petit pont de pierre avant d'escalader la colline pour rejoindre l'endroit où les bandits attaquaient Hishigawa, et *ishibashi* signifiait « pont de pierre » ! Hishigawa, qui l'avait lui aussi franchi, s'était servi de ce mot quand il avait eu besoin de déguiser le nom de Noguchi Mototane.

Les noms étaient importants dans le monde de Kaze. Des hommes se battaient et mouraient pour protéger un nom ou le glorifier. De fait, ceux qui gouvernaient le pays s'appelaient *daimyo* – un titre signifiant « grand nom ». Kaze savait cependant mieux que tout autre homme de sa caste que les noms sont éphémères, qu'ils ne sont pas immuables. Il usait d'ailleurs maintenant lui-même d'un nom cueilli en l'air, un pur caprice. Son ancien nom, auquel il avait jadis accordé tant de prix, était comme le vent : dépourvu d'existence tangible mais produisant des effets qui se faisaient encore sentir. En recourant au simple procédé d'affubler Noguchi Mototane du nom d'Ishibashi, Hishigawa

avait abusé Kaze et Mototane était mort.

Kaze connaissait la mort plus intimement que la plupart des hommes, puisqu'il était un guerrier ; pourtant, même le paysan qui mène l'existence la plus tranquille sait que la vie n'est pas éternelle. La mort en soi n'avait donc que peu de sens aux yeux de Kaze qui attachait cependant une grande importance à la façon de mourir. Il y a de bonnes morts et de mauvaises morts. Celle de la dame avait été une très mauvaise mort, et c'était cela même qui révoltait Kaze, bien davantage que la simple tragédie de son trépas.

La mort de Noguchi Mototane, le petit-fils disparu de Grand-mère aînée, était à présent un poids sur la conscience de Kaze. Il avait tué des quantités d'hommes, certes, mais de son point de vue, il n'en avait jamais assassiné aucun.

Noguchi Mototane avait été légalement autorisé à accomplir une vengeance, il avait obtenu le droit de tuer Hishigawa. En empêchant l'exercice de ce droit, Kaze avait perturbé un processus qu'il jugeait juste et légitime. Il avait été grugé, poussé à commettre ce meurtre par le marchand qui affirmait que Mototane était un chef de bandits. Au contraire, s'il avait été au courant des griefs de Mototane envers Hishigawa, il se serait simplement écarté et l'aurait laissé exécuter le négociant.

Il comprenait maintenant pourquoi son *katana* s'était brisé pendant le combat : un signe du ciel que sa conduite était injuste – un signe que Kaze avait choisi d'ignorer. Son *wa* était troublé, il éprouvait à la fois du remords et de la colère envers le marchand.

Kaze tomba à genoux. Les deux mains sur le sol devant lui, il s'inclina profondément, le front par terre.

— Pardonnez-moi, Mototane-san, je vous en prie. Je regrette de vous avoir tué. Je sais que c'était mal et que cela fait de moi un assassin. Pardonnez-moi, je vous en prie !

Kaze s'adressait à l'esprit du défunt Mototane mais Nagatoki entendit lui aussi l'aveu du rônin. Le jeune homme dévisageait le samouraï repentant.

— Vous avez tué Mototane ? s'exclama-t-il, en état de choc.

— *Nani* ? Quoi ? interrogea Grand-mère aînée, qui avait rejoint les deux hommes, Sadakatsu sur ses talons.

Elle s'était arrêtée à la vue du rônin prosterné et les paroles de son petit-fils parvenaient maintenant à ses oreilles incrédules.

Kaze se plaça face à Grand-mère aînée.

— Je viens de comprendre que j'ai tué Mototane ! Ça s'est passé dans les premières minutes de ma rencontre avec Hishigawa, quand il s'est fait attaquer par des bandits sur le Tokaido. Mototane devait suivre Hishigawa.

« Il avait déjà attaqué Hishigawa une fois, quand le marchand faisait route vers Kamakura, mais il n'avait pas réussi à le tuer. Sur le Tokaido, Mototane a attaqué juste après des bandits, et Hishigawa a prétendu que cet homme était le chef de leur bande. Je l'ai tué en duel. Hishigawa m'a raconté qu'il

s'agissait d'un dénommé Ishibashi mais je comprends maintenant que c'était Mototane. En parlant avec Nagatoki, j'ai appris que le sabre que j'ai récupéré était Sakuran et qu'il appartenait à votre petit-fils. Ce sabre repose à présent dans la baie de Sagami. Je l'y ai jeté pour apaiser l'esprit de celui que j'avais tué. Je suis vraiment navré.

Grand-mère aînée s'avança vers Kaze, toujours prosterné. Elle portait un *katana* à la ceinture, comme un homme. Elle le dégaina et prit la poignée à deux mains. Kaze n'esquissa pas le moindre geste pour se défendre ou s'enfuir.

— Vous avez assassiné mon petit-fils, maintenant c'est à moi de vous assassiner ! déclara Grand-mère aînée en levant sa lame.

Sadakatsu tomba à genoux et l'implora :

— Grand-mère aînée, si vous voulez exécuter le samouraï, je vous demande de commencer d'abord par me tuer, moi.

— Quoi ? s'exclama-t-elle, abasourdie. Et pourquoi ?

— En guise de protestation. Je veux mourir pour protester.

— Mais que me chantez-vous là, espèce de vieil imbécile ridicule ? cingla Grand-mère aînée.

— J'ai passé ma vie entière au service des Noguchi, expliqua Sadakatsu, j'ai toujours été fier d'être domestique chez les Noguchi, comme mon père et son père avant moi. Les Noguchi ont le sens de l'honneur et de la frugalité des samouraïs. Ils appliquent aussi le *bushido*, la voie du guerrier. Ils n'ont jamais été injustes, autant que je sache. Si vous tuez ce samouraï, ce sera une injustice, et je veux que ma mort soit une protestation contre cette injustice.

— Vous êtes devenu sénile ? Qu'y a-t-il d'injuste à vouloir envoyer l'assassin de Mototane dans le grand vide ?

— Son acte était un meurtre, certes, mais il l'a commis en croyant défendre un innocent marchand sur la route. Combien seraient prêts à risquer leur vie en pareilles circonstances ? Je sais que pour aider les faibles, ce rônin ose des choses que la plupart ne feraient pas. À l'heure présente, il est franc avec vous et je sais que son repentir est sincère.

« Mototane est mort en duel. Cela signifie qu'il avait autant de chances de tuer que de se faire tuer. C'était le karma de Mototane de mourir, ce qui me cause une profonde tristesse. Mais ma tristesse serait plus grande encore si les Noguchi se déshonoraient en tuant injustement ce samouraï.

Grand-mère aînée, interloquée, considéra son serviteur comme si elle ne l'avait jamais vu. Ce Sadakatsu d'ordinaire si silencieux et docile... Quel esprit s'était donc emparé de ce grand échalas de domestique pour lui faire débiter pareilles sornettes ?

C'est alors que Nagatoki, son petit-fils, vint à elle et tomba à genoux à son tour.

— Sadakatsu a raison. Tu te tromperais d'assassin en tuant ce samouraï. C'est Hishigawa qui a dupé Matsuyama-san, c'est lui qui est responsable de la mort de Mototane. Maintenant, Hishigawa est mort aussi, tué de ta propre main. Si tu tiens à supprimer le samouraï, alors tue-moi aussi, car je ne

pourrais pas supporter le déshonneur d'un tel acte !

Grand-mère aînée recula et regarda les trois hommes agenouillés ou prosternés devant elle dans la poussière. Elle laissait peu à peu retomber son sabre. Pour la première fois, elle n'était plus si sûre de ce qui était juste et de ce qui ne l'était pas. Tout à coup, elle sentit son âge et parut aussi vieille qu'elle l'était en réalité.

Enfin, elle parla :

— C'est entendu, le samouraï aura la vie sauve. Nous étions convenus qu'il m'apprendrait ce qui était arrivé à Mototane. Il l'a fait, même si la nouvelle est totalement inattendue. Allons, relevez-vous ! ajouta-t-elle en s'apercevant que les trois hommes n'avaient pas bougé, réitérant bientôt son ordre d'une voix qui retrouvait un peu de son autorité : Mais levez-vous donc !

Kaze s'exécuta et regarda la vieille dame droit dans les yeux. Celle-ci, le visage ridé, naguère l'image même d'une détermination martiale, avait l'air fatiguée. Les cheveux, jusque-là arborés à la manière d'un casque d'acier, n'étaient plus qu'un amas de mèches grises. Son dos, aussi droit que celui d'un général, paraissait à présent voûté et courbé. Kaze s'émerveilla de la façon dont l'esprit gouverne le corps, mais il n'était pas encore prêt à compatir avec Grand-mère aînée. Elle avait dû connaître bien des déceptions et des défis dans la vie, et elle venait de recevoir les deux en même temps avec la nouvelle de la mort de son petit-fils et la rébellion de sa petite troupe hétéroclite. Mais cette femme était résistante et jamais, durant sa longue vie, elle ne s'était laissé abattre par l'existence ou par les événements. Elle ne tarderait pas à recouvrer toute sa vigueur.

À peine cette idée eut-elle effleuré Kaze qu'il constata que Grand-mère aînée, déjà, se redressait.

— Puisque vous m'avez parlé de Mototane, moi, je vais vous parler du bout de tissu, déclara-t-elle à Kaze comme si de rien n'était.

Kaze s'émerveilla encore de sa force et songea que les femmes sont vraiment effrayantes : jamais un homme n'aurait pu retomber sur ses pieds aussi vite.

— Cette étoffe servait à emballer les cadeaux qu'Ando a apportés quand Hishigawa essayait de courtiser Yuchan. Je n'en connais pas l'origine mais seulement la source : elle provenait de chez Hishigawa. Comment se l'était-il procurée ? Je l'ignore et c'est une question que nous ne pouvons plus lui poser.

Maintenant, c'était le tour de Kaze de se sentir abattu.

— Je sais comment il se l'est procurée, fit-il. Il m'a parlé de ses affaires récentes et je n'ai pas pensé à ce moment-là que l'enfant de ma dame pouvait se trouver parmi les jeunes filles qu'il revendait.

Sur un signe de tête de Grand-mère aînée, les porteurs de palanquin soulevèrent leur charge. Yuchan était si légère qu'ils auraient cru que la litière était vide. Elle avait l'air d'un squelette quand elle passa la tête hors du palanquin. Kaze savait qu'une fois sortis de Kamakura ils s'arrêteraient dans une auberge et Yuchan pourrait prendre un bon bain et revêtir un des kimonos de Grand-mère aînée. Elle serait lavée de la crasse de sa captivité mais jamais elle ne retrouverait sa beauté ou son

innocence.

Yuchan souffla un mot à Kaze, un seul :

— Merci !

Cela et ses yeux pleins de larmes suffisaient.

Sur le point de partir, Grand-mère aînée esquissa un salut de la tête presque imperceptible en direction de Kaze.

— Grand-mère aînée... commença le rônin.

— Quoi ? répondit-elle, bourrue.

— Yuchan a besoin de patience et de soins. Il ne faut pas la brusquer. Elle redeviendra elle-même toute seule. La preuve a été faite – ô combien ! – qu'elle ne cède pas à l'intimidation.

— Qu'est-ce que vous...

La réplique de Grand-mère aînée mourut sur ses lèvres. Elle jeta un coup d'œil en direction du palanquin qui contenait sa petite-fille. Elle reconnaissait le bien-fondé de ces conseils tout en se refusant à céder à l'autorité de Kaze.

— Bon, lâcha-t-elle.

— Parfait.

Grand-mère aînée ouvrit la marche devant les porteurs, la lance à la main. Sadakatsu suivait à pas traînants derrière le palanquin, ployant sous le fardeau de leurs affaires. Seul Nagatoki, le petit-fils, s'arrêta, pour se retourner et lancer un dernier regard à Kaze. À la pâle lueur grise de l'aube, il lui adressa un demi-sourire et un signe de la main en guise d'adieu. Kaze répondit en inclinant la tête et en agitant lui aussi la main. Puis il s'en fut.

CHAPITRE XXVII

*Un pic dressé, solitaire.
Il n'y a qu'un seul point culminant
Dans une chaîne de montagnes.*

Il n'avait pas la moindre envie de s'attarder à Kamakura, où les autorités devaient être au courant des événements survenus à la propriété d'Hishigawa. On était même sans doute déjà en train de rechercher les coupables – probablement un groupe d'hommes, avait-on dû penser en découvrant le carnage, estima Kaze. Grand-mère aînée avait quitté Kamakura par le nord en passant par le *kiridoshi*. Kaze décida de prendre par le nord-ouest, par la petite route côtière.

Il réfléchissait à ce qu'il allait faire. Peut-être fallait-il revenir à Kyoto pour chercher la fillette ? Après tout, c'était là qu'Hishigawa menait une bonne partie de ses affaires. Kaze se trouvait suffisamment près de la mer pour sentir l'odeur de l'air marin, qui lui revigorait l'esprit et l'aidait à oublier ses muscles endoloris.

Il avait parcouru deux ri quand il s'aperçut qu'il était suivi. Son poursuivant connaissait son affaire et tenait à rester caché pour l'instant : ce détail indiqua à Kaze de qui il s'agissait.

Quand la route traversa un endroit isolé, l'homme qui filait Kaze se montra ouvertement et le rônin s'arrêta. Enomoto s'approcha.

Un mince rayon de soleil rouge apparut au-dessus de l'épaule gauche de Kaze. Les rayures roses de l'aurore zébrèrent les nuages.

Enomoto avait l'air sombre, la mâchoire crispée, attentif au moindre geste de Kaze. Il s'arrêta hors de portée de sabre.

— *Nani ?* Quoi ? interrogea Kaze.

— Je suis venu me battre avec vous.

Kaze, un peu surpris, répondit :

— Je ne veux pas.

— Moi, si. Il le faut.

Kaze soupira.

— C'est inutile, si seulement vous vous en rendiez compte ! Je n'ai vraiment pas envie de me battre avec vous.

— Vous avez ruiné mes plans. J'ai essayé de vous faire assassiner à Kamakura, mais ces imbéciles n'y sont allés qu'à trois ; j'aurais pourtant pu leur dire qu'il en faudrait davantage pour vous supprimer ! J'ai ensuite loué les services d'un *ninja*, mais ça n'a pas marché non plus. Alors, maintenant, je vais m'en occuper moi-même.

— Pourquoi voulez-vous ma mort ?

— Vous avez dit que vous aviez une idée qui permettrait à Hishigawa de ne pas déplacer d'or entre Edo, Kyoto et Kamakura. Je ne sais pas de quoi il s'agissait mais ça aurait mis un terme à mon petit jeu lucratif. Sans vous, j'aurais pu continuer de voler Hishigawa pendant des années et accumuler une fortune, sans parler de ce qu'il me payait.

— C'était de l'argent sale, répliqua Kaze.

— Mais de l'argent tout de même.

— Peu importe, je ne veux pas me battre avec vous.

— Eh bien, vous mourrez, conclut Enomoto, parce que j'ai l'intention de vous attaquer. Si vous ne voulez pas vous défendre, tant mieux. De toute façon, vous serez vaincu. Vous êtes fatigué et usé, ça se voit. Je ne sais pas ce qu'Hishigawa vous a fait hier soir chez lui, mais je l'en remercie.

— Hishigawa est mort, déclara Kaze.

— Vous l'avez tué ? s'étonna Enomoto.

— Non, mais j'ai tué les autres.

— Un jour, je vous ai dit que nous étions tous mauvais, là-dedans. Personne ne méritait de rester en vie.

— Cela m'a néanmoins attristé. Je n'ai pas d'états d'âme quand il s'agit de supprimer le mal, mais il est triste de voir autant de malfaisance concentrée en un seul endroit.

— Et maintenant, ça vous chagrinerait de devoir vous battre avec moi ?

— Oui, je serai triste. Car en dépit de tout, je sais que vous êtes un superbe bretteur. Et je n'éprouve pas le besoin de confirmer mes talents dans ces stupides duels qui semblent être tellement au goût du jour.

— Eh bien, moi si, j'en éprouve le besoin, répliqua Enomoto. L'honneur de mon nom l'exige.

Kaze soupira.

— Bon, dans ce cas... Je suppose qu'il vaut mieux s'y mettre, alors.

Enomoto recula de quelques pas. D'une manche de son kimono il tira une large ceinture blanche qu'il se passa sous les aisselles et noua dans le dos en forme de huit, qui relevait ses manches pour qu'elles ne le gênent pas.

Kaze resta impassible et ne se donna pas la peine de l'imiter.

Enomoto dégaina son sabre et se mit en position de combat.

— Je vais vous donner une autre raison de vous battre, déclara Enomoto. La jeune fille que vous cherchez, celle qui a un blason familial avec des fleurs de prunier ?

— Oui ?

— Je sais où elle est.

— Où est-elle ?

Kaze scruta le visage d'Enomoto pour voir s'il mentait ou non. Il détecta la vérité dans le regard impassible mais alerte de l'autre.

— Où est-elle ? répéta-t-il.

— Vous trouverez la réponse sur un bout de papier, dans ma manche. Je ne crois pas que vous aurez l'occasion de le lire mais, au cas où...

Kaze ne vit plus de raison de prolonger la conversation et se mit en position.

Les deux hommes s'observaient, à l'affût de la moindre hésitation, de la plus petite ouverture, afin de pouvoir lancer une attaque. Un bretteur qui a une défense parfaite ne peut jamais être vaincu ; il ne sera peut-être pas capable de triompher mais jamais il ne perdra. Passer à l'offensive, c'est prendre un risque, sachant que le risque peut procurer la victoire. Kaze était fatigué mais alerte, chaque fibre de son corps était reliée au sabre qu'il tenait dans sa main. Il attendait, laissant volontiers l'initiative à Enomoto.

Soudain, Enomoto se mit à courir – six pas de côté. Kaze le suivit, gardant Enomoto face à lui, sans cesser de l'observer, de guetter la moindre faille.

Kaze pouvait maintenant distinguer la mer sur sa gauche, soulignée par un ruban de sang tandis que l'orbe du soleil pointait à l'horizon. Enomoto bondit en avant, levant son sabre et l'abaissant d'un seul geste fluide. Kaze para le coup mais son corps malmené le trahit : au lieu d'arrêter net le sabre d'Enomoto, ses bras fléchirent et il sentit la lame lui caresser le front et y faire une petite estafilade. Il sentit aussi le sang couler sur sa joue mais il maintint sa garde sans se préoccuper de sa blessure.

— Je m'attendais que vous soyez beaucoup plus fort, lança Enomoto. Vous devez être bien fatigué, Matsuyama-san. Je suppose qu'Hishigawa vous a maltraité. Maintenant que j'ai fait couler la première goutte de sang, je sais que je vais gagner et vous tuer.

Kaze ne répondit pas mais se mit à son tour à se mouvoir latéralement, Enomoto imitant chacun de ses mouvements. Kaze se déplaça en direction de la mer, décrivant un arc de cercle, de sorte qu'il eut bientôt le soleil derrière lui.

— Très bien, commenta Enomoto, mais pas décisif. Notre duel sera terminé bien avant que le soleil puisse m'aveugler et vous donner l'avantage.

Il se remit en position de combat. Une mince couche de transpiration luisante couvrait son cou.

Kaze attaqua – à droite, à gauche – et Enomoto para tous les coups.

— Vous êtes un adversaire coriace, reconnut Enomoto. Nous sommes de force égale, mais je constate que vos forces déclinent.

Kaze se tut. Il concentra tout son être dans son sabre. Il observait son adversaire, cherchant une petite ouverture pour tenter une autre attaque. Il ne repéra pas de brèche mais aperçut une petite mouche qui voletait autour du cou d'Enomoto, attirée par la sueur et la chaleur de son corps. Kaze vit les muscles du cou d'Enomoto se contracter et il sut que le samouraï allait bientôt lancer un assaut féroce. Il comprit aussi que, dans son état de faiblesse actuelle, il finirait, lui, Kaze, par être vaincu et qu'il mourrait.

Dans la manche du kimono bleu d'Enomoto se trouvait un bout de papier qui pouvait aider Kaze dans sa quête de la fillette. Mais sa quête et sa vie même touchaient à leur fin, et la promesse faite à sa dame s'évanouirait, telle une poignée de poussière soulevée par une tornade.

La mouche revint et se posa sur le cou d'Enomoto qui tressaillit pour la déloger. La lame de Kaze partit soudain, tel l'éclair, fauchant la mouche et entamant très légèrement le cou d'Enomoto. Coupe-mouche s'était montré à la hauteur de son nom !

Du sang jaillit de l'entaille. Enomoto avait senti la morsure de la lame, surpris par le coup rapide. Le genre de coupure qu'on ignore d'ordinaire, pas plus grave que l'estafilade au front de Kaze. La faiblesse relative du coup faisait croire qu'il était anodin, bien que la rapidité de celui-ci relevât d'une technique qu'il n'avait encore jamais vue. Il ne comprit pas tout de suite que l'entaille, pour être relativement superficielle, n'en était pas moins fatale : elle avait sectionné la carotide.

Pendant qu'Enomoto continuait de se battre avec Kaze, son sang, sève de sa vie, dessinait une tache de plus en plus grande sur son épaule. L'esprit concentré, il lança une attaque. Sa lame frappait de droite, de gauche, de droite encore. Chaque fois, Kaze levait son propre sabre pour parer le coup et éloigner la lame d'Enomoto, mais il sentait ses forces l'abandonner et la volonté seule lui permettait de ne pas s'effondrer.

Enomoto avait remarqué la fatigue croissante de Kaze, mais il s'étonnait du vertige et de la faiblesse qui le gagnaient à mesure qu'il déployait son attaque.

Il leva sa lame au-dessus de sa tête pour lancer un nouvel assaut, puis, au lieu d'abaisser le bras, il arrêta son geste. Il vacilla, saisi d'une subite incapacité. Sans plus penser à Kaze, Enomoto ramena son sabre devant lui et le ficha en terre pour s'appuyer dessus afin de garder l'équilibre. En baissant les yeux, il constata, éberlué, qu'il avait l'épaule et la manche trempées de sang. Tout ce sang était-il le sien ?

Un brouillard terne et gris enveloppa la conscience d'Enomoto, l'empêchant de penser clairement, et il tomba sur les genoux, s'attendant à moitié que Kaze l'attaque et lui coupe la tête. De fait, Kaze se tenait prêt, observant son adversaire avec attention.

Enomoto s'effondra en avant, les dernières gouttes de son élixir de vie s'écoulèrent de l'artère sectionnée. Il sombra dans l'obscurité, sans avoir compris comment Kaze l'avait tué.

Kaze resta un moment à regarder Enomoto mourir. Puis il essuya son sabre et rengaina le *katana*, guidant la lame de la main gauche en tenant la garde de la droite. Il attendit d'être sûr qu'Enomoto était mort, s'avança vers le cadavre et fouilla dans la manche.

Il trouva en effet un petit morceau de papier plié où figuraient les mots « *Edo Yukaku Kobanaya* »,

élégamment tracés au pinceau. Kaze contempla longuement les sept *kanji* couchés sur le papier et se pénétra de leur sens et de ce que cela impliquait : « Petite Fleur Maison de prostituées Edo. »

Kaze alla s'asseoir sur le bord de la route. Le duel avait beau l'avoir vidé de ses forces, le choc qu'il avait subi en lisant le message était pire encore.

— Merci, dit-il en s'inclinant, tenant le papier entre ses mains comme en un geste de prière. Que nous fassions des bêtises, nous les hommes, soit, mais l'enfant ne devrait pas avoir à en souffrir !

Quand Kaze se fut reposé quelques minutes, il se leva et coupa une branche d'arbre. Avec le couteau *ko-gatana*, il sculpta rapidement une statuette de Kannon, déité de la miséricorde. Elle avait le visage de sa dame.

Kaze retourna Enomoto et disposa son corps de sorte qu'il fût dans une position de repos. Il ne put pas faire grand-chose pour le sang qui tachait le kimono, mais il essuya avec sa manche la poussière qui maculait le visage du mort. Il plaça Kannon à un endroit où elle pouvait veiller sur lui jusqu'à ce qu'un passant découvrit le corps et le signale aux autorités.

— Je regrette de ne pas avoir le temps de vous préparer comme il faut, dit Kaze, mais, maintenant, je dois aller me jeter dans la gueule du loup.

La route côtière rejoignait le Tokaido, un peu plus loin, et au bout du Tokaido se trouvait Edo – la nouvelle capitale et la forteresse de ses ennemis jurés, les Tokugawa. Sa blessure à la tête avait cessé de saigner, mais il se sentait encore très fatigué. Il se réjouissait pourtant à l'idée que son long périple pour retrouver la petite fille allait peut-être enfin toucher à son terme. À condition, toutefois, de survivre aux lames de ses ennemis d'Edo.

Après un dernier salut respectueux à Enomoto, Kaze redressa les épaules et reprit la route qui baignait à présent dans la lumière dorée du soleil levant.

FIN

NOTE DE L'AUTEUR

L'accueil réservé par les critiques et les lecteurs à *La Promesse du samourai*, le premier livre de la série, a été gratifiant. Certains ont d'ailleurs fait preuve d'une finesse de perception et d'une connaissance du Japon que j'ai trouvées proprement étonnantes.

Ils ont été nombreux à relever que, dans mes livres, figure toujours une petite scène reproduisant un détail d'un film du regretté Akira Kurosawa. Je la conçois à la fois comme un hommage à Kurosawa, le plus grand cinéaste japonais, et un repère que je me donne pour tenter de recréer l'esprit qui règne dans les films de Kurosawa. Certains lecteurs ont compris que les personnages comiques qui apparaissent dans ces romans sont des échos de la bouffonnerie et de la délicieuse bêtise des rôles de *kyogen* du nô. D'autres encore, adeptes des arts martiaux que j'évoque, ont compris les techniques autant que la motivation spirituelle que je décris.

Le présent ouvrage, *Vengeance au palais de Jade*, est le deuxième tome d'une trilogie, chronique de la vie du rônin Matsuyama Kaze, mais il peut se lire séparément.

C'est en me promenant sur un chemin de la campagne japonaise que m'est venue l'inspiration pour écrire ce volume-ci. La route était bordée de rizières et l'époque de la récolte approchait. Les tiges vertes ployaient sous le poids des lourds épis de grains et bruissaient au moindre souffle. Le vent dessinait des ondulations dans la rizière, on aurait dit une version dynamique du sable ratissé dans le célèbre jardin zen du temple Ryoanji à Kyoto. Un cimetière bouddhiste était perché au sommet d'une colline, d'un côté de la route. Les monuments de roche burinée par les éléments étaient entourés de vieux pins, et les dernières fleurs sauvages émaillaient le flanc de la colline. On distinguait un hameau au loin. N'eût été les inévitables antennes de télévision et l'absence de toits de chaume, on aurait pu croire à une scène telle qu'en dépeignent les *ukiyo-e*, des blocs d'impression xylographique japonais, gravés il y a quelques centaines d'années.

La scène me fit penser à l'ancienne grand-route du Tokaido. Le Tokaido connu à une époque une circulation telle qu'on y marchait parfois épaule contre épaule. En 1603, année dans laquelle s'inscrit la trilogie, le commerce n'était pas encore aussi florissant sur le Tokaido, les célèbres cinquante-trois relais n'étaient pas aussi établis qu'ils devaient l'être par la suite, et le grand nombre de rôlins rendait les voyages et le négoce difficiles et périlleux.

C'est ce moment passé sur une route de campagne qui m'a incité à ouvrir le récit sur le Tokaido, et c'est l'amour que je voue à Kamakura qui m'a poussé à faire de cette ville le lieu du dénouement, bien que la route de Kamakura n'ait été à vrai dire qu'une bifurcation du Tokaido.

J'ai eu pour intention première en écrivant cette trilogie de divertir, bien que je me sois efforcé d'être aussi exact que mes recherches et mes capacités me le permettaient. J'ai l'espoir que le lecteur sera transporté dans une époque bien différente et tout à fait unique. Une époque de tourmente et de violence, comme l'est aussi la nôtre. À ceci près que les notions d'honneur, de loyauté et de devoir semblent avoir existé de manière plus tangible dans le Japon de 1603 que de nos jours.

REMERCIEMENTS

Il est rare qu'un auteur bénéficie du soutien de plusieurs grands conseillers littéraires au tout début de sa carrière. Celui qui s'est occupé de la présente trilogie, Zach Schisgal, a été source de nombreuses améliorations et de beaucoup de bienveillance. Elmer Luke, qui a fait l'acquisition de la série pour le compte de William Morrow, a cru en un polar hors normes, avec un héros au caractère aussi singulier que sa vision. J'ai connu une expérience similaire avec Keith Kahla et Shawn Coyne de chez St Martin's Press, l'éditeur de ma série moderne des Ken Tanaka. Je tiens ici à remercier pour leur aide tous ces conseillers littéraires, eux dont les noms ne se trouvent normalement pas dans les livres, alors qu'y figurent forcément les fruits de leur dur labeur.

Merci aussi à Sinya Shaeffer et aux assistants de la Salle des cartes de la bibliothèque du Congrès, Nachiko Lee, Rick Hencken et Neeti Madan.

BRODARD & TAURIN

GROUPE CPI

La Flèche (Sarthe), 31473 N° d'édition : 3749 Dépôt légal : septembre 2005

Imprimé en France

[1] Forme japonaise féminine du bodhisattva de la compassion, Avalokiteshvara. (*N. d. T.*)